20 DÉCEMBRE 1952

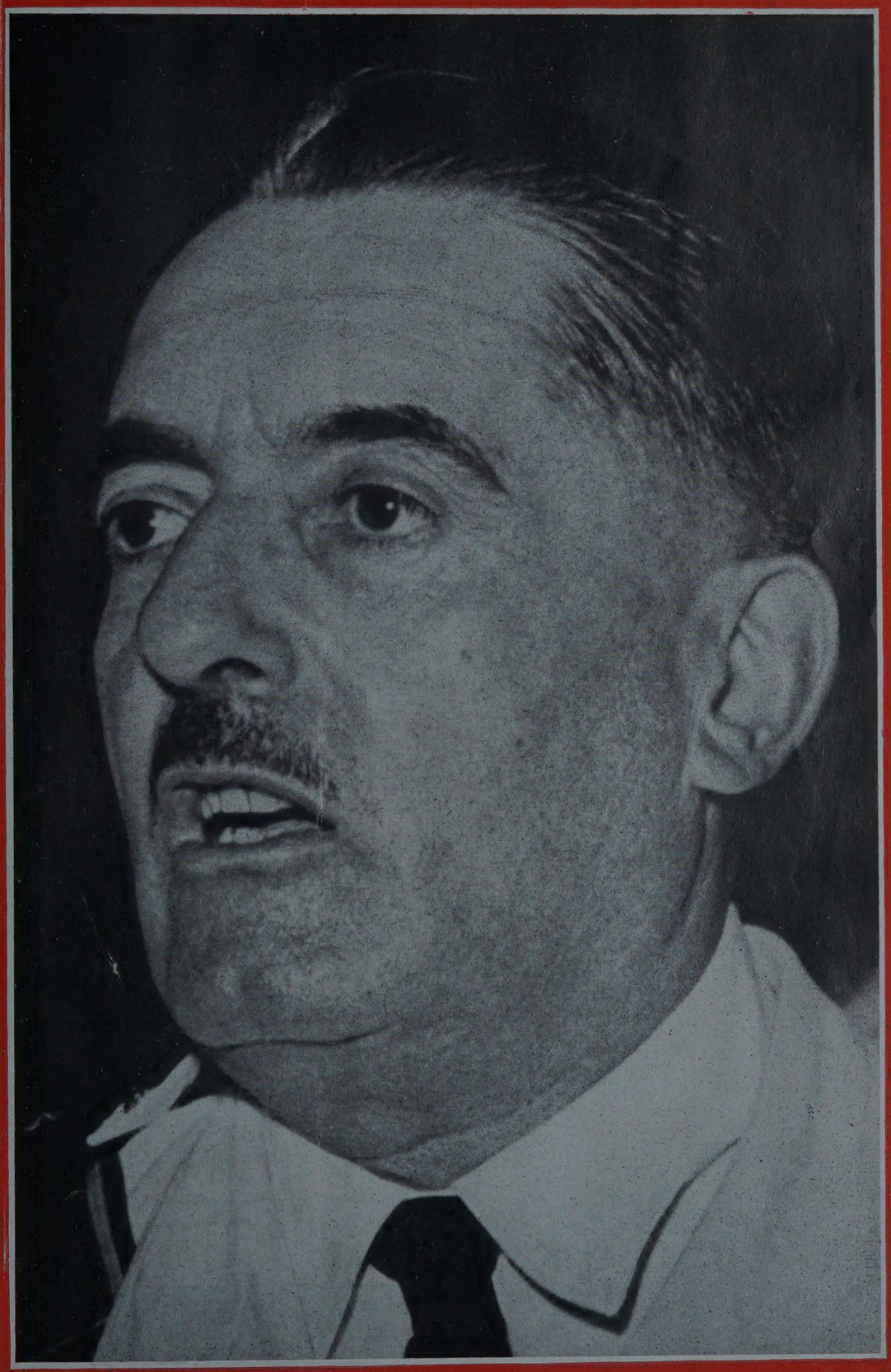
Illinois U Library

France

N° 375 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



DANS CE NUMÉRO

★

LE ÉNÉRAL KŒNIG

DÉCLARE :

Pour liquider le Viet-Inh, le Vietnam doit re la guerre. »

★

JE SE PASSE-T-IL EN ISRAËL ?

★

DU NOUVEAU EN AVIATION

★ ★ ★

CETTE SEMAINE

notre
IPPLÉMENT THÉATRAL
ES BELLES DE NUIT
scénario de RENÉ CLAIR

LE GÉNÉRAL GUILLAUME A PARIS

« Nous nous sommes trouvés à Casa en face d'un complot préparé de longue date... »

Lire la déclaration exclusive du Glaoui, pacha de Marrakech

(VOIR PAGE 660)

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRE

A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

En recevant ce numéro, vous aurez l'agréable surprise de constater que FRANCE-ILLUSTRATION a augmenté sensiblement le nombre de ses pages : cette amélioration vous permettra de trouver dans votre revue préférée des textes plus nourris, des reportages plus complets et des actualités plus abondantes et plus variées.

Chaque semaine le numéro comportera désormais deux tirages :

1°) **Pour les non-abonnés,** un tirage **mixte,** comprenant 52 pages (soit 20 pages de plus que précédemment), composé de 44 pages de la revue proprement dite et de 8 pages supplémentaires théâtrales et littéraires.

2°) **Pour les abonnés,** le tirage spécial qui leur permettra de recevoir régulièrement chez eux leur revue hebdomadaire. Trois catégories d'abonnement demeurent à leur disposition :

La catégorie n° 1, qui comprend les 49 numéros d'actualités de 52 pages dont nous avons parlé plus haut.

La catégorie n° 2, qui comporte les trois numéros spéciaux du Printemps, du Salon de l'Automobile et de Noël et les 49 numéros de la revue proprement dite : chaque semaine 44 pages, soit 12 pages de plus que précédemment. Cette amélioration sensible n'entraînera **aucune modification de prix.**

La catégorie n° 3, qui comprend la production complète de notre revue : soit les 49 numéros d'actualités de la revue proprement dite, les 3 numéros spéciaux du Printemps, du Salon de l'Automobile et de Noël et — privilège réservé **à cette seule catégorie** — le supplément théâtral et littéraire livré en fascicules indépendants.
Malgré l'augmentation du nombre des pages cet abonnement est offert avec une **baisse sensible.**

France-Illustration n'entend pas s'arrêter dans cette voie. Elle s'efforcera de perfectionner encore sa présentation en tenant compte des suggestions que vous lui adresserez. En nous renouvelant votre confiance, en abonnant ou en faisant abonner vos amis, vous rendrez possibles de nouvelles améliorations et vous aiderez ainsi **France-Illustration,** témoignage de la qualité française, à maintenir sa tradition de grande revue universelle.

EN EXCLUSIVITÉ MONDIALE :

S. E. le Pacha de Marrakech a bien voulu confier à « France-Illustration » la déclaration que nos lecteurs trouveront à la page suivante. A l'heure où des fanatiques font couler le sang, la fidèle amitié du grand chef marocain prend, à l'égard de l'O. N. U., où l'œuvre française se trouve mise en cause, la valeur d'un éclatant témoignage.

JE TIENS DONC A SOULIGNER ICI QUE JE DÉSAPPROUVE ENTIÈREMENT TOUTE INGÉRENCE ÉTRANGÈRE DANS LES RELATIONS EXISTANT ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU NORD

→

LA FRANCE
EST INTERVENUE GÉNÉREUSEMENT AU MAROC EN 1912 POUR Y EXERCER SON PROTECTORAT ET SOUSTRAIRE LE PAYS A LA DÉCADENCE, A L'ANARCHIE ET A LA MISÈRE DANS LESQUELLES IL SE DÉBATTAIT...

★ **POURTANT ON MASSACRE DES FRANÇAIS**
tel M. Moreau, lapidé par une tourbe en furie et dont le corps, horriblement mutilé, fut retrouvé auprès de sa voiture incendiée.

...EN PARFAIT ACCORD AVEC LES GRANDS CHEFS MAROCAINS

et en vertu des traités en vigueur, la France a assuré la pacification totale de l'empire chérifien, qu'elle a entièrement réorganisé sur de nouvelles bases, grâce à son génie créateur et à ses louables efforts, dans le respect le plus absolu de la religion musulmane et des traditions millénaires de l'islam.

Ne reculant devant aucun sacrifice, la France a su réaliser au Maroc une œuvre gigantesque au cours des quarante dernières années, et ce malgré les deux guerres mondiales. Sous son égide et sa clairvoyante autorité, le vieux Maghreb a réussi à réformer ce qui méritait de l'être, à adapter ce qui était nécessaire pour le développement et la prospérité de ses populations, dans l'ordre, la justice et la paix.

L'amitié et la collaboration franco-marocaines nous apparaissent, de ce fait, comme quelque chose d'indestructible, d'indispensable pour le bien-être et l'évolution de notre cher pays.

L'intérêt commun exige, en effet, que cette amitié et cette coopération, étroite et loyale, demeurent intactes.

Je tiens donc à souligner ici que je désapprouve entièrement toute ingérence étrangère dans les affaires intérieures du Maroc et les relations existant entre la France et l'Afrique du Nord. De même que je condamne sévèrement l'attitude hostile d'une minorité turbulente et de mauvaise foi qui s'efforce de semer le trouble et la mauvaise graine dans les esprits, au moyen d'une propagande mensongère, d'accusations gratuites et de propos subversifs, poussée par le communisme international et la Ligue arabe qui a si souvent prouvé au monde entier son inconscience et son incompétence.

Avec la tension internationale actuelle, il ne faut pas en profiter pour permettre à une poignée d'ambitieux, qui ne représentent nullement le Maroc, d'agiter le drapeau de la révolte : ce serait jeter le peuple marocain dans les bras de sirènes dangereuses qui provoqueraient sa perte.

Je reviens de Casablanca où j'étais pendant les émeutes

IL faut d'abord dire que l'armée française n'a eu nullement à intervenir ; elle fut simplement consignée dans ses casernes. L'ordre a été rétabli à Casablanca par la police, composée partie d'agents marocains, partie d'agents français, aidée par les goums constitués de soldats marocains berbères ; on sait d'ailleurs que 5 agents ou goumiers ont été tués au cours de ces manifestations. Ce sont donc les Marocains eux-mêmes, sous la direction de chefs français, qui ont assuré le maintien de l'ordre.

La deuxième constatation importante à faire c'est que l'immense majorité du Maroc n'a nullement bougé, que le Maroc était calme et que d'innombrables témoignages de sympathie aux Français ont afflué durant ces jours difficiles. Seul un incident local, à Beni-Mellal, s'est produit le mardi entre Marocains. Ni Fez, ni Meknès, ni Agadir, ni Taroudant, ni Rabat, ni Port-Lyautey, ni Safi n'avaient le moins du monde bougé. Nous pouvons donc dire que le peuple marocain ne doit en rien être mêlé à ces émeutes qui sont le fait exclusif des éléments d'agitation du parti communiste et du parti de l'Istiqlal.

Le troisième point important à signaler, c'est que si ces émeutes se sont produites à Casablanca, c'est que Casablanca, ville de 800.000 habitants, renferme comme tous les grands ports du monde une masse d'individus qui constituent la lie de la population. Les mêmes hommes à Marseille, à Gênes, dans

les mêmes circonstances, auraient provoqué des incidents semblables.

Particulièrement à Casablanca le problème de cette population douteuse se trouve aggravé d'importance par le fait de l'accroissement très rapide de populations pour lesquelles n'existent pas encore les logements suffisants. Il y a à Casablanca 50.000 ou 60.000 Marocains sans travail, sans logis, sans famille, prêts à profiter de toutes les occasions pour piller, voler et tuer.

Ils vivent dans des bidonvilles semblables à celles que nous avons connues dans la zone parisienne. Si l'on veut que le calme revienne à Casablanca il faudra trouver travail et logement pour tout ce monde désaxé et qui est la proie facile des aventuriers et des fanatiques professionnels. Il est à remarquer d'ailleurs que les incidents ont commencé aux Carrières Centrales, où justement l'on est en train de construire une Medina moderne ; mais on n'a pas été assez vite dans la construction de logements indigènes rendus indispensables par l'exode vers la ville consécutif à la guerre, au développement prodigieux du Maroc, à la prolifération de la population. En tout cas, une leçon est à tirer qui est nette : il faut débarrasser Casablanca de sa banlieue rouge en trouvant du travail loin de la ville à tous ceux qui demeurent des chômeurs.

Comment l'incendie prit-il ? Ce fut très simple : le dimanche matin une réunion eut lieu à l'Union des Syndicats où les orateurs, comme par hasard tous communistes, enflammèrent les assistants en leur disant que le moment était venu, que les Français allaient partir à la demande de l'O. N. U., qu'ils partiraient plus vite si on les bousculait un peu.

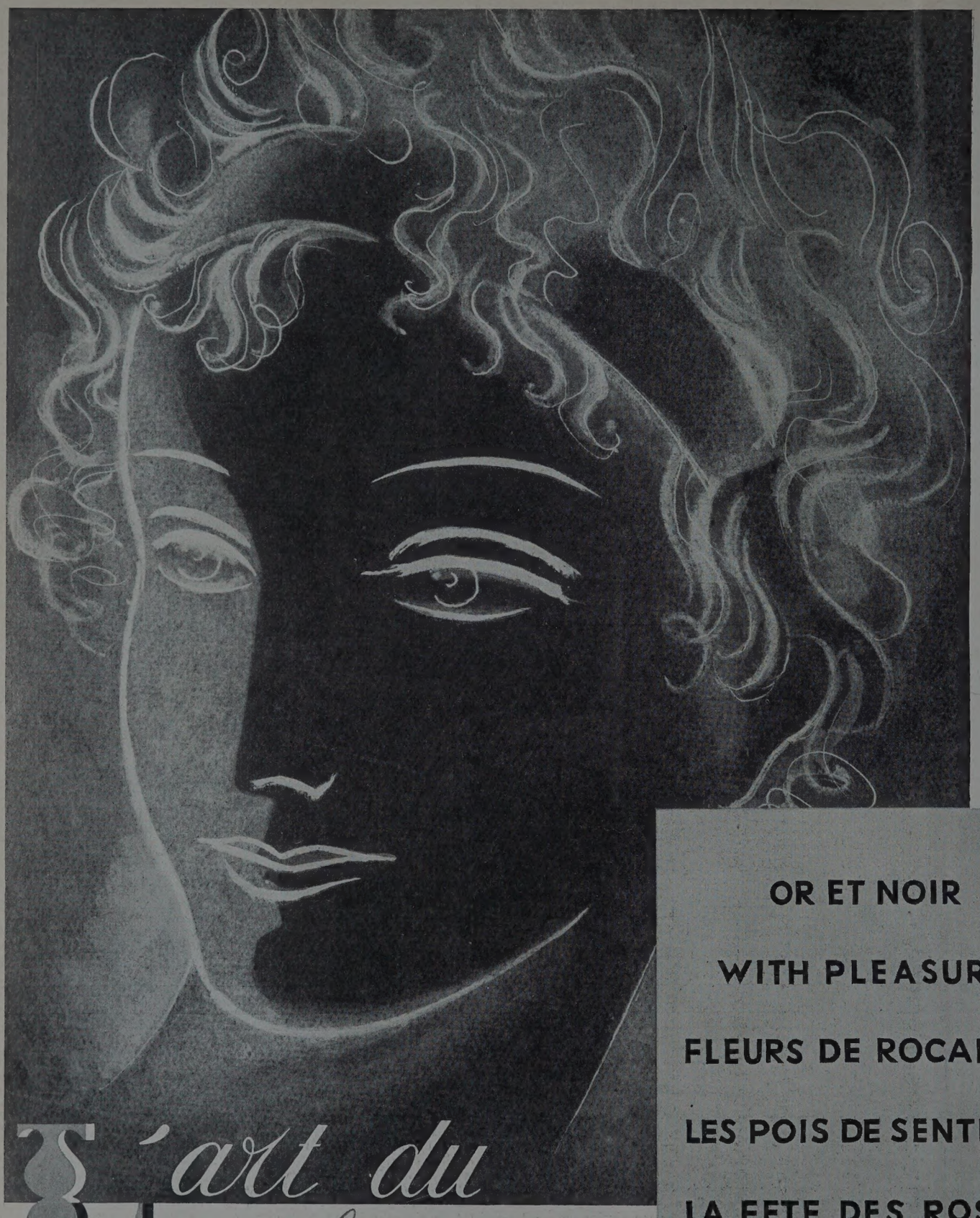
Les autorités françaises, respecteuses de la liberté syndicale, laissèrent se dérouler cette réunion. Les 1.500 participants se répandirent dans la Medina en disant que le moment était venu. Toute la lie de la population dont j'ai parlé, toujours prête à profiter des occasions, se lança la nuit venue à l'assaut du commissariat des Carrières Centrales. Heureusement les autorités françaises, prévenues, purent faire évacuer ce quartier par les Européens. Car tout Européen trouvé à ce moment-là était tué d'une manière qui indique bien l'état de sauvagerie et de fanatisme de ces foules : les visage écrasé par les pierres et le corps mutilé du malheureux Moreau, marchand forain, en témoignent ; plusieurs Marocains qui refusèrent de s'associer à l'action des agitateurs se firent assassiner par leurs coreligionnaires.

Le lendemain les émeutes reprirent. Plusieurs milliers de manifestants essayèrent de descendre vers les magasins de la ville européenne et c'est à ce moment que les agents marocains et français et les goums durent intervenir pour rétablir l'ordre.

Lorsque le mardi matin les émeutes terminées chacun fit le point, on put constater que sauf une infime minorité, tous les Marocains réprouvaient une telle manifestation, que les représentants des 300.000 israélites qui vivent au Maroc demandaient aux Français de les protéger et que les Berbères établis nombreux parmi les commerçants (soussis) faisaient savoir aussi qu'ils se protégeraient eux-mêmes si la France ne les protégeait pas. En bref l'immense majorité des Marocains, Berbères, Juifs, Arabes, sans compter tous les Européens, Espagnols, Portugais, qui forment bloc avec la France, tous demandent que la France fasse respecter l'ordre et mette à la raison les provocateurs, les fanatiques aux ordres d'un communisme international ou de la Ligue arabe qui n'ont pour but que de transformer ce pays prospère, mais qui a encore un énorme effort économique et social à accomplir, en un pays déficient où la guerre et la misère remplaceraient la prospérité établie par la France.

Il n'y a donc pas à hésiter. La France doit faire montre d'autorité. La France doit porter remède à la plaie des sans-travail et des sans-logis. La France ne doit pas tolérer que les intellectuels incompétents de l'O. N. U. encouragent indirectement des fanatismes qu'ils n'ont pas à connaître et qu'ils sont — à tout le moins — hors d'état de comprendre.

XXX.



L'art du parfum

Caron

10 PLACE VENDOME

OR ET NOIR

WITH PLEASURE

FLEURS DE ROCAILLE

LES POIS DE SENTEUR

LA FETE DES ROSES

VOEU DE NOEL

BELLODGIA

Retour d'Indochine, le général Kœnig nous dit :

POUR LIQUIDER LE VIETMINH, LE VIETNAM « DOIT FAIRE LA GUERRE »

PAR RENÉ BRANELLEC

LE général Kœnig, président de la Commission de la Défense nationale à l'Assemblée nationale, rentre d'un voyage-éclair en Extrême-Orient, au cours duquel, en neuf jours, dont cent dix heures de vol, il a touché Tokio, Hong-Kong, le Tonkin, la Cochinchine.

A ma demande d'interview, il a répondu :

— C'est un sujet qui ne me plaît guère... On l'édulcore, on le « politise » et, du même coup, on ment... A tout hasard, venez tout de même.

Dans son appartement de Neuilly, d'entrée, il précise :

— Je n'aime la presse. Elle le sait et me le rend... En Allemagne, durant mon commandement, elle n'a pas joué le rôle qu'elle aurait dû jouer.

Il corrige en souriant :

— Cela ne m'empêche pas d'avoir parmi les journalistes quelques amis, ceux qui traitent sérieusement les affaires sérieuses.

Le général jette un coup d'œil sur les pages de « France-Illustration » contenant les déclarations des hommes politiques du Vietnam, du Cambodge et du Laos. Il reconnaît avec plaisir Nguyen Van Tam, bondit à la lecture d'une phrase du prince Souvannaphouma que nous avions mise en exergue : « Le Laos est imperméable au communisme. » Nous avons trop schématisé la pensée du prince.

— Je connais un peu les Laotiens, me dit le général. Ce sont des poètes. Ils ont des coutumes charmantes et de belles traditions. Ils sont en effet, et pour cela, peu perméables au communisme. Mais le problème n'est pas là. Que les Viets arrivent en force dans le pays, que resterait-il de cette « imperméabilité » ? Quelques têtes seraient coupées, les autres s'efforceraient à se maintenir sur leurs épaules... et tout entrerait dans l'ordre communiste. Considérez en outre que le Vietminh tente, en ce moment même, si j'en crois les dépêches de presse, de s'infiltrer au Laos par le Nord.

— L'armée franco-vietnamienne ne tient-elle pas le delta du Tonkin, c'est-à-dire la partie utile du Nord de l'Indochine ?

— En gros, oui. Mais **le Vietminh contrôle une zone importante du delta, dans le Sud. Il ne cesse de mordre et de grignoter les provinces libres. Il a très souvent l'initiative. Il faut reconnaître honnêtement qu'il est solidement installé dans certains « cantons » du delta tonkinois qui lui servent de liens avec ses fiefs du Nord-Annam.**

— Quelle est, selon vous, la force du Vietminh ?

— Je pense qu'on peut l'évaluer à environ 80.000 guerriers encadrés régulièrement, en Nord-Indochine, et plusieurs dizaines de milliers dans le reste de l'Indochine, répartis en bandes organisées d'inégale importance. Ils ont peu d'artillerie et pas du tout d'aviation. Mais ils disposent de mortiers et d'un bon armement moderne d'infanterie, dont ils savent parfaitement se servir.

— Si l'on confronte ces chiffres, qui donnent en gros 120.000 à 150.000 hommes, aux 250.000 Franco-Vietnamiens engagés, selon M. Nghien Van Tri, ministre de la Défense du Vietnam, contre les Vietminh, en apparence au moins la balance est en notre faveur.

— Les 100.000 Vietminh sont tous des guerriers de valeur (je laisse de côté les coolies). Nos officiers, dont beaucoup possèdent, outre l'expérience de la deuxième guerre mondiale, celle de deux, voire trois séjours en Extrême-Orient, le reconnaissent. Ceux d'entre eux qui ont participé à la pacification du Maroc pourraient aussi vous dire que les choses se passaient jadis différemment au Maghreb. Quand une tribu, qui s'était battue avec bravoure, faisait sa soumission, la situation devenait, sauf cas exceptionnels, parfaitement claire. On installait, pour protéger la région, deux ou trois postes qui n'avaient presque jamais à intervenir, on ouvrait des pistes. Ce système, excellent là-bas, ne convient plus en Indochine dans les territoires en guerre. Une zone n'y sera jamais réellement pacifiée tant que le Vietminh sera susceptible d'y venir ou d'y revenir. **Il ne faut donc pas nous laisser imposer une guerre d'usure, mais entreprendre nous-mêmes une lutte d'anéantissement de l'adversaire. Il s'agit, comme Clemenceau le demandait, de « faire la guerre », c'est-à-dire, après avoir défini le problème sans fard, sans hypocrisie, de vouloir et de réformer sans faiblesse ce qui doit l'être.**

» L'armée vietnamienne a de bons éléments. Certains se sont déjà bien battus. **L'effort est toutefois insuffisant.** Le recrutement des cadres de réserve est à base de grands et de petits lettrés. Cela est regrettable. Il faut appliquer à la jeune armée vietnamienne des méthodes que j'appellerai de « salut public ». Il n'y a aucune raison que cette armée soit moins valeureuse que son ennemie puisqu'elle est de même origine. **Il suffit d'y faire venir les « capitaines Conan », les « durs », les chefs qui savent entraîner, conduire les hommes au feu, gagner.** Tant mieux s'ils sont également des lettrés.

— N'y a-t-il pas aussi une question de moral, de foi ?

— Oui, en grande partie. L'Indochine, tout spécialement le Vietnam, réclame son indépendance dans le cadre de l'Union française. Ses dirigeants et ses peuples doivent

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

CADEAUX PATERNELS HORS SÉRIE

MONSIEUR ANTÉNOR PATINO, l'un des hommes les plus riches du monde, a offert un diadème de 20 millions à sa fille, Cristina Patino y Borbon, qui a épousé à Saint-Louis des Invalides (à gauche) le prince Charles de Beauvau-Craon.

Jean Anouilh, l'un des « rois du théâtre », a offert, lui aussi, à sa fille Catherine, qui avait épousé le matin à Neuilly M. Alain Tesler, assistant-metteur en scène (à droite), une représentation unique à la Comédie des Champs-Elysées de sa pièce *l'Ecole des pères* qui ne sera jouée à la Comédie-Française que l'an prochain.

AUX QUATRE

SENS INTERDIT CHEZ LES HOMMES NUS

Encore que la circulation pose des problèmes moins ardus en Afrique Noire que dans nos grandes cités, la ville de Bongor, sur la Logone, compte cependant deux sens interdits. Rares sont d'ailleurs les véhicules qui se heurtent à ces panneaux de signalisation, bien inattendus au voisinage du Tchad.

LE TATOUAGE N'EST PAS AU PROGRAMME

Parce qu'ils se destinent à devenir administrateurs coloniaux, des jeunes gens doivent-ils dès le lycée être tatoués par leurs aînés ? M. André Marie ne pense pas que ce soit là une pratique compatible avec la vie scolaire. Pour avoir dépassé les limites du « bizuthage », plusieurs élèves de « Colo » (classe de préparation à l'Ecole de la France d'outre-mer) ont été exclus du lycée Henri-IV par le Conseil de discipline.

QUAND LE GRAND SAINT NICOLAS DESCEND DU CIEL

Cependant qu'aux Pays-Bas, comme en Belgique et dans nos régions du Nord, les enfants célébraient le grand saint Nicolas dans la liesse accoutumée, à l'autre extrémité du monde des fêtes semblables réunissaient les descendants des colonisateurs néerlandais de l'Afrique du Sud.

Pour la première fois, on vit saint Nicolas descendre du ciel à Johannesburg, où l'amenait en un voyage de 6.000 miles un avion commercial hollandais.

Mitre, crosse, barbe fleuve, rien ne manquait à la silhouette traditionnelle.

Bien entendu, le père Fouettard suivait pas à pas. Il tenait à la main une poignée de verges, prêt à fouailler d'importance les enfants désobéissants.

Ce croquemitaine offrait d'ailleurs un aspect assez débonnaire.

Mais est-ce pur hasard si le méchant rôle a été confié à un homme de couleur au pays du docteur Malan ?

POUR NOS BLESSÉS

La « Nuit de la popote » donnée au profit des blessés d'Indochine vit la Légion étrangère particulièrement à l'honneur, puisque le « popotier » était l'un de ses anciens lieutenants, Fernand Gravey, et son caporal-chef d'honneur le maréchal Juin.

EN MARCHE... VERS LE SACRIFICE

Elles ne débarquent pas du Capitole ces oies grasses. Elles viennent de provinces qui les ont soigneusement nourries pour les mettre en état de supporter avec profit — profit pour les vendeurs — l'immolation.

Le général Kœnig nous dit... (SUITE)

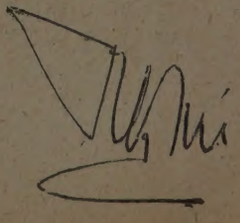
se montrer dignes d'une si haute et si noble exigence.

— La Chine, dit-on, fait durer le conflit en rétablissant, chaque fois que cela est nécessaire, l'équilibre des forces. Son but serait, ajoute-t-on, d'envenimer l'abcès qui nous fixe loin de l'Occident.

— C'est l'argument-type des neutralistes, qui prêchent l'abandon de l'Indochine par nos forces. En réalité, la position de la Chine est délicate. La Chine se souvient que les anciens habitants du Vietnam actuel ont combattu contre elle, pour leur indépendance, pendant un millénaire. C'est une des principales raisons pour lesquelles elle n'intervient pas directement et se sert du Vietminh. Cependant, l'appui qu'elle donne à celui-ci est tel qu'elle se trouve engagée moralement et pratiquement dans l'affaire. En tout cas je suis d'accord avec le président Tam pour considérer que la position du Vietminh à l'égard des nationalistes intransigeants, ceux qui refusent toute intrusion étrangère dans la bataille, est ébranlée. On sait que le Vietminh est aidé par la Chine et que celle-ci sert de relais à Moscou. D'où une diminution probable du recrutement **par propagande**, d'où aussi des ralliements non négligeables au camp franco-vietnamien.

— Croyez-vous à la possibilité d'une issue heureuse du conflit ?

— **C'est essentiellement une question d'hommes et de méthodes.** Que l'armée vietnamienne se muscle, qu'elle élargisse le recrutement de ses cadres pour devenir un instrument de guerre et qu'elle fasse la guerre contre le Vietminh là où le Vietminh se montre, alors la situation sera renversée. L'armée vietnamienne trouvera dans l'action la confiance en elle-même qui, seule, donne la victoire face à un ennemi difficile.

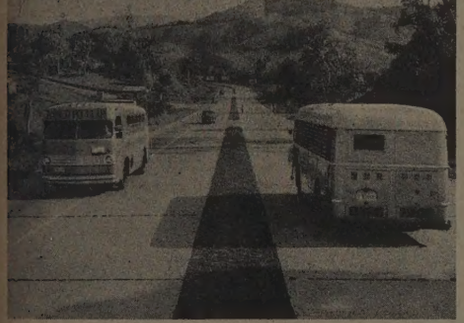


COINS DU MONDE (SUITE)

Victimes innocentes des fêtes de fin d'année, ces oies vont pour Noël et pour le Jour de l'An garnir les tables de la capitale où elles sont, avec le boudin, l'ornement traditionnel des réveillons. Plus accessibles aux bourses moyennes que la dinde, elles feront les délices de bien des familles.

CHAMPIONS EUROPÉENS D'UN SPORT JAPONAIS

Dans ce groupe que le photographe a saisi, l'instant d'un éclair, au moment précis où il atterrissait sur un poignet, figure l'un des vainqueurs du championnat d'Europe de judo (ceinture noire, 1er Dan), le Hollandais Geesing. A l'issue des épreuves, disputées au Palais des Sports, les Français emportèrent cinq titres, dont un par équipe. Le Japon, pays d'origine du judo, était représenté par l'arbitre, M. Koizuni, dont l'apparition, en chaussettes, complet foncé et cravate noire, fit sensation.



QUAND LA BANQUE PREND LA ROUTE...

Voici un nouvel aspect de cette « motorisation » qui conquiert continuellement de nouveaux secteurs de la vie moderne. L'innovation nous vient de Porto-Rico, où les banques ont décidé d'aller au-devant des clients. D'où ces « guichets sur roues » qui circulent à travers toute l'île et qui procèdent à toutes les opérations qui s'accomplissent d'ordinaire dans les établissements de crédit. On espère que cette organisation sera appréciée des habitants étant donné les facilités qu'elle leur apporte et qu'elle les incitera à utiliser davantage les services bancaires.

Ajoutons que pour prévenir toute difficulté le personnel de chaque « banque mobile » se tient en liaison téléphonique permanente avec le siège central.

EN GRANDE-BRETAGNE LES PHILATÉLISTES SONT GENS PATIENTS

La mise en circulation du premier timbre anglais à l'effigie de la reine Elizabeth II a provoqué une véritable ruée vers tous les bureaux de poste de la capitale britannique.

Le premier jour, depuis 19 heures jusqu'à minuit, les amateurs ont formé de longues files d'attente devant les guichets du bureau de Charing-Cross.

La foule était encore très dense lorsque la pendule marqua l'heure de la fermeture.

Et nombreux furent les amateurs qui durent repartir bredouilles.

QUAND LES POMPIERS FLEURISSENT LA MADONE

A Rome comme à Paris les pompiers sont appelés fréquemment pour toute autre chose qu'éteindre les incendies. Celui qu'on voit sur notre photographie, escaladant la grande échelle devant une foule attentive, avait été chargé de déposer des fleurs sur le socle de la statue de la Vierge qui surmonte la haute colonne élevée place d'Espagne dans la capitale italienne.

Ce pieux hommage était rendu à l'occasion des fêtes de l'Immaculée-Conception que présidait le cardinal Micara.

PROPOS DU SCEPTIQUE

Si l'on veut bien faire appel au témoignage des anciens soldats qui forment aujourd'hui la majorité de la population mâle, il sera sans doute reconnu que le moment le plus pénible de la vie militaire est celui du réveil. Dans la cour du quartier un clairon impitoyable sonne l'appel qui a agacé les oreilles de tant de générations : « Soldat, lève-toi, soldat, lève-toi bien vite. Si tu ne veux pas te lever, fais-toi porter malade. Si tu n'es pas reconnu, tu feras huit jours de plus. » Cette mélodie narquoise, dont les paroles furent écrites par un tambour-major un peu sadique, retentit régulièrement, chacun pourra l'attester, à l'instant où s'ébauchent les rêves les plus plaisants, et bien qu'elle soit suivie du cri rituel poussé par l'homme de corvée : « Au jus, là-dedans ! », elle suscite plus de maussaderie que d'allégresse dans le cœur toujours dolent du fantassin de deuxième classe.

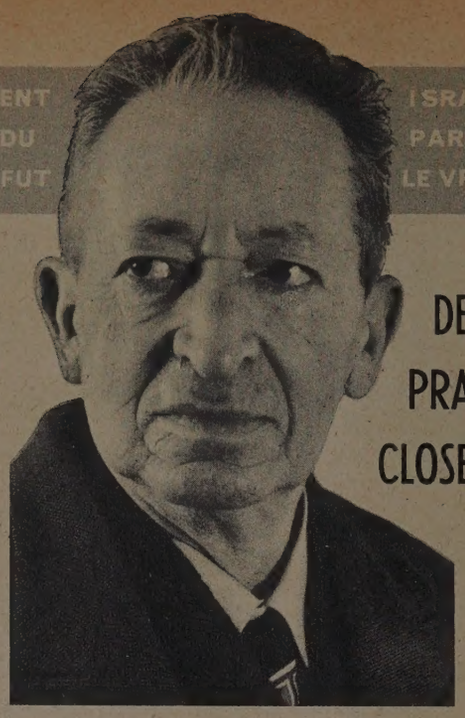
Le moral faisant, avec la discipline, la force principale des armées, il n'a pas échappé à la section compétente des états-majors qu'il y avait là matière à réforme. Et c'est sans doute dans le cadre, comme on dit, d'expériences destinées à s'étendre à l'ensemble des forces atlantiques que le ministre de la Guerre danois vient de prendre une décision propre à révolutionner une technique consacrée par des siècles d'usage. Plus de clairon matinal dans les casernes de Copenhague. Mais une musique douce diffusée dans les chambrées par une chaîne de haut-parleurs, bien entendu sous le contrôle de l'adjudant de semaine qui — raffinement suprême ! — s'adresse ensuite, du poste central, à ses subordonnés et les invite d'une voix tendre à passer de l'horizontale à la verticale.

Les âmes sensibles suivront cet essai avec sympathie. Elles en demanderont même l'extension. Car on ne voit pas pourquoi la diane traditionnelle serait remplacée par une symphonie de Mozart alors que d'autres sonneries tout aussi insupportables continueraient de persécuter la troupe. Pourquoi ne pas substituer la *Sérénade* de Toselli à la classique extinction des feux ? Pourquoi se ruer sur les gamelles aux accents barbares de « C'est pas de la soupe, c'est du rata... » quand le répertoire abonde en hymnes bachiques ? Et pourquoi le vaguemestre persisterait-il à convoquer ses clients sur un air peu courtois pour leur « promise » quand il pourrait les régaler de la *Lettre de la Périchole* ?

Mais des scrupules nous viennent. D'abord qui garantira l'adjudant de semaine contre les incidents techniques — plus ou moins « indépendants de sa volonté » — dont peuvent souffrir ses appareils ? Le champ d'action des « tire-au-flanc » est, dans ce domaine, quasi illimité. Ensuite, est-il sage de vouloir « adoucir les mœurs » des militaires dans un temps où ceux-ci doivent être accoutumés au tonnerre de la bombe atomique plutôt qu'initiés à l'harmonie classique ?

LA SEMAINE DERNIÈRE LE PARLEMENT ISRAÉLIEN A ÉLU COMME PRÉSIDENT DE L'ETAT M. BEN ZVI, PERSONNALITÉ DU PARTI MAPAI (TRAVAILLISTE). M. BEN ZVI SUCCÈDE A M. CHAIM WEIZMANN, QUI FUT LE VRAI FONDATEUR DE L'ETAT D'ISRAEL.

AU MOMENT DE L'ÉLECTION DE M. BEN ZVI A LA PRÉSIDENCE D'ISRAËL, LE PROCÈS DE PRAGUE MONTRE QUE L'ÈRE DES DANGERS N'EST PAS CLOSE POUR LE JEUNE ÉTAT



YITZHAK BEN ZVI
LE NOUVEAU PRÉSIDENT D'ISRAËL

YITZHAK BEN ZVI, né à Poltava en 1884, vécut dès son enfance dans une atmosphère sioniste. Son père faisait partie des « amis de Sion », et enseigna l'hébreu à son fils. Celui-ci, au cours de ses études supérieures en Russie, adhéra à un groupe (Paolei Zion) qui participa à la défense de la communauté juive de Poltava durant les pogroms de 1905. Deux ans plus tard, Ben Zvi partit pour la Palestine avec la deuxième vague d'immigration (second Aliyah).

A Sion, il fut parmi les fondateurs de l'organisation « Hashomer » chargée de protéger les colonies juives contre le brigandage et de jeter les fondements de la future armée.

La Palestine était alors une province turque. Dès la déclaration de la première guerre mondiale, Ben Zvi et Ben Gurion tentèrent de former une milice juive à Jérusalem. Dénoncés à Jamal Pacha, dictateur de Palestine et de Syrie, celui-ci signifia aux deux chefs sionistes qu'ils eussent à quitter le pays sans esprit de retour. Ben Zvi et Ben Gurion, sitôt arrivés en Amérique, organisèrent une légion juive qui, incorporée à l'armée britannique du général Allenby, contribua à chasser les Turcs de Palestine.

Nommé conseiller du gouvernement du mandat en 1920, Ben Zvi résigne ses fonctions l'année suivante pour protester contre la suspension de l'immigration juive décidée sous la pression des extrémistes arabes. Il prend part à la fondation du Conseil national juif (Vaad Leumi) et de la Fédération nationale du travail juif (la Histadrout). Secrétaire général du Vaad Leumi de 1930 à 1945, il en est nommé président à cette époque. En cette qualité il représente la Palestine juive auprès de l'administration britannique du mandat ainsi qu'aux Conférences internaticnales et au couronnement du roi George VI. En 1949, puis en 1951, il est élu au Knesset (parlement israélien) comme député du Mapai.

En dépit de ses occupations politiques et administratives, Ben Zvi a poursuivi toute sa vie ses études d'histoire et d'ethnologie sur la population palestinienne, sur les vestiges de l'établissement des juifs en Terre Sainte pendant la longue période de l'exil et sur les vicissitudes des communautés juives en Orient. Cela lui a permis de jouer un rôle de premier plan dans le travail d'unification qui s'imposait à l'intérieur même d'Israël.

Jusqu'à ces temps derniers la famille Ben Zvi vivait dans une vieille bâtisse en bois, parmi les immeubles modernes et confortables de Rehavia. C'était pour elle un souvenir de l'époque héroïque de l'immigration et un symbole de simplicité et de frugalité.

Rachel Yanait, femme du président, est une ancienne collègue de son mari au mouvement travailliste et dans l'organisation de la défense nationale. Diplômée d'une école française d'agriculture, elle fonda près de Jérusalem l'école d'agriculture qui porte son nom et fut la promotrice du travail féminin pour la mise en valeur du pays. Elle est un défenseur actif des droits de la femme.

M. et Mme Ben Zvi ont perdu leur plus jeune fils pendant la guerre judéo-arabe.

CE QUI ATTEND LE NOUVEAU PRÉSIDENT

LES débuts d'Israël ont été dramatiques. Si l'on en connaît la phase la plus « spectaculaire » qui fut la guerre israélo-arabe déclenchée au lendemain de la proclamation du nouvel Etat, bien d'autres problèmes moins connus ont eu — et ont parfois encore — le caractère d'obstacles excédant les limites communes et déterminant des crises susceptibles d'anéantir les efforts des défenseurs de l'Aliyah (retour). Ce fut entre autres l'immigration massive avec les difficultés qu'elle soulevait.

L'EXTRÊME GAUCHE A 15 SIÈGES SUR 120 AU PARLEMENT

SUR le plan intérieur, le parti travailliste (Mapai) domine nettement, avec 45 sièges sur 120, et détient la majorité des postes-clés. Au Knesset, n'ayant pu trouver de bases de coopération avec les Sionistes Généraux de tendance libérale (20 sièges), ni avec le Mapam (parti socialiste de gauche qui détient 15 sièges), le Mapai a bien du mal à constituer une majorité stable avec la poussière des petits partis religieux parmi lesquels seuls deux d'entre eux ont chacun 8 sièges, les autres n'en comptant qu'un, deux ou trois. La stabilité gouvernementale n'a dépendu, en définitive, que de l'autorité du président du Conseil, M. Ben Gurion, que ses adversaires accusent d'employer des procédés dictatoriaux. Mais n'eût-il pas été un chef que l'anarchie se fût emparée d'Israël. L'opposition de droite, où se trouvent mêlés les religieux intransigeants, appuyés sur la lettre de la « Torah », et les Sionistes Généraux, est remuante. L'opposition de gauche, groupée autour du Mapam, qui prône l'alliance avec la Russie soviétique, trouvait une assez large audience chez les jeunes intellectuels.

... MAIS LE PROCÈS DE PRAGUE LUI A PORTÉ UN COUP SÉRIEUX

LE procès de Prague a placé le Mapam en fâcheuse posture vis-à-vis de l'opinion. Celle-ci s'est émue de constater que le principal témoignage sur lequel s'est appuyé le procureur communiste pour étayer ses accusations de trahison et de vol de deniers publics contre les sionistes était celui d'un certain Orenstein, homme à tout faire du Mapam. L'accusateur public, faisant état de ce qu'il a appelé les opérations « Uberall », « offensive dollar », « Breiha », a prétendu qu'elles entraient dans le cadre d'un traité secret entre Tel-Aviv et Washington, qui aurait transformé Israël en « pachalik » américain.

L'inculpation d'espionnage au profit des Etats-Unis ainsi dressée contre les sionistes, le procureur affirma que « les représentants officiels d'Israël, les organisations sionistes et le gang Slansky s'étaient étroitement associés pour exploiter la Tchécoslovaquie ».

M. Sharett, ministre des Affaires étrangères d'Israël, a officiellement répondu devant le Parlement israélien :

« Nous avons obtenu de la Tchécoslovaquie, durant la guerre de libération, une aide dont nous nous sommes acquittés entièrement à la suite d'une entente intervenue avec la pleine connaissance et l'autorité des chefs de l'Etat tchécoslovaque, *dont certains occupent encore le pouvoir*. Israël conclut avec la Tchécoslovaquie un accord commercial qui se révéla profitable pour les deux parties. Israël accueillit des milliers de juifs officiellement autorisés à quitter la Tchécoslovaquie après qu'ils y eurent laissé leurs biens. Aux termes de l'accord, Israël payait un faible pourcentage de ses importations tchécoslovaques avec une proportion limitée des anciens biens juifs. Aucune de ces opérations ne fut faite dans l'ombre. Il ne s'agissait pas de manipulations clandestines mais de négociations officielles et honorables entre des représentants accrédités des deux pays. »

Les conséquences du procès de Prague sont très importantes. Jusqu'à présent, malgré l'appui de l'Amérique, Israël avait inscrit en tête des principes de sa politique étrangère « le non-rattachement à aucun des blocs existants ». Le bloc soviétique semble avoir délibérément poursuivi une politique tendant à rejeter Israël dans le camp occidental. Il en retire un grand avantage : *rien ne peut mieux faciliter l'expansion soviétique parmi les Etats arabes que d'épouser leur querelle avec Israël.*

DU point de vue de la politique nationale, le gouvernement israélien aura à faire face à une situation économique instable. Le très gros déficit de la balance commerciale n'est équilibré, dans la balance générale des comptes, que par les subventions américaines, par les dons des communautés de la Diaspora et par les réparations allemandes. Les exportations israéliennes en direction de la Russie et des Etats satellites vont tendre vers zéro. Des différentes sources de revenus permettant d'équilibrer, actuellement, la balance des comptes, certaines disparaîtront entièrement (réparations allemandes), d'autres risquent de s'amenuiser (dons et subventions). Il faut donc que s'opère un assainissement de la balance commerciale. Cela n'est pas impossible. L'équipement du pays étant en bonne partie réalisé, les importations vont pouvoir être réduites.

L'expérience sioniste, unique au monde, reste une extraordinaire aventure. Il s'en faut que soit close pour elle l'ère des dangers.

R. B.

Une des plus anciennes communautés juives exilées était celle du Yémen. Ses 47.000 membres, après avoir été rassemblés à Aden (ci-dessous), furent acheminés par avion en Israël. Ce fut « l'opération tapis magique ».

LA MORT RÉCENTE DU PREMIER PRÉSIDENT, et l'on pourrait dire fondateur, de l'État d'Israël, Chaïm Weizmann, la rupture des relations économiques entre l'Allemagne et les États arabes provoquée par un accord de réparations entre Bonn et Tel-Aviv, la proposition déposée par le délégué d'Israël aux Nations Unies en vue de liquider les différends israélo-arabes, enfin l'étrange procès de Prague terminé par la condamnation de onze israélites, tous ces faits remettent en pleine actualité le problème israélien. Celui-ci a beaucoup évolué depuis la réapparition sous une forme ultra-moderne d'un État juif disparu pendant plus de deux mille ans et que l'on croyait définitivement rayé de la carte. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'une affaire purement juive. C'est dans une perspective mondiale qu'il faut désormais inclure Israël.

QUE SE PASSE-T-IL EN ISRAËL ?

COMMENT Y VIT-ON ?

Une aventure extraordinaire qui devient un des pivots de la politique mondiale

UNE GRANDE ENQUÊTE DE RENÉ BRANELLEC

Comme nous traversions le paysage lunaire formé par la cuvette de la mer Morte, l'ami qui était au volant tourna les boutons de la radio de bord. On entendit le nasillement d'une musique arabe puis, soudain, nouant et dénouant d'une façon insolite ses magnifiques harmonies dans ce décor aride et blanc, un concerto de Mozart. L'exécution était d'une merveilleuse musicalité, claire, toute proche. Tel-Aviv, qui nous offrait ce cadeau, m'apparaissait, après un long séjour dans les pays d'Islam en proie à la fièvre xénophobe, comme un relais de l'Occident ou au moins comme une possibilité pour lui de faire pénétrer ici les expressions les moins discutables de son génie. C'est sur l'impression de ce premier contraste que j'ai franchi la frontière jordano-israélienne, à Jérusalem.

J'étais déjà venu en Palestine quatre ans plus tôt. C'était alors l'état de siège quasi permanent. J'avais vu les officiers anglais déjeuner à Haïfa, le revolver, cran d'arrêt enlevé, posé près de leur assiette. Les attentats se succédaient. Jérusalem était coupée de barricades, parcourue par des patrouilles sur le qui-vive, et il fallait faire renouveler chaque

CONTRASTE TYPIQUE ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT

Le problème de l'instruction se complique du fait de la diversité des origines. L'Europe, l'Amérique, l'Asie, l'Océanie ont marqué ces jeunes Israéliens pourtant tous juifs.

LES DÉFRICHEURS DU NEVE ILAND SONT FRANÇAIS

Devant la tombe d'un Kibboutzien tué à la guerre, à Neve Iland **(à gauche).** — Mais la vie continue et le Kibboutz s'enorgueillit aujourd'hui d'installations modèles, tel ce poulailler. — Givat Brenner, l'un des premiers Kibboutzim, a une piscine spéciale pour les jeunes **(ci-dessous).**

jour son laissez-passer. Les routes sautaient comme par enchantement, les charges de plastic collées par des mains mystérieuses transformaient en torches les voitures d'état-major, ébranlaient la façade des immeubles les mieux gardés... Bref, une période assez sportive, mais les Anglais en avaient assez de ce sport.

Ils quittèrent la Palestine tout heureux, et ce fut presque aussitôt la guerre entre les Arabes et le tout jeune Etat d'Israël. Celui-ci, investi de toutes parts sauf sur sa façade méditerranéenne, ne pouvait manquer d'être pulvérisé. On le crut. La légion arabe de Sir Glubb pacha s'avançait vers Tel-Aviv, aux portes de laquelle étaient déjà les Egyptiens... Brusquement, la situation se renversa. Les Israéliens repoussaient leurs ennemis, leur infligeaient défaite sur défaite, reconquéraient la terre ancestrale...

Un armistice a été signé. Il est toujours en vigueur. Mais la paix, c'est-à-dire la fin d'un trouble passé de mésententes, nées souvent d'ambitions peu avouables, attend toujours. Les Arabes n'ont pas pardonné aux juifs leur succès. Et les uns et les autres se surveillent.

DANS JÉRUSALEM, UN « NO MAN'S LAND » DE RUINES SÉPARE L'OCCIDENT DE L'ORIENT

Voyez Jérusalem. Les ruines ont été redressées à peu près partout. Mais entre les deux postes militaires, le jordanien et l'israélien, s'étend un court *no man's land* bordé de façades mitraillées. C'est le typique paysage de la guerre des rues.

La Jérusalem arabe est pittoresque et grouillante. Ce sont les vieux quartiers des lieux saints de la chrétienté, de l'islam et de l'hébraïsme.

La Jérusalem juive est complètement différente. C'est une ville ultra-moderne avec de grands immeubles, des rues larges où la circulation est dense, des hôtels luxueux et des magasins semblables à ceux d'Europe ou d'Amérique. Les passants sont tous habillés à l'européenne. On est en Occident.

Telle est l'impression première. Petit à petit on est amené à la corriger pour s'apercevoir finalement qu'Israël est une construction originale où se juxtaposent des éléments, des conceptions, des croyances, des hommes divers.

Mais s'il n'y a que simple juxtaposition, c'est l'échec. Un facteur de fusion existe : la langue hébraïque. Un facteur de cohésion se devine : une foi commune dans les destinées nouvelles d'Israël. Si elle subsiste, Israël est sauvé envers et contre toutes les menaces extérieures. Qu'elle s'affaiblisse et cette extraordinaire ou extravagante aventure d'un peuple qui a voulu se rassembler après 2.000 ans de dispersion à travers cinquante pays du monde se terminera aussi brutalement qu'elle a commencé.

LES KIBBOUTZIM, VILLAGES COMMUNAUTAIRES, ONT SAUVÉ ISRAEL

Israel est né de la volonté de quelques hommes au premier rang desquels figure Chaïm Weizmann, le président défunt. Mais son assise, c'est le Kibboutz. Ce sont les Kibboutzim, aménagés en nids de résistance, qui ont permis à Israël de résister pendant les orages de 1929 et de 1936 puis de tenir dans la grande tempête de 1948-1949.

Les Kibboutzim sont des villages communaux collectifs. Tous les biens sont possédés en commun et le travail est organisé sur une base collective. Les membres font don de leur travail à la communauté. Le Kibboutz est dirigé par l'Assemblée générale de tous ses membres. L'activité première du Kibboutz est agricole, mais des entreprises industrielles importantes fonctionnent dans de nombreux Kibboutzim. La population varie de 60 membres dans les plus petits à 2.000 dans les plus vastes.

J'avais eu l'occasion de visiter en 1947 un Kibboutz, celui de « Neve Iland », peuplé de jeunes israélites français. Installés au sommet

IMMIGRATION ET LOGEMENT

Parmi les immigrants se trouvent des vieillards, des impotents dont s'occupent des infirmières spécialisées. — En vingt-quatre heures, cette étrange machine (ci-dessous) fabrique une maison.

d'une colline rocailleuse et nue de Judée, ils savaient qu'ils tenaient une position-clé et qu'ils seraient prochainement attaqués. Ils m'avaient montré leur magasin d'armes, où de vieux fusils étaient rangés, soigneusement entretenus. Ils étaient sans forfanterie, résolus à défendre cette terre, « leur » terre.

Je les ai retrouvés. Deux manquaient à l'appel. Le chef du Kibboutz, où celui qui me parut tel, me montra leur tombe, tournée vers Jérusalem. Il me fit visiter le poulailler modèle où 3.000 ou 4.000 bêtes sélectionnées caquetaient. Il me dit le nombre d'hectares mis en valeur, les espoirs, les déceptions du groupe. Tout n'allait pas pour le mieux. Il avait fallu, contrairement au pur idéal, embaucher des salariés. On devait importer à grands frais du fourrage pour nourrir le cheptel. Et la question se posait — sans qu'elle fût formulée explicitement — de la rentabilité du système. D'autres motifs de rancœur se devinaient. Les nouveaux immigrants se désintéressent des activités agricoles, la plupart cherchent des emplois lucratifs à la ville... Au sein du gouvernement même se manifestent de plus en plus les vieux courants libéraux capitalistes et l'idéal communautaire des premiers pionniers s'affaiblit.

EN QUATRE ANS LA POPULATION D'ISRAEL A DOUBLÉ

N'est-ce pas la vie elle-même qui impose ces changements ? J'avais retrouvé dans l'un des plus anciens Kibboutzim, celui de Givat Brenner, un écho des préoccupations exprimées à Neve Iland.

Il s'agissait cette fois non plus de jeunes israélites d'origine française, ayant aiguisé leur esprit critique dans un pays d'esprit voltairien, mais d'une femme originaire de Russie et qui vivait depuis trente ans en Palestine. Elle avait en commun avec mes amis de Neve Iland une foi et un idéal intransigeants, fortement teintés de socialisme de gauche, et qui n'admettaient les défaillances ni chez eux ni chez leurs compagnons. Ils supportaient mal les inflexions d'une politique qu'ils eussent voulu rigoureuse.

Or il faut vivre. Et les problèmes à résoudre sont immenses. Ce pays de 20.000 kilomètres carrés, d'une fertilité naturelle comparable à celle du Lot (!), sans richesses minières, doit donner du travail et leur nourriture à 1.500.000 habitants. La population y a doublé depuis 1948, c'est-à-dire en quatre ans. S'il s'agit dans tous les cas de juifs, l'hétérogénéité de cette immigration massive est à peine moins grande que si elle eût mêlé des races différentes. Car ces gens qui arrivent — complètement démunis de ressources dans la plupart des cas — par bateau ou par avion, viennent de partout : d'Asie, d'Afrique, d'Europe, d'Amérique, d'Océanie. Ils parlent les langages les plus divers, ont des coutumes spécifiques.

CHAQUE CITOYEN NOUVEAU COUTE A L'ÉTAT JUIF 3.000 DOLLARS

Pour l'absorption de chaque immigrant, y compris son transport, le coût s'élève à une moyenne de 3.000 dollars. Et en quatre ans 650.000 hommes, femmes, enfants, vieillards impotents ont débarqué.

Cet énorme problème auquel est confronté le jeune Etat est en même temps sa raison d'être. La déclaration d'indépendance du 14 mai 1948 dit : « L'Etat d'Israël sera ouvert à l'immigration des juifs provenant de tous les pays de la Diaspora... ». « Tout juif a le droit d'immigrer en Israël », affirme à nouveau la « Loi du Retour » du 5 juillet 1950, et M. Ben Gurion, président du Conseil, explique : « C'est dans ce but (immigration massive, rassemblement des exilés) que l'Etat fut établi et ce n'est que grâce à cela qu'il pourra subsister. »

Quand un bateau aborde Haïfa, le gouvernement et l'Agence juive prennent en charge les 1.000 ou 1.200 immigrés nouveaux qu'il contenait. Ceux-ci passent quelques jours dans un camp de triage où ils sont enregistrés, où ils subissent un examen médical complet et obtiennent leurs documents d'identité.

EN PALESTINE AUSSI IL Y A UN PROBLÈME DU LOGEMENT

Les immigrants s'inscrivent pour un logement permanent, qui leur est accordé, suivant un système de priorités basé sur des considérations telles que la date d'arrivée, la situation de famille, l'âge du chef de famille, etc. Cette question de logement était cruciale. Il fallait la résoudre très vite, aussi économiquement que possible et d'une façon satisfaisante. La solution des premiers « maabarot » formés de tentes était médiocre. Si elle continue d'être employée comme dépannage, on s'efforce de plus en plus de construire « en dur » et l'on est arrivé à des résultats stupéfiants avec les « turnelayers » qui, en vingt-quatre heures, fabriquent une maison comme un pâté. En 1950-1951 le nombre des logements nouveaux s'est ainsi élevé à 42.000. En 1951-1952 le programme s'était limité à 38.000. Pour se faire une idée exacte de la valeur de ces chiffres il faut les rapprocher de la reconstruction en France, pays de 42 millions d'habitants : 110.000 logements construits en huit ans ! Le gouvernement a consacré environ 30 milliards de francs pour ces 80.000 logements.

AVEC SES DEUX CAPITALES, ISRAEL EST ENCORE BICÉPHALE, MAIS JÉRUSALEM, DE PLUS EN PLUS, PREND LE PAS SUR TEL-AVIV

J'ai dit quelques mots de Jérusalem. Mais Tel-Aviv ? « C'est très simple, m'a dit un Israélien, il faudrait la démolir de fond en comble pour la refaire à l'échelle des besoins actuels. »

Il n'y a aucune exagération dans ce propos. Non pas que Tel-Aviv soit une ville désagréable dans son état actuel. Il y règne une activité fébrile. On y rencontre des immeubles avenants, de beaux magasins et des quantités de voitures. Mais c'est là précisément le drame. Les automobiles, l'activité de Tel-Aviv ne correspondent plus à son dessin primitif et les améliorations n'ont guère apporté qu'un répit. On ne devient pas sans bouleversement une cité de 400.000 habitants quand on abritait, il y a seulement vingt ans, moins de 50.000 âmes.

Tel-Aviv et Jérusalem se partagent les administrations centrales du pays. La plupart des ministères sont encore installés à Tel-Aviv, mais la tendance est de les transporter à Jérusalem afin d'affirmer toujours davantage le caractère israélien de la Ville Sainte. Israël a repoussé la proposition d'internationalisation de Jérusalem. C'est un des motifs de l'irritation arabe. Le fait que la ville est devenue au cours des siècles un lieu de pèlerinage à la fois pour les chrétiens et pour les musulmans explique la passion apportée dans un débat qui est aujourd'hui dans une impasse.

UNE BALANCE COMMERCIALE TERRIBLEMENT DÉFICITAIRE

A l'origine l'agriculture était l'activité fondamentale et presque la seule d'Israël. Elle ne vient maintenant qu'au cinquième rang. Pour un revenu national de 334 millions de livres israéliennes en 1950 (une livre vaut officiellement 1.000 francs, en fait 350 à 450 francs), les salariés et artisans se sont octroyé une part de 100 millions de livres ; l'industrie, 82 millions ; le commerce et la finance, 60 millions ; le bâtiment, 40 millions et l'agriculture, 32 millions seulement. Cependant, les agrumes constituent l'élément essentiel des exportations (36 % en 1951). Viennent ensuite les diamants avec 26 % et les textiles avec 14 %.

La balance commerciale est terriblement déficitaire, ce qui est constant dans les pays en période de développement. Mais ici le déséqui-

JÉRUSALEM, la cité partagée entre deux États. A droite, la vieille ville avec sa ceinture de remparts. A gauche, la ville nouvelle.

libre est considérable. En 1951, face à 127 millions de livres d'importations, on trouve 17 millions d'exportations. La balance des paiements s'établit grâce aux revenus des fonds nationaux et emprunts de l'indépendance (29 millions délivrés), ainsi qu'aux transferts de capitaux sous forme d' « importations sans paiement » — placements de capitaux et dons.

LA MOITIÉ DE LA POPULATION DANS UN SEUL SYNDICAT

Autre curiosité d'Israël : une gigantesque centrale syndicale coopérative (« capitaliste », disent ses adversaires), la « Histadrouth ». C'est la plus forte organisation existant en Proche et Moyen-Orient en même temps qu'une sorte de trust syndicalo-politique. En 1920 la Histadrouth comptait 4.400 membres. Actuellement le nombre des affiliés atteint 450.000, soit, avec leurs familles, 50 % de la population totale d'Israël.

Du point de vue politique, la majorité est socialiste-démocrate : 56 %. Le Mapam (socialisme de gauche luttant contre l'influence américaine et pour le rapprochement avec l'U. R. S. S.) détient 35 % des mandats, mais aucun des postes-clés. Les communistes ne représentent pas plus de 3 %. La Histadrouth n'est affiliée ni à la F. S. M. de Prague ni à l'organisation d'influence américaine des syndicats libres.

La Histadrouth contrôle la plupart des entreprises coopératives d'Israël — agricoles, industrielles et de transport — c'est-à-dire presque tous les villages agricoles collectifs et coopératifs ainsi que la majorité des principales coopératives de transport de passagers et de marchandises urbaines et interurbaines.

Par l'intermédiaire de la coopérative centrale d'approvisionnement, la Histadrouth est le fournisseur exclusif des villages agricoles coopératifs et collectifs et celui des coopératives de consommateurs urbains. Cette coopérative centrale draine ainsi des fonds considérables qui lui ont permis de créer de nombreuses entreprises industrielles ou de s'assurer des participations dans des entreprises du secteur privé.

C'est encore la Histadrouth qui, par le biais de Tnouva (coopérative centrale de vente des produits agricoles), contrôle la vente de 70 % de toute la production agricole d'Israël.

La Histadrouth a fondé Solel Bonch, l'entreprise de construction la plus importante d'Israël, dont le chiffre d'affaires s'est élevé en 1950 à 45 millions de livres et qui a employé 45.000 ouvriers en 1951.

LE « DÉMON DE L'EXPÉRIENCE COUTE CHER, MAIS RAPPORTE PLUS ENCORE

Pourtant, le secteur privé reste actif. A côté des nombreuses entreprises industrielles et artisanales privées on trouve plusieurs grands villages ruraux ordinaires basés sur la propriété du terrain et l'entreprise privée. Leur population augmente rapidement tandis que celle des Kibboutzim reste plutôt stationnaire. Un autre type de villages est fondé sur le principe d'assistance mutuelle et de stricte égalité. Toutes les fermes sont de dimensions égales et appartiennent à de petits propriétaires. Le travail salarié est prohibé. Chaque ferme est cultivée par son occupant et sa famille, mais le village est entièrement coopératif : tous les produits sont vendus par une coopérative centrale et tous les achats, effectués dans des conditions analogues. Les outillages agricoles coûteux sont la propriété du village.

Dans les « Moshavim », villages de petits propriétaires également, le fondement idéologique est beaucoup moins rigide. On les appelle « villages des classes moyennes ».

Il existe encore plusieurs autres variétés de villages, les uns mettant davantage l'accent sur les règles communautaires, les autres sur l'initiative privée. Car tout ici est matière d'expérience et c'est cette dernière qui montrera quelles formes sont les mieux adaptées au pays et à ses habitants. Ce « démon de l'expérience » et du jeu coûte aujourd'hui fort cher. Mais, combiné avec la volonté farouche, l'esprit de travail et d'entreprise des juifs, c'est lui qui en définitive a fait triompher ceux-ci dans tous les pays où ils se sont implantés. Pourquoi l'exaltation de ces mêmes vertus les conduirait-elle à l'échec sur leur terre ancestrale ?

L'EAU, PROBLÈME CAPITAL : de l'installation de ces pipe-lines dépend la vie des cultivateurs installés sur cette terre ingrate, et aussi celle du jeune Etat tout entier.

AU STADE RAMAR-GAN, des milliers de spectateurs assistent aux fêtes anniversaires de l'Indépendance.

SIX SEMAINES AVEC LA POLICE PARISIENNE

SERVICES DE NUIT...

SUITE DE L'ENQUÊTE DE G. RESSAC ET CLAUDE THOMAS

M. Georges Maurice, directeur général de la Police Municipale.

LE directeur de la Police Municipale, M. Georges Maurice, nous déclare : « La Police Municipale, ou police en uniforme, est traditionnellement chargée du maintien de l'ordre et de la sécurité publique dans le département de la Seine. Son domaine propre est la « voie publique », et, par extension, les « lieux publics ». Son rôle essentiel est de prévenir la « commission » des infractions. « La peur du gendarme, dit-on, est le commencement de la sagesse. »

» A côté de son rôle « préventif », la Police Municipale exerce, dans le département de la Seine, toutes les missions habituelles du maintien de l'ordre public, qu'il s'agisse de la circulation générale, dont les problèmes deviennent de plus en plus ardus, des services d'ordre particuliers à l'occasion des cérémonies et manifestations officielles, des secours d'urgence à la suite des accidents de voie publique.

» La notion de Police-Secours est maintenant tellement implantée dans l'esprit du Parisien que ce service public est appelé dans un grand nombre de circonstances, dépassant largement le cadre des missions propres de la Police... c'est une des « coquetteries » de la Police Municipale de toujours déférer aux appels, quel qu'en soit le motif. »

SI l'action de la Police Judiciaire est limitée — *en principe* — à la « répression » des crimes et délits, la Police Municipale exerce — tout aussi théoriquement — un rôle exclusivement « préventif ». Dans la pratique, il est, en fait, fort malaisé de définir où commence la répression et où s'arrête la prévention. Lorsque deux inspecteurs de la P. J. « filent un suspect », ils font de la prévention, alors que l'arrestation d'un « roulottier » par deux gardiens de la P. M. est, sans conteste, un acte répressif.

25.000 GARDIENS DE LA PAIX FORMENT LA POLICE MUNICIPALE

UNE distinction essentielle s'impose toutefois, dès l'abord : la P. J. est « en civil », la P. M. porte l'uniforme.

Le rôle de la *police en uniforme* est le maintien de l'ordre public, assuré, dans le département de la Seine, par quelque 20.000 gardiens de la paix.

Il comprend, entre autres, le problème de plus en plus complexe de la surveillance de la circulation à Paris et en proche banlieue. 1.000 gardiens, répartis en 6 brigades, se partagent ce service entre 8 h. 30 et 19 h. 30.

Ils sont relevés le soir par une brigade « de soirée », qui fonctionne jusqu'à minuit quinze, heure à laquelle le risque d'embouteillage a pratiquement disparu. Un ensemble motorisé formé par les « brigades des voitures » et les « compagnies motocyclistes » est spécialement affecté à la circulation.

Des compagnies de réserve sont prêtes, à tout moment, à intervenir pour renforcer les effectifs de police normaux.

Chacun des vingt arrondissements et chacune des vingt-cinq circonscriptions de banlieue compte de 350 à 500 gardiens, dirigés par un commissaire de voie publique, assisté d'un officier de paix. En banlieue, ce commissaire est également chargé de la police judiciaire.

AU SERVICE DU PUBLIC PARISIEN

EN outre les gardiens de la paix ont — nous dit M. Maurice, directeur de la P. M. — un rôle de répression malheureusement indispensable au sein d'une population turbulente et parfois frondeuse qui, en matière de contraventions de simple police notamment, semble prendre plaisir à ignorer systématiquement les règlements en vigueur.

Quel automobiliste n'a jamais stationné le long des fameux « grès cérame » ?

Voir *France-Illustration* du 13 décembre.

Quelle concierge n'a jamais omis de couvrir les poubelles de son immeuble ?... ceci pour ne parler que des infractions les plus banales.

Cependant, la Police Municipale est aussi au service du public. Elle doit s'efforcer de sauvegarder à la fois les intérêts privés et les intérêts publics. La rapidité et l'efficacité des secours d'urgence, qui sont, la nuit comme le jour, à la disposition des citadins, en témoignent. En cas d'accident, de maladie subite, Police-Secours, alertée, répond au premier appel. Du service médical de nuit, qui veille, toutes les nuits, au deuxième étage de la Préfecture de Police, nous verrons, plus loin, la remarquable efficacité.

Le brancardier de Police-Secours, le gardien qui accompagne le médecin de nuit sont à « notre service », au même titre que le gardien de la paix qui relève le numéro de notre permis de conduire, et que l'inspecteur qui arrête un voleur à la porte de notre logis.

POLICE-SECOURS A 25 ANS

Une circulaire du Préfet de Police du 29 mars 1928 annonçait la création d'un service, dit « Secours de Police » auquel il pouvait être fait appel en cas « de danger imminent ». C'était l'époque où les chansonniers comparaient complaisamment les sergents de ville aux... carabiniers, ainsi le document annonçait-il, assez pompeusement, que « des autocars et des voiturettes » seraient affectés à ce nouveau service. Il est vrai qu'il précisait aussi qu'éventuellement les agents *cyclistes* pourraient... précéder les voiturettes en question.

DE LA VOITURETTE AU CAR-RADIO

Quelques semaines plus tard, les cinq premières voitures de Police-Secours entraient en fonctionnement. D'autres textes officiels, issus des archives, marquent les grandes étapes de l'organisation de ce service public : une décision du 7 mai 1930 annonce que « chacun des postes aura à sa disposition un autocar de 10 places », une autre institue une « permanence de 20 h. 30 à minuit, à raison de six hommes par district ». En 1937 apparaît, avec l'avertisseur à deux tons, bien connu, le droit de priorité sur les autres véhicules, mais la circulaire demande de « ne faire usage qu'à bon escient » de ce droit nouveau. La même année, le service est étendu à la banlieue, qui est dotée d'un « car de police » nouveau modèle. Quant aux bornes destinées aux appels du public, elles datent de 1930, et sont montées à l'aide de matériel fourni par l'Allemagne au titre des réparations de la guerre 1914-1918.

Après la seconde guerre mondiale, l'équipement se modernise : chaque commissariat obtient un « car-break, 8 places » puis un « car-radio, 10 places ». Aujourd'hui, chaque véhicule de Police-Secours contient une boîte de secours « première urgence » et l'un des hommes de l'équipe a son brevet de secouriste. Deux chiffres sur le cadran d'un appareil téléphonique, une glace d'avertisseur brisée mettent en communication immédiate avec les spécialistes du secours d'urgence, qu'il s'agisse d'une agression, d'un accident, d'un incendie ou même d'un transport à l'hôpital. Nous sommes loin des cinq « voiturettes » placées en 1928 aux commissariats des 13e, 15e, 18e et 20e arrondissements ainsi qu'au poste des Ternes.

JOUR ET NUIT APPELS ET SECOURS SE SUCCÈDENT

L'équipement du service central, à la Préfecture même, est celui d'un central téléphonique moderne. Des claviers automatiques permettent d'établir la liaison avec les différents postes de Paris et de banlieue, avec les cars-radio et, par l'intermédiaire des commissariats, avec les bornes placées dans Paris de telle façon que l'on n'a jamais plus de 400 mètres à parcourir pour en atteindre une, à partir de n'importe quel point. Au mur, des plans « électriques » signalent à tout moment les ressources des quartiers en « cars P.-S. », permettant ainsi une liaison constante et l'envoi de matériel de renfort d'un secteur calme vers un district « surchargé ».

Jour et nuit, la nuit surtout, les appels reçus et les secours portés se succèdent dans les colonnes d'un immense registre, où tous les accidents sont consignés, à la minute près.

C'est encore du « central P.-S. » que part ce fameux « appel général » lancé en cas d'agression grave. Il se traduit, en quelques minutes, par l'établissement d'un gigantesque barrage. Au fur et à mesure que les 60 postes correspondants de la capitale et de sa banlieue répondent, les plots allumés sur le plan électrique s'éteignent.

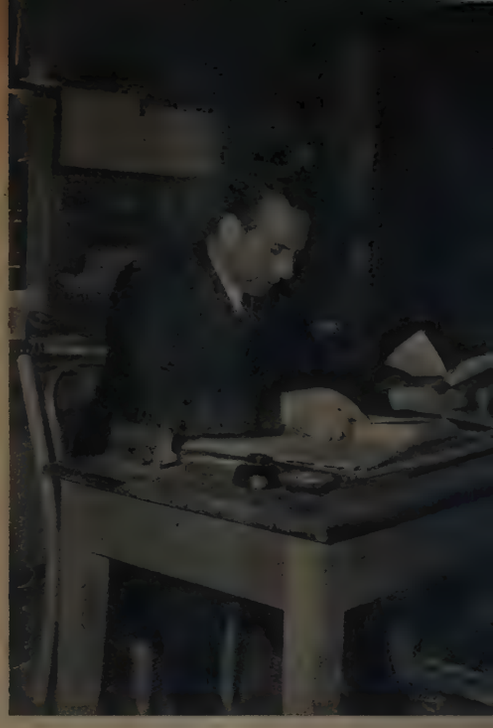
J'AI PASSÉ UNE NUIT AVEC LA BRIGADE DU XVIIIe

On m'avait dit : « Vous irez sur le XVIIIe, car c'est celui qui sort le plus. »

La nuit choisie fut mauvaise pour le photographe à la recherche de clichés saisissants, c'est-à-dire excellente pour les habitants du quartier. Au bilan d'une nuit blanche : un légionnaire malade transporté à l'hôpital militaire, quelques rôdeurs amenés au commissariat le plus proche et... une fausse alerte.

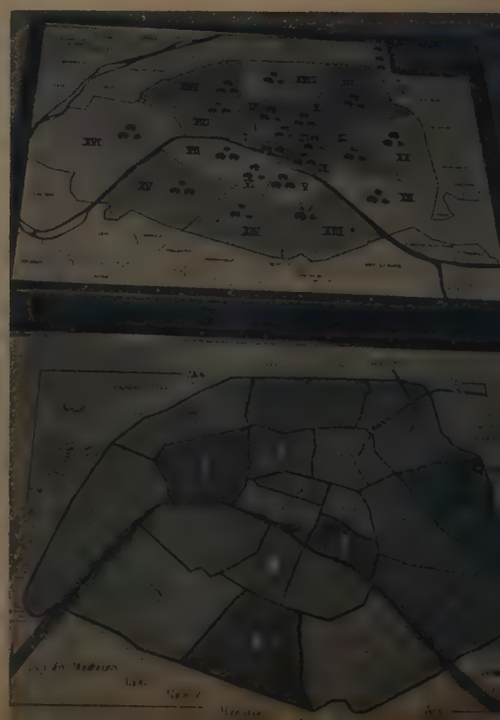
« Si seulement vous étiez venus hier — nous confiait le brigadier de service au petit jour — il y avait tant d'affaires qu'il avait fallu amener en renfort le car du district et ceux des deux arrondissements voisins. Vous n'avez pas eu de chance. Revenez donc un samedi... c'est un « bon jour ».

(*A suivre.*)

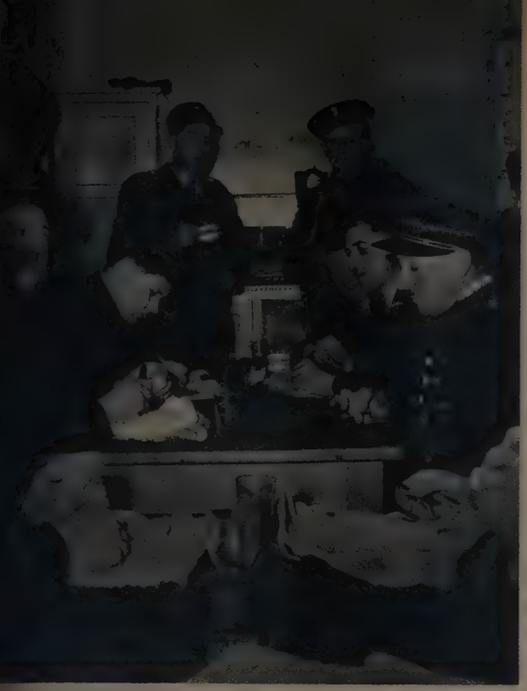


Au central de la P. P. tout appel est soigneusement enregistré, à la minute près.

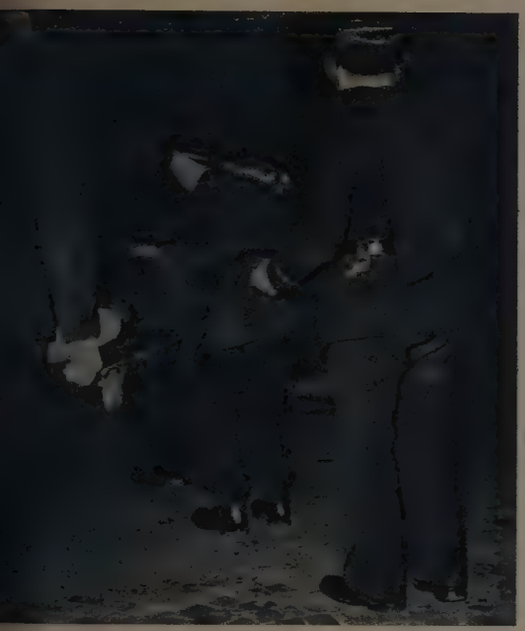
Le standard comporte des claviers automatiques permettant une liaison immédiate des différents postes. — Ces deux tableaux lumineux indiquent à tout moment les réserves en hommes et en matériel.



DEPUIS CINQUANTE ANS, LE SERVICE MÉDICAL DE NUIT FAIT L'ADMIRATION DES HÔTES ÉTRANGERS



Au poste du XVIII[e] la brigade de service se restaure en attendant le premier appel.



Un soldat inanimé, placé sur la civière, est amené avec précaution dans le car de service. — Quelques minutes plus tard, le malade arrive à l'hôpital militaire, où il sera examiné immédiatement.

A PARTIR de 10 heures, chaque soir, cinq médecins passent successivement sous l'entrée voûtée de la Préfecture de Police, montent au deuxième étage, entrent au S. M. N. où les attendent un brigadier, un téléphoniste, deux chauffeurs, quatre gardiens et cinq boîtes métalliques soigneusement cadenassées. Chaque matin, ils regagnent leurs domiciles respectifs, après avoir parcouru des dizaines de kilomètres en « traction » dans les rues de Paris, monté aussi quelques dizaines d'étages, distribué comprimés, cachets, ovules ou suppositoires, dispensé gardénal ou morphine, administré des antibiotiques, constaté un décès. Le lendemain, cinq autres passent à leur tour sur le parvis Notre-Dame, et ainsi tous les soirs du 1[er] janvier à la Saint-Sylvestre... comprise.

***

CE sont les médecins de nuit. Ils sont vingt-cinq au total — dont deux femmes — et forment cinq équipes d'urgence au service des malades, quels qu'ils soient. Leur « clientèle » inconnue comprend aussi bien un détenu dans un commissariat qu'une haute personnalité étrangère, un enfant dans un taudis, la victime d'une agression. Le mot « clientèle » est d'ailleurs impropre puisqu'il est interdit au médecin de nuit de « suivre » un malade, ou même de prescrire une ordonnance. On l'appelle, il vient, il soigne, sur place, ou décide l'envoi à l'hôpital, et s'en va, anonyme... escorté du gardien de la paix porteur de la boîte verrouillée. S'agit-il d'un décès ? Il refuse même le diagnostic, et se borne à déclarer « avoir constaté la mort ».

C'est que le Service Médical de Nuit est, exclusivement, service *d'urgence* : on voudrait dire « de dépannage ». Toute personne ayant besoin de soins immédiats peut faire appel à lui entre 10 heures du soir et 6 heures du matin, par l'intermédiaire des commissariats de police, ou au moyen d'un simple coup de téléphone. Les premiers appels recueillis à la Préfecture sont transmis au « premier » médecin qui part immédiatement. Pendant qu'il effectue sa tournée le second part à son tour. Avant de revenir, ils passent, l'un et l'autre, au commissariat le plus proche pour prendre d'autres appels, s'il y en a, sinon ils reviennent à leur « salle de garde » : quatre lits militaires numérotés, quelques sièges, une table et une bibliothèque. Les trois autres partiront à leur tour.

Le moment est venu de parler de ces curieuses boîtes métalliques qui tiennent lieu de trousses médicales. Chaque soir elles sont remises au médecin de service : la première au premier, la seconde au deuxième et ainsi de suite. Quand le premier médecin a achevé sa tournée, sa boîte verrouillée est serrée dans une armoire, et le matin, les cinq boîtes partent pour le laboratoire de contrôle. Chacune contient tous les remèdes possibles, du cachet d'aspirine aux antibiotiques. Les fiches établies par le médecin doivent justifier, au milligramme près, les quantités de médicaments utilisées. Tous les instruments sont stérilisés, les médicaments remplacés, et les boîtes reviennent dans la journée au S. M. N. pour être utilisées par l'équipe du lendemain soir.

***

LE service médical de nuit, créé en 1897, fonctionne depuis 1919 sous sa forme actuelle. Les médecins de quartier, auxquels on avait fait appel à l'origine, ont cédé la place à des spécialistes, recrutés par un concours sur titres. Certains sont ici depuis trente ans. Tous cumulent leur service de nuit et leurs occupations normales de la journée : clientèle de quartier, hôpital ou laboratoire, moyennant une modeste vacation.

Le montant des consultations d'urgence données au cours d'une nuit équivaut à la somme remboursée par la Sécurité Sociale. Il est encaissé par le gardien de la paix qui accompagne chaque médecin.

MÉDECIN DE NUIT

PAR R.-J. MOLINE

MÉDECIN, la nuit, c'est plaisant. On a Paris à soi tout seul. Le taxi qui passe, la lourde limousine qui fait la noria de Montmartre à Montparnasse font moins partie du décor que la pèlerine du flic qui fait l'îlot. Un peu plus loin une silhouette enveloppée de fourrure fait l'îlot, tout comme lui. Il y a un revers à la médaille : la brume, la bise, la boue, la neige et les maisons sans ascenseur.

Médecin de nuit, c'est un métier pour joueur : le téléphone appelle les lots gagnants et l'ennui aussi bien. Un coup heureux : rez-de-chaussée au fond de la cour. Un mari affolé qui brandit une lettre : « Je t'aimais, tu me trompes, je me tue, à toi pour la vie. » Et la femme gît sur le divan ; sommeil profond, coma, ou peut-être déjà mort. Deux secondes d'attention garantissent la vie. Il faut intervenir activement. L'examen prolongé de la malade n'est pas le plus urgent ; l'inventaire hâtif du sac à main, de la table de nuit, de l'armoire à pharmacie est beaucoup plus important ; un ou deux tubes vides de médicament confirment la nature de l'option prise par la victime sur l'éternité.

Il n'y a pas tellement longtemps il fallait laver l'estomac au tuyau de caoutchouc et à la main. Il y avait de quoi gâter la poésie de la nuit la plus étoilée. La science progresse : on s'en tire maintenant avec une bonne piqûre d'apomorphine qui récure l'estomac comme aucun écouvillon ne ferait. Petit monologue interne : « On la soigne sur place ? On l'envoie à l'hôpital ? Envoyons-la à l'hôpital. Elle y trouvera des jeunes gens pleins de zèle, de connaissances neuves et de quelque ambition qui auront plaisir à la faire bénéficier du *nec plus ultra* thérapeutique. » Le médecin de nuit ne cherche

ni la réputation, ni l'argent. Il est là pour arranger les affaires au mieux des intérêts du malade, mais au plus simple aussi.

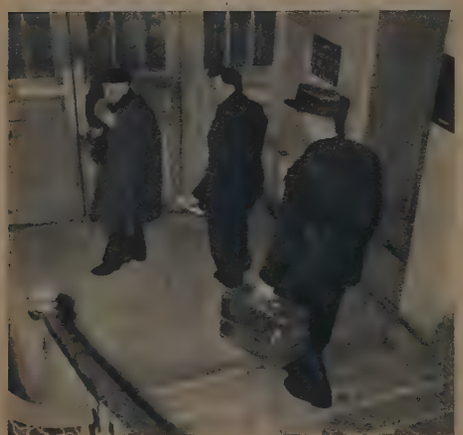
Au septième sous les toits. Pas d'ascenseur ; minuterie en panne, escalier gras, W. C. à mi-étage, voiture d'enfant sur le palier. Et nous voici devant le cas urgent : Monsieur et Madame ont fêté leur anniversaire, leurs épanchements commencés par des tendresses se sont terminés à coups de bouteilles vides. Ça saigne, mais c'est superficiel. A l'hôpital, en titubant mais à l'hôpital !

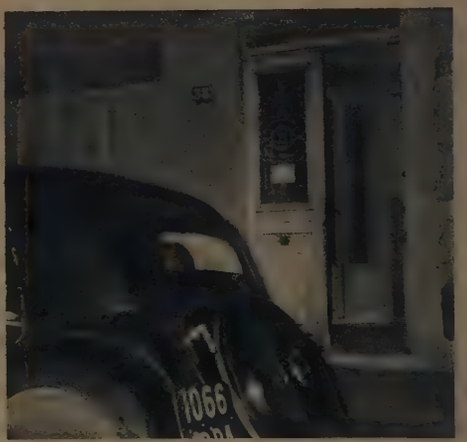
En route pour les quartiers cossus. L'immeuble est bien habillé de pierres de taille moulurées. La porte s'ouvre à la première pression du bouton automatique. Un pas de fait pour trouver l'éclairage. C'était une imprudence : la poubelle était disposée comme un piège. Tant bien que mal réparé le désordre vestimentaire, négligeant l'ascenseur, nous sonnons sans hésiter au deuxième gauche. C'est la porte de droite qui s'ouvre. Heureuse impatience et nous laissons le voisin de palier méditer sur le coup de sonnette inexpliqué. Triste impatience, car il s'agit d'un petit enfant, gai le matin et que les parents viennent de trouver sans connaissance. La vérité est pire. L'enfant est mort. Les médecins appellent cela la mort thymique et je connais un médecin qui, pour l'instant, donnerait sa place pour pas cher. Il y a des choses qu'on n'aime pas voir, ni dire.

Nous repartons pour revenir à cent mètres de là dans un des grands hôtels parisiens. Le directeur et toute la réception sont sur pied. Le portier de nuit est réveillé, le liftier sait l'étage où il va et le spectacle vaut le coup d'œil. Dans la plus belle chambre de la maison, dans un fauteuil, une sorte de géant, face à une bouteille de cognac à demi vide, fume un énorme cigare, et dans son flanc gauche le manche d'un couteau de chasse indique avec précision le rythme régulier de sa respiration. Un vague gigolo, au fond de la chambre, proteste de son innocence et de fait on comprendrait mal que cette mauviette ait pu aussi proprement poignarder ce colosse. Dilemme : « Oter le couteau ? Laisser le couteau ? » Aucun vaisseau important n'est apparemment touché. On prend le couteau dans une serviette fraîchement repassée avec prière au directeur de l'enfermer dans son coffre. On sangle le bonhomme dans un drap plié et étroitement serré... et en route pour l'hôpital.

Le médecin de nuit, lui, reprend sa ronde. Il fait l'îlot en somme.

Ci-dessus de gauche à droite : 22 heures : un gardien prépare les « boîtes contenant médicaments et matériel d'urgence. — 22 h. 30, le premier médecin prend la première liste d'appels. Chaque boîte remise verrouillée à son propriétaire d'un soir contient plus de mille produits différents. — **Ci-dessous de gauche à droite :** le départ du deuxième médecin, suivi du chauffeur et du gardien de service. — La tournée commence dans la cour de la Préfecture... et se termine à la porte d'un malade.





DE LA SALUBRITÉ DES ÉGOUTS A LA POLLUTION DE L'AIR

LE Service Médical de Nuit se rattache aux Services techniques d'hygiène de la Préfecture de Police que dirige le professeur Boyer, dont les attributions s'avèrent d'une curieuse variété, comme en témoigne une énumération alphabétique de quelques-uns des « chapitres » auxquels s'étend son activité :

— Arbres — chiens — égouts
— embaumement — épidémies
— garnis — gymnastes — incinération
— masseurs — médecins — pâtissiers
— pharmacies — rats — tanneries
— vaccination.

Le contrôle des professions médicales et para-médicales, les problèmes de « désinsectisation », de dératisation, la question des « espaces verts », celle des émanations de fumées et vapeurs nocives, ou simplement désagréables, l'inspection des garnis, la lutte contre les taudis occupent ici un personnel hautement spécialisé, qui veille sur la santé des habitants de Paris et de quelque quatre-vingts communes de banlieue. C'est lui qui reçoit en particulier les plaintes contre les « odeurs » de Paris, plaintes de plus en plus nombreuses, les citadins allant jusqu'à protester contre « l'insupportable odeur de sucre dégagée au voisinage des pâtisseries » !

« Vous représentez la France humaine et généreuse », a dit M. Auriol aux congressistes

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE AU SERVICE DU PAYS

POUR la première fois la Croix-Rouge française a réuni un Congrès national, dont les séances de travail se sont tenues à la Maison de la chimie. Le docteur G. Brouardel, président de la C. R. F., les deux vice-présidents, M. François-Poncet, président de la Croix-Rouge internationale, et G. Vermesch, ainsi que d'éminentes personnalités ont traité de l'activité de la C. R. F. sous ses multiples aspects.

La séance solennelle avait eu lieu à la Salle Pleyel en présence de M. Vincent Auriol qui se déclara fier de son titre de président d'honneur de la Croix-Rouge à laquelle il devait apporter le témoignage public de gratitude de la nation tout entière.

« Merci à vous toutes et tous, venus des coins les plus éloignés de notre pays et de notre territoire d'outre-mer, car vous représentez la France généreuse et humaine. »

Le président de la République lança un vibrant appel à tous les Français qui, « s'ils n'ont pas le temps d'agir et de participer à cette grande œuvre humanitaire, doivent avoir la générosité de lui venir en aide ».

Cette solidarité humaine qu'exprime la Croix-Rouge, M. Vincent Auriol l'a donnée comme exemple aux nations, qui devraient bien la transporter sur le plan des rapports internationaux.

« Si, à côté de ceux qui soulagent les souffrances, s'unissaient ceux dont dépendent ces souffrances elles-mêmes, c'est-à-dire ceux qui ont la responsabilité active de la conduite des peuples, alors nous pourrions respirer en paix, dormir en paix et travailler en paix. »

INTER ARMA CARITAS

par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

INTER arma caritas ! Telle est la pure et belle devise que Romain Rolland avait, si j'ai bonne mémoire, placée en tête d'un des appels qu'il publia pendant la guerre de 1914-1918 pour rappeler les peuples en armes au respect de la charité.

Malgré les révolutions, les guerres, l'injustice sociale, les désordres de toute sorte, le XIX^e^ siècle avait passé sur l'humanité comme un temps d'espérance et de foi. De 1830 à 1848, la France et l'Angleterre avaient aboli l'esclavage dans tous les pays soumis à leur administration directe. Le Portugal, le Danemark, la Suède, les Pays-Bas, le Brésil, s'étaient engagés dans la même voie. La Russie, puis les Etats-Unis, l'une en 1861, les autres en 1865, avaient dû, finalement, imiter ces nobles exemples.

La neutralité des petits Etats avait été solennellement reconnue. Les peuples s'efforçaient d'honorer leur signature. Les Etats-Unis et la Russie, saisis d'un beau zèle, avaient demandé et obtenu la constitution d'une magistrature internationale, siégeant à La Haye, en vue d'arbitrer les conflits futurs. Enfin, dès 1864, un citoyen suisse, un homme au grand cœur, Henry Dunant, avait jeté les fondements d'une vaste association, la Croix-Rouge, qui devait, au principe, s'occuper surtout des militaires blessés pendant les conflits internationaux, et dont l'activité s'était progressivement étendue à maintes autres formes de la misère humaine.

Certains pays, qui ne reconnaissaient pas la croix comme emblème, avaient pu, sur leurs drapeaux, la remplacer par un autre signe. Cela n'avait, somme toute, que l'importance d'un détail. Ce qui était reconnu par un nombre toujours croissant de nations, c'était le symbole de la charité, la tache rouge, croix ou croissant, la tache sanglante, disposée sur un fond blanc qui représentait l'innocence immolée, la souffrance imméritée, le courage malheureux, toutes vertus dignes de sympathie, de pitié, d'amour.

J'ai porté le brassard de la Croix-Rouge pendant cinq années d'abord, c'est-à-dire pendant le temps de la première guerre mondiale et les mois de l'armistice. J'ai soigné, pendant ces saisons amères, des hommes appartenant à diverses nations et à plusieurs races. Les uns étaient mes compatriotes, d'autres étaient nos alliés, d'autres encore des ennemis. Les médecins, mes camarades, les hommes qui m'entouraient, respectaient la charte de leur belle profession. Ils donnaient leurs soins également, sans distinction, à tous les êtres souffrants, à tous les êtres frappés.

Quand un blessé nous était apporté, plongé préalablement dans le sommeil anesthésique, nous ne pensions presque jamais à demander s'il était l'un des nôtres ou l'un de l'armée adverse. Nous savions, que sa peau fût blanche, jaune ou noire, nous savions que nous trouverions les organes à la même place et que ces organes fonctionnaient de la même manière.

Pendant la première guerre mondiale, nous avons vu, d'une part, les devoirs de la Croix-Rouge internationale se multiplier et s'étendre. D'autre part, nous avons compris que toutes les règles de sagesse et d'humanité proposées par le XIX^e^ siècle allaient, de jour en jour, être foulées au pied, bafouées, méprisées.

Les populations civiles, qui devaient, en principe, être tenues à l'écart des massacres, ont été tout de suite compromises dans la bataille. Les bombardements de l'artillerie et de l'aviation faisaient, de mois en mois, dans les populations innocentes un nombre croissant de victimes. Les hommes et les femmes qui arboraient le brassard de Genève redoublaient d'effort et d'ingéniosité. Ceux qui n'étaient pas aux armées s'ingéniaient à rétablir des relations humaines, des relations ardemment souhaitées, entre les soldats captifs dans tous les pays en guerre et les familles demeurées au pays natal. Il apparut bien vite que les tâches de la Croix-Rouge allaient devenir d'autant plus urgentes et d'autant plus sévères que la guerre échappait à toutes les lois humaines et divines, que les conquêtes morales du XIX^e^ siècle risquaient de se trouver englouties dans une barbarie sans nom.

La seconde guerre mondiale a dépassé, dans l'horreur et l'absurdité, tout ce que nous avions pu prévoir pendant les heures les plus noires du premier conflit. J'ai eu, personnellement, le triste devoir, à Rennes, en 1940, de panser et d'opérer plus de six cents blessés civils, parmi lesquels de très vieilles dames déchirées par la ferraille, des bébés, des enfants à jamais mutilés ou défigurés.

Pourtant, la Croix-Rouge nous couvrait et nous consolait. Dans cette foule misérable, assemblée là, il y avait des Belges, des Français, des Polonais, que sais-je encore ! Quand je passais, la nuit, une petite lampe aux doigts, entre les gisants assoupis, je commençais de comprendre qu'à la noble parole *inter arma caritas* allait se substituer la cynique et décourageante maxime de Cicéron : *silent leges inter arma*, ce qui signifie que les lois restent muettes et sans effet au milieu des armes.

Bien que la seconde guerre mondiale, au regard de l'observateur, apparaisse, pour l'humanité, comme la guerre du déshonneur et de la honte, si les peuples de la terre peuvent encore garder leur confiance dans la vie, c'est en grande partie à l'œuvre de la Croix-Rouge internationale qu'ils en sont redevables. Les porteurs de brassards ont, une fois de plus — et leur œuvre n'est pas achevée, le sera-t-elle jamais ? — pansé les blessés, enseveli les morts, consolé les prisonniers, accueilli les enfants perdus, rétabli des correspondances entre les familles dispersées, enseigné l'hygiène, procuré des médicaments, du linge et des nourritures aux malades, donné à d'innombrables déshérités le couvert, les vivres, du travail, des paroles d'amitié, de fraternité, enfin l'espérance sans laquelle la vie n'est qu'un fardeau intolérable.

Or, c'est dans le moment où cette grande œuvre humaine apparaît plus que jamais nécessaire, c'est quand le monde en est à redouter le déchaînement d'un troisième conflit, qui marquerait la déchéance définitive de l'espèce et peut-être sa disparition pure et simple, c'est alors que nous parvenaient des informations qui ne peuvent qu'aggraver nos inquiétudes.

Les délégués des Croix-Rouges s'étaient réunis à Toronto, au Canada, pour étudier les remarques ou les propositions de certains mandataires, pour inviter à l'action commune les nations qui n'ont pas encore donné leur assentiment, pour définir cette action et l'approprier aux tâches immenses qui, même dans l'hypothèse d'une paix durable, s'imposent à tous les hommes de bon vouloir. Les personnes qui avaient pour mission de prendre part à cette conférence, et dont nous avons recueilli le témoignage, nous apprennent que des querelles politiques sont venues troubler la sérénité des délibérations.

On sait que les querelles de cette sorte alimentent d'ordinaire les vaines polémiques de presse ; mais à la pensée qu'elles ont pu semer le désordre dans une assemblée inspirée par la charité, le philosophe s'abîme en méditations affligeantes. Dans notre humanité divisée, abandonnée aux ambitions des uns et aux rancunes des autres, la Croix-Rouge restait jusqu'ici le refuge de la loyauté magnanime, de la générosité impartiale. Si des forcenés introduisent la politique dans le suprême sanctuaire de la pitié, que feront, que penseront les multitudes misérables, désormais livrées sans défense aux entreprises des furieux, des méchants, des fous ?

L'ŒUVRE HUMAINE DE LA C. R. F. EN INDOCHINE

A TRAVERS les drames dont a été accablée l'Indochine depuis 1939, la Croix-Rouge française a poursuivi son œuvre au milieu de difficultés sans nombre que faisait naître les événements.

M. Duchesne, délégué général, était venu d'Indochine pour exposer devant ses collègues du Congrès national les résultats de ces différentes activités.

La Croix-Rouge a su se préoccuper, dès 1947, des otages civils, c'est-à-dire des Français, hommes, femmes et enfants enlevés ou tombés aux mains du Vietminh durant ces hostilités.

Son action bienfaisante et dévouée s'est également exercée pour les soldats de l'armée franco-vietnamienne : combattants, hospitalisés et prisonniers. Non sans risques d'ailleurs. Le dévouement des cent quatre-vingt-trois infirmières de la Croix-Rouge détachées au service de santé a valu à beaucoup d'entre elles des citations élogieuses. Quatre ont trouvé la mort au champ d'honneur.

Dans les hôpitaux militaires, la Croix-Rouge se préoccupe d'apporter aux blessés graves le réconfort moral que constitue une présence féminine, de les suivre durant leur convalescence, d'accompagner jusqu'à leur embarquement, ceux qui sont évacués à titre définitif.

Enfin l'aide aux prisonniers français et vietnamiens internés dans les camps du Vietminh est l'objet d'efforts patients et tenaces.

Les négociations engagées avec les autorités vietminh pour améliorer la condition physique et morale de ces victimes de la guerre ont été souvent décevantes. Néanmoins des échanges de prisonniers ont eu lieu, des lettres, des médicaments, des vivres ont pu être transmis à la suite des quelques entrevues obtenues ou par le moyen de parachutages effectués au-dessus des camps de prisonniers.

Encore que les chefs du Vietminh n'attachent pas à ce problème l'importance qu'un devoir strict impose à toute nation en guerre, il a été aussi permis d'alléger la peine des prisonniers. Les serviteurs inlassables de la Croix-Rouge continuent à rechercher les contacts avec le Vietminh, dans l'espoir qu'un jour cessera l'effroyable consigne du silence dont sont entourés nos prisonniers.

Aussi comprend-on les applaudissements qui ont accueilli l'exposé de M. Duchesne comme l'éloge que devait faire devant le congrès M. Vincent Auriol de l'action des infirmières Croix-Rouge d'Indochine auxquelles il envoya « le baiser affectueux de la Patrie ».

APRÈS UN DEMI-SIÈCLE D'EXISTENCE, OÙ VA LE SYNDICALISME ?

ARME DE LÉGITIME DÉFENSE

DU MONDE DE LA PRODUCTION, SE LAISSERA-T-IL DÉTOURNER DE SA MISSION ?

Le syndicalisme, sous ses expressions diverses, n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence. Il représente cependant, dans notre monde moderne, une puissance qui pèse de plus en plus sur la vie nationale et internationale. Dans l'importante partie de l'univers que domine le communisme, le mouvement ouvrier, unitaire et obligatoire, est devenu, aux mains du pouvoir dictatorial, un moyen d'oppression et de contrainte. Dans d'autres pays qui jouissent encore des libertés élémentaires, le syndicalisme — ouvrier comme patronal — déborde parfois vers des activités « politisées » qui l'entraînent à substituer sa volonté à celle des organismes responsables et à fausser ainsi le mécanisme normal des institutions. Le jeu n'est pas sans risque, on l'a vu récemment aux États-Unis où les dirigeants des grandes Centrales, en prenant ouvertement parti dans la compétition présidentielle pour le candidat mis en échec, ont provoqué dans les rangs syndicaux un courant sérieux en faveur d'un retour du syndicalisme à sa mission traditionnelle.

I
AUX ÉTATS-UNIS

L'ÉLECTION D'EISENHOWER A MARQUÉ LES LIMITES DE L'INFLUENCE POLITIQUE DES SYNDICATS

Coup sur coup, le syndicalisme américain vient d'être amputé de ses deux personnalités les plus marquantes. William Green, qui, depuis trente ans, présidait la vieille A. F. L. *(American Federation of Labour)* où il avait succédé à Samuel Gompers, disparaît à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Quelques jours auparavant, dix-sept ans après la constitution du C. I. O. *(Congrès des Organisations industrielles)* mourait Philip Murray, qui présidait cette Centrale, la seconde en importance, mais la plus dynamique des deux grandes organisations ouvrières des U. S. A.

Curieuse coïncidence, ces deux chefs syndicalistes quittent la scène au lendemain de la retentissante défaite que le mouvement ouvrier américain vient d'enregistrer à l'élection présidentielle. *Car le général Eisenhower n'a pas seulement battu le parti démocrate en la personne d'Adlai Stevenson, mais il a infligé une sévère leçon aux leaders syndicalistes, surtout aux dirigeants de ce C. I. O. dont la naissance avait été l'un des faits marquants du régime démocrate.*

L'appui apporté par les dirigeants des deux Centrales syndicales au candidat démocrate à la présidence devait constituer le meilleur atout de Stevenson. Malheureusement pour lui et pour le parti démocrate, la moitié au moins des ouvriers américains ont délibérément tourné le dos à la consigne en votant pour « Ike ».

L'échec démocrate ouvre une période de quatre années durant laquelle, avec le parti républicain au pouvoir, les syndicalistes américains devront au moins dès le début songer plus à la défense des droits qu'ils ont acquis de haute lutte qu'à s'évader du plan prosaïque de la défense professionnelle vers les horizons politiques. Ajoutons que contrairement à ce que l'on croit volontiers en Europe le président Eisenhower, étant donné son prestige et sa forte autorité, n'agira pas sous la pression constante d'une réaction que la victoire républicaine aurait pu griser. Il est plus probable qu'il s'efforcera, au contraire, de maintenir un juste équilibre dans le milieu social... et qu'il recherchera même volontiers la collaboration de l'une au moins, sinon des deux grandes Centrales ouvrières : le choix qu'il a fait d'un chef de syndicat pour diriger le département du Travail est à cet égard symptomatique.

En fait, c'est toute l'orientation du syndicalisme américain et peut-être son avenir qui se trouvent mis en jeu dans la crise qu'il traverse présentement. Il n'est pas douteux qu'un sérieux courant vers l'unité ouvrière se constate dans tous les secteurs du monde ouvrier d'outre-Atlantique, par instinct de défense contre une régression possible en matière de politique sociale.

Ce désir d'unité, largement facilité par l'élimination quasi totale des éléments communistes dans les deux Centrales, est encore renforcé par la disparition progressive des divergences sur la structure de l'organisation ouvrière qui depuis vingt ans ont marqué la vie syndicale d'outre-Atlantique pour aboutir, en 1935, au schisme d'où devait sortir le C. I. O.

LE MOUVEMENT OUVRIER AMÉRICAIN APPARAIT FORT DIFFÉRENT DU NÔTRE, SINON DANS SES ORIGINES, DU MOINS DANS SES CONCEPTIONS

Les syndicats d'outre-Atlantique n'ont jamais eu a sauvegarder leur indépendance contre l'emprise des partis ou des idéologies politiques. Le socialisme n'a jamais compté aux U. S. A., et le mouvement des *Industrial Workers of the World* qu'il patronna au début du siècle aboutit à une lamentable faillite.

Enfin le communisme n'a pas de pires adversaires que les ouvriers organisés. Ceux-ci n'ont senti la nécessité de se serrer les coudes que sur le plan strictement professionnel, afin d'obtenir des conditions meilleures de travail et de salaires.

On souligne volontiers que la « conscience de classe » n'existe pas chez eux. Cela tient, sans doute, au fait que dans ce milieu jeune, où une chance est donnée à chacun, le travailleur ne se croit pas condamné par le sort à la condition de salarié à perpétuité. Il espère toujours le « job » qui lui permettra de s'élever haut dans les échelons de la hiérarchie sociale.

... Ce qui ne l'empêche pas de se battre avec passion pour défendre ses intérêts corporatifs, car nulle part autant qu'aux U. S. A. l'histoire ouvrière ne s'est illustrée de tant de pages sanglantes. Dans ce pays rude, qui venait de s'ouvrir à la grande industrie, les méthodes utilisées pour briser les mouvements grévistes étaient souvent barbares, cruelles, inhumaines. Et les ripostes s'en ressentaient...

Au début, le boycottage dont étaient frappés les ouvriers syndiqués rendait difficile l'éclosion d'un mouvement ouvrier sérieux.

C'est en 1886 que les syndicats de métier, qui agissaient en ordre dispersé à travers les États, se rassemblèrent dans l'*American Federation of Labour*, dont le premier chef, Samuel Gompers, d'origine hollandaise, travaillait comme Léon Jouhaux dans une manufacture de tabacs.

Les dirigeants syndicaux étaient totalement impénétrables à toute préoccupation politique et à toute idéologie de classe. Ils ne songeaient aucunement à renverser l'ordre établi, se bornant à utiliser l'arme légale de la grève pour faire aboutir les revendications professionnelles.

L'A F. L. est restée longtemps fidèle à cette conception qu'un de ses premiers leaders définissait ainsi :

Nous n'avons pas de fins ultimes, nous combattons au jour le jour pour des objectifs immédiats et réalisables en quelques années.

LE C. I. O., ORGANISATION « VERTICALE », SE POSE EN RIVAL DE LA VIEILLE A. F. L.

En dépit de la puissance qu'elle avait acquise l'A. F. L. n'était pas sans susciter des critiques jusque dans son propre sein. Les jeunes reprochaient à ses dirigeants d'en avoir fait une organisation fermée, accessible seulement à une aristocratie ouvrière, aux travailleurs des métiers dits « qualifiés » capables d'acquitter, grâce à leurs salaires élevés, des cotisations allant jusqu'à 250 dollars dans certains syndicats.

D'autre part sa structure, établie sur le groupement des ouvriers par métiers, ne correspondait plus dans l'esprit des nouvelles couches, à l'évolution profonde des conditions intenses de la production. Tandis que l'industrie américaine atteignait un haut degré de concentration le mouvement ouvrier négligeait de s'organiser sur le plan des industries et d'appeler à lui les masses profondes du prolétariat.

Ce fut l'origine de la scission qui, en 1935, donnait naissance au C. I. O.

La nouvelle organisation rivale de l'A. F. L. se constituait en vertu de la conception du syndicat vertical d'industrie. Moins fermé que l'A. F. L. aux influences extra-syndicales, le C. I. O. bénéficia dès ses débuts de l'appui des démocrates et du président Franklin Roosevelt.

Le parti républicain ayant été remplacé au pouvoir par les démocrates, Franklin Roosevelt, élu président de la République en 1933, s'efforçait d'insuffler à l'économie épuisée par la crise de 1929 une vie nouvelle que l'État seul pouvait alimenter grâce à ses investissements dans les grandes entreprises d'intérêt national.

Sentant que cet État ne pourrait faire face à lui seul aux puissantes coalitions patronales hostiles au New Deal, F. D. Roosevelt encouragea de toutes ses forces la naissance des syndicats d'industrie qui, dès 1935, se développèrent sous la direction de John Lewis, de Sydney Hillman, de Walter Reuther, de Philip Murray au milieu d'une effervescence sociale sans précédent.

Du même coup le syndicalisme se trouvait entraîné, en dépit de ses conceptions originelles, utilitaires et opportunistes, à des intrusions de plus en plus fréquentes dans le domaine politique. Au C. I. O. notamment un fort courant se dessinait en faveur d'une rénovation de la traditionnelle neutralité politique. Un «Comité d'action politique», le P. A. C., intervenait activement en faveur de la réélection du président Roosevelt en 1944, auquel allait succéder, dès avril 1945, Harry Truman, vice-président. En 1948, la même intervention du C. I. O. facilitait l'élection du président Truman et faisait pencher la balance du côté des démocrates dans la représentation au Congrès.

Enfin l'appel constant de Roosevelt à la coopération des leaders ouvriers leur avait fait prendre conscience des responsabilités qu'ils étaient susceptibles d'assumer après guerre dans l'organisation d'un monde nouveau où l'Amérique serait appelée à remplir une mission à laquelle ses élites n'étaient guère préparées.

LE MONDE D'APRÈS GUERRE EST BIEN DIFFÉRENT DE CELUI DONT AVAIENT RÊVÉ ROOSEVELT ET SES AMIS SYNDICALISTES

Les dirigeants syndicaux sont personnellement intéressés... aux bénéfices. Non seulement ils reçoivent des traitements élevés, qui leur permettent de vivre sur le même pied que les patrons avec lesquels ils sont amenés à discuter, mais, lorsque leurs négociations aboutissent à des avantages tangibles, leur salaire se trouve majoré de façon appréciable.

Philip Murray, qui recevait 25.000 dollars par an au C. I. O., avait vu son salaire porté à 40.000 dollars (15 millions de francs) après le succès du dernier mouvement métallurgiste tandis que John Lewis reçoit actuellement des mineurs, dont il a réussi à relever à maintes reprises le standing de vie, un traitement de 75.000 dollars, soit plus de 26 millions de francs.

Les méthodes d'organisation et de propagande se sont également modernisées. De jeunes ouvriers sélectionnés sont formés à leur tâche future de fonctionnaires syndicaux. Des contrats ont été conclus avec les Universités pour l'éducation de jeunes militants destinés à devenir experts ouvriers dans les questions économiques, techniques, sociales, sanitaires.

Ce champ d'action, déjà large, allait s'étendre sur le plan international durant la dernière guerre. Le C. I. O., en plein essor, engageait à fond la puissante machine du syndicalisme dans la lutte contre le fascisme et le nazisme, pour la protection de la liberté, instrument de la prospérité.

Tout ce prosélytisme enthousiaste pour la liberté aboutit aux accords de Potsdam. Ce monde uni et fraternel, sur lequel devait régner une démocratie sans ombre et où les échanges économiques et culturels se feraient librement, sans barrière et sans contrainte, n'apparaissait plus que comme un mirage amer. Le communisme était passé par là.

Pour le mouvement ouvrier américain, le réveil était pénible et même tragique. A tous les échelons de la hiérarchie les communistes, peu nombreux mais fort actifs et puissamment soutenus par Moscou, avaient abusé de la tradition libérale américaine pour se livrer à un noyautage intensif des cadres et pour s'emparer de certains postes-clés.

La dénonciation de l'Amérique par Moscou comme l'ennemi n° 1 fauteur de guerre contre les Soviets provoqua dans toutes les couches de la population une réaction violente.

L'ADMINISTRATION SYNDICALE EN AMÉRIQUE DOIT ETRE D'UN RENDEMENT « RENTABLE »

Du même coup, le Pacte Atlantique et la politique de réarmement de l'Occident, bases du « containment », de l'endiguement, préconisé par le président Truman, étaient approuvés et appuyés pleinement par les deux Centrales ouvrières américaines.

Soulignons en passant que l'A. F. L. avait dès le lendemain de la guerre pris une position différente de celle du C. I. O. à propos des relations syndicales internationales. Tandis que le C. I. O., aux côtés de la C. G. T. française et des Trade Unions britanniques, participait à la fondation de la Fédération syndicale mondiale, conjointement avec les « syndicats » soviétiques, l'A. F. L. dénonçait l'opération comme une véritable duperie. Elle entreprenait une véhémente campagne de propagande et organisait sa propre action en Europe, sous la conduite d'Irving Brown, militant dynamique, encore que ses vues en politique internationale soient discutables. Ainsi le mouvement ouvrier d'outre-Atlantique s'est trouvé intimement mêlé à toutes les phases politiques de la guerre froide en même temps qu'il se faisait à travers le monde l'écho de ce prosélytisme qui pousse les Yankees fortement teintés d'esprit puritain à se poser partout en redresseurs de torts et en champions de l' « anticolonialisme ».

C'est l'A. F. L. qui, voilà quelques mois, portait sur les fonts baptismaux les jeunes syndicats ouvriers de Turquie. Or il ne semble guère douteux que le gouvernement d'Ankara aurait vu sans bienveillance, n'était l'aide américaine, pareille immixtion.

Cette ingérence s'est fait également sentir dans divers territoires sur lesquels flotte le drapeau français. En Tunisie, notamment, la Fédération syndicale autochtone dirigée par le nationaliste Ferhat Hached, récemment assassiné, a bénéficié du concours de l'A. F. L.

Hached ne se faisait d'ailleurs pas faute d'invoquer cette bienveillante protection « des Américains »... Et pour l'ouvrier tunisien « les Américains » cela signifie le gouvernement de Washington beaucoup plus que l'A. F. L. ! D'où une équivoque dont on saisit tous les dangers qu'elle recèle.

La France est étroitement liée aux Etats-Unis dans le cadre de l'alliance occidentale. Elle ne peut voir d'un œil serein l'activité du syndicalisme américain s'exercer, au risque, on l'a vu, d'y créer des situations explosives dans des territoires qu'elle protège, en vertu des traités.

Elle trouve en elle-même suffisamment de richesse de pensée et d'action pour réaliser, appuyée sur sa force tranquille, une politique de progrès et de générosité capable de montrer aux malveillants et aux naïfs — comme à ceux de ses amis qui ont été induits en erreur — qu'elle ne trahit pas son destin en poursuivant dans la Régence une œuvre dont les fruits ne sont certes pas contestables. Cela les syndicalistes d'Amérique le comprendront un jour. Le plus tôt sera le mieux.

De même doivent-ils comprendre combien nous apparaissent peu correctes les appréciations qu'ils portent (ordre du jour du Comité exécutif de l'A. F. L.) avec une légèreté déconcertante sur l'action civilisatrice et émancipatrice de la France en Afrique lorsqu'ils l'accusent de « maintenir le colonialisme » et de poursuivre « une politique réactionnaire de lutte contre d'authentiques mouvements de libération nationale ».

LA DÉFAITE ÉLECTORALE DES DÉMOCRATES VA OBLIGER LES DIRIGEANTS SYNDICAUX A UN SÉRIEUX EXAMEN DE CONSCIENCE

En éliminant les questions de rivalité et de préséance, la disparition simultanée des deux chefs de l'A. F. L. et du C. I. O. aura sans doute pour effet d'accélérer la reprise des négociations en vue de la fusion des deux Centrales.

Mais avant toute chose, les dirigeants du monde syndical américain auront à définir leur position eu égard au brusque changement d'orientation politique qui s'est opéré aux U. S. A., en dehors d'eux plutôt que contre eux.

Par ailleurs le fait que près de la moitié des ouvriers ont voté pour « Ike » souligne assez que son élection ne peut être interprétée de façon simpliste comme une réaction contre le progrès social.

Cette constatation que l'on trouve aujourd'hui dans la bouche de certains leaders de l'A. F. L. témoigne de la prudence qu'observent les dirigeants de cette Centrale. Une fois la bataille passée, c'est volontiers qu'ils rappellent les paroles sévères prononcées par « Ike » à l'encontre de certaines clauses de la loi Taft-Harvey qui pourraient permettre « de détruire le mouvement syndical ».

Enfin n'est-ce pas parmi les cadres de l'A. F. L. que le nouveau président des U. S. A. a fait choix de son ministre du Travail en la personne de Martin Durkin, président de la Fédération ouvrière des plombiers-zingueurs ?

Les chefs du C. I. O. par contre se montrent plus réservés. Ils attendent à l'œuvre l'administrateur Eisenhower, qu'ils ont assuré de leur désir de collaboration, mais ils restent vigilants et l'arme au pied.

Les uns comme les autres devraient bien profiter de cet examen de conscience pour se retourner vers les sources pures où le syndicalisme professionnel a puisé sa force et son prestige plutôt que de le lancer dans des équipées électorales d'où il ne sort certes pas grandi, ou de l'engager à l'extérieur dans des propagandes aventureuses susceptibles de provoquer la méfiance et l'irritation parmi les meilleurs amis de la grande république américaine.

E. MAISSI.

(A suivre.)

CENT MILLIONS
EN DEUX VENTES
A LA GALERIE CHARPENTIER

Deux grandes ventes ont marqué le début du mois de décembre. Toutes deux ont eu lieu à la Galerie Charpentier. La première a réclamé deux journées de vacations. Elle était dirigée par Me Maurice Rheims, assisté de plusieurs experts, MM. Bernheim jeune, Durand-Ruel, Lebel, Beurdeley, Ratton, Dillée et Adjoubel. Le plus haut prix fut atteint par un secrétaire d'époque Louis XV, adjugé 4.040.000 francs. A noter encore parmi les meubles une commode Louis XV : 1.700.000 francs, et une paire de « serviteurs » en acajou, fin du XVIIIe siècle : 700.000 francs. Une pendule en bronze a été vendue 380.000 francs et une tapisserie d'Aubusson d'après Boucher, *la Toilette chinoise*, 900.000 francs. La sculpture était représentée par un très beau marbre de la période hellénistique, une statue de jeune femme, qui fut adjugé 1.300.000 francs.

Les tableaux modernes l'ont emporté sur les anciens, *les Anémones*, de Renoir, ayant fait 3.048.000 francs, tandis que *le Retour du chasseur*, de Cuyp, n'obtenait que 1.700.000 francs. Autres prix notables : *Sous la lampe*, de Bonnard, 1.340.000 francs ; *le Moulin*, de Dunoyer de Segonzac, 1.220.000 francs ; *Patineurs en Hollande*, de Jongkind, 1.145.000 francs ; *les Nénuphars*, de Claude Monet, 900.000 francs ; *Paysage d'hiver*, de Van Goyen, 1 million ; *la Grande Frégate*, de Van de Velde le Jeune 900.000 francs. Cette vente comprenait aussi une collection de porcelaines du XVIIIe siècle, principalement de Saxe, qui ont été longuement admirées par les visiteurs des expositions qui ont précédé la vente. Le plus haut prix pour ces charmantes figurines a été donné pour deux oiseaux au plumage bleu vert, 1.110.000 francs. Un groupe représentant le char d'Apollon a été payé 900.000 francs et une statuette de Nègre en habit jaune, 400.000 francs.

L'ensemble des deux vacations a produit 60 millions.

De son côté, Me Etienne Ader, assisté de MM. Catroux et Max-Kahn, a dispersé un important ensemble de tableaux, d'orfèvrerie, d'objets d'art et d'ameublement appartenant à divers amateurs, ainsi qu'un lot de primitifs français et italiens provenant de la succession de Mme P...

Ces primitifs étaient des pièces de choix. L'un d'eux, *Scène de la vie de saint Thomas d'Aquin*, a été adjugé 4.600.000 francs. On a obtenu 3 millions pour *Adam et Eve chassés du paradis*, peinture sur bois attribuée à Benvenuto de Giovani da Pierra. Les musées nationaux ont exercé leur droit de préemption en faveur d'une peinture française du XVe siècle : *la Parabole de Lazare et du mauvais riche*, qui a fait 2.900.000 francs.

Citons encore parmi les grosses enchères trois toiles d'Hubert Robert qui ont fait respectivement 1 million, 920.000 francs et 800.000 francs ; le portrait de Reynolds par lui-même, 800.000 francs, et le portrait de *Lady Hamilton en sibylle*, par Mme Vigée-Lebrun, 710.000 francs.

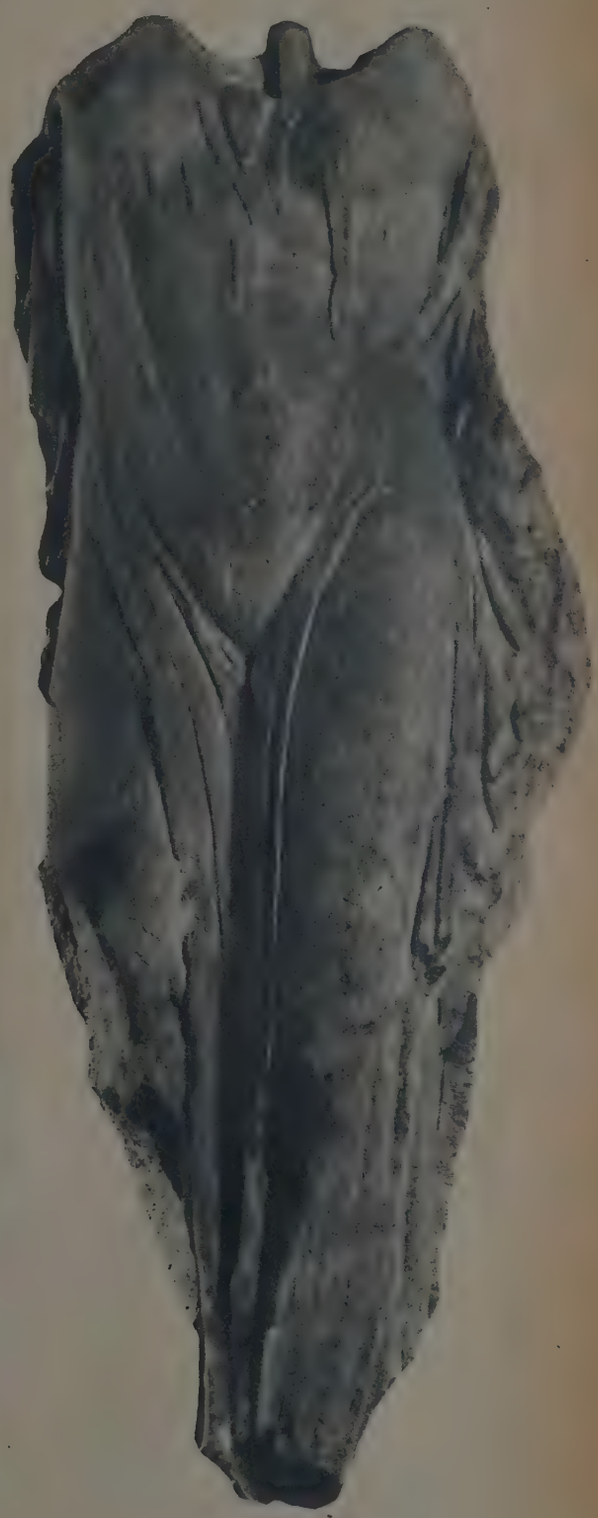
Parmi les meubles et objets d'art, un cartel d'alcôve du XVIIIe siècle a été payé 420.000 francs, une petite table de transition Louis XV-Louis XVI, 770.000 francs.

L'ensemble de cette vente a produit 40.709.000 francs.

Me Ader a également dirigé, quelques jours plus tard, avec Me Laurin, également à la Galerie Charpentier, une vente très importante sur laquelle nous reviendrons.

DUNOYER DE SEGONZAC — « Le Moulin. »

Cette très belle toile, qui a atteint un des prix les plus élevés à la vente du 3 décembre, avait figuré à l'exposition de l'Art indépendant au Petit Palais en 1937. Elle est particulièrement représentative de l'art vigoureux, grave et sensible de Dunoyer de Segonzac.



STATUE DE JEUNE FEMME

Cette œuvre magnifique, malheureusement mutilée, appartient à la période hellénistique. La longue tunique fine laisse transparaître toute la beauté des formes.

EN TOURNANT « LA CARAQUE »...

LE SOLEIL ET LES NUAGES DE CAMARGUE JOUENT A CACHE-CACHE AVEC LES CINÉASTES

PAR DENIS MARION

La Camargue est l'un des poncifs du cinéma français. Depuis la belle époque de 1910 (où Joe Hamman y tournait déjà sa série d'*Arizona Bill, westerns* qui eurent du succès jusqu'aux Etats-Unis où le public les traitait à égalité avec ceux qui étaient tournés sur place) jusqu'à aujourd'hui, le delta du Rhône a servi chaque année de décor à quelque film. Tantôt il s'agissait d'évoquer d'une manière plus ou moins réaliste le pittoresque local : gardians à la tête de leurs manades de taureaux, gitans à la fête des Saintes-Maries-de-la-Mer ; tantôt d'adapter à l'écran une œuvre célèbre, *Mireille* ou *l'Arlésienne* (le grand Antoine lui-même dirigea une des versions muettes de celle-ci et fournit à René Benjamin l'occasion d'un reportage qui, tout en témoignant de son incompréhension totale du cinéma, constitue sauf erreur la première œuvre littéraire française décrivant les comédiens de cinéma tournant en extérieurs) ; tantôt enfin d'y reconstituer d'une manière plausible quelque désert lointain : Far-West ou Patagonie. Pour une raison ou l'autre, aucun de ces films n'a marqué dans l'histoire du cinéma. On se demande pourquoi, après quelques jours passés dans une région qui est à la fois une des plus belles et des moins connues de France : les touristes qui sont passés de Saint-Gilles à Arles et de là à l'étang de Berre ne peuvent s'en faire la moindre idée, car il faut s'enfoncer dans les routes en cul-de-sac qui aboutissent aux marais ou à la mer pour commencer à apprécier cette terre étrange.

Un film en cours de tournage m'a permis de me familiariser avec ce paysage extraordinaire de terres plates, broussailleuses, où ne pousse aucun arbre, où les mas sont isolés comme des îlots au milieu de l'océan et où les flammants roses sont aussi nombreux sur le sol que les anguilles dans l'eau. En même temps le scénario m'apprenait quel drame se joue sous cette apparence superficielle d'éternelle placidité.

LA GITANE DU FILM EST BLONDE : c'est Tilda Thamar. Son partenaire est Gérard Landry. Tous deux **(ci-contre)** tournent sous la surveillance du metteur en scène Jacqueline Audry et du dialoguiste Laroche **(ci-dessus).**

Si étrange que cela puisse paraître, la Camargue a été, à l'époque romaine, un grenier d'abondance dont les moissons alimentaient toute la Province (devenue la Provence). Mais c'est depuis un siècle seulement qu'elle est sérieusement menacée de devenir un désert : le sel marin qui se trouve dans le sous-sol, faute d'irrigation, se cristallisait en surface et tuait toute végétation à l'exception de la salicorne et de la saladelle. Même ces deux plantes finissaient par ne plus assurer une nourriture suffisante aux chevaux et aux taureaux, qui dépérissaient. Il fallut creuser des canaux pour chercher l'eau du Rhône et dessaler les terres en les inondant. C'est ainsi qu'en hiver, on a le spectacle curieux de voir les vignobles sous eau, la tête seule des ceps dépassant la surface liquide.

Mais c'est la culture du riz qui a paru en définitive le moyen le plus efficace de rendre fertile ce sol stérile. Commencée pendant la guerre, elle a pris d'année en année une extension plus considérable pour représenter aujourd'hui une valeur annuelle de plus de quatre milliards de francs et pour suffire aux deux tiers de la consommation française.

Les conflits engendrés par cette véritable révolution agricole servent de base au scénario de *la Caraque* (c'est-à-dire la Gitane, en provençal). Il ne s'agit nullement, pourtant, d'un drame social, mais d'un récit d'aventures qui s'inscrit dans la bonne tradition des westerns. A ceux qui s'étonneraient de le voir tourner par Jacqueline Audry, qu'ont rendue célèbre ces intuitives évocations de la psychologie féminine qui s'appellent *Gigi, Minne et Olivia,* il convient de rappeler qu'elle a fait ses débuts par un documentaire sur *les Chevaux du Vercors.*

UNE FEMME AUX PRISES AVEC LE CIEL

Il y a peu de réalisatrices dans le cinéma. Quand on a cité les Allemandes Léontine Sagan et Leni Riefenstahl, la Russe Olga Préobrajenskaia, l'Américaine Dorothy Arzner et la Française Germaine Dulac, il faut bien reconnaître que seule Jacqueline Audry s'est imposée à l'attention non pas par une réussite exceptionnelle et sans lendemain, mais par une œuvre de longue durée, dont la continuité n'est pas discutable et qui supporte la comparaison avec celles de ses éminents confrères masculins.

Il était d'autant plus intéressant de la voir aux prises avec un long métrage d'un genre nouveau pour elle, puisque d'une part il comporte trois mois de prises de vues en extérieurs et, d'autre part, il est tourné en couleurs. Je dirai même tout de suite que ce dernier point me paraît capital : après avoir vu projetées quelques-unes des scènes, je ne mets pas en doute que le procédé Gevacolor qui est utilisé (comme pour l'Afrique dans *Bongolo,* dont j'ai dit les mérites lors du Festival de Venise) révélera à ceux mêmes qui se croyaient blasés la valeur plastique des paysages camarguais.

Il ne s'agit pas pour autant d'une découverte comme celle de l'œuf de Colomb dont il suffit de concevoir l'idée pour assurer le succès. Le scénario s'étale sur plusieurs mois. Les scènes qui exigeaient le plein été ont été tournées à l'époque dans les nuages de moustiques. Certes, il fait beau en Camargue en novembre et décembre. L'opérateur se réjouit même d'y trouver des ciels nuageux, qui permettent une belle photo, au lieu de l'inaltérable azur des mois chauds. Comme les herbes et les arbustes conservent leur teinte, il devient possible, selon l'éclairage, de filmer des plans qui se passent à une saison comme à l'autre. Mais si les cinq ou dix minutes d'une scène unique ont lieu obligatoirement au même moment dans le scénario, elles prennent cinq à dix jours de tournage. En noir et blanc, il est permis de raccorder un plan pris sous un soleil clair à un second pris par un ciel gris, si l'on parvient à respecter l'équilibre des ombres et des lumières. En couleurs, il n'en est plus question : les teintes mêmes ont changé.

De sorte que l'équipe technique ne cesse d'interroger anxieusement le ciel. Il fait gris : parfait, on pourra prendre la suite de ce qui fut fait la semaine passée par temps pareil. A condition de se hâter, car si la prise n'est pas « dans la boîte » — selon la formule consacrée — avant que le soleil perce les nuages, il serait vain de persévérer et onéreux de se croiser les bras en attendant le retour d'une luminosité favorable. Mieux vaut passer à une autre séquence, qui se situe plusieurs mois avant ou après l'actuelle, quitte à devoir de nouveau tout interrompre pour un nuage qui passe.

Seuls les techniciens se représentent ce que cette simple décision déclenche de travail pratique. Tout un appareillage lourd et compliqué est transporté à bras d'homme d'un endroit à un autre, les acteurs doivent changer de costume, le camion de son et le groupe électrique se déplacent, les assistants et le régisseur recensent en hâte si les accessoires nécessaires sont tous sous la main, les praticables sont édifiés en un tour de main, les machinistes perdant leurs bottes d'égoutier dans la boue...

Au milieu de ce désordre apparent, une jeune femme ne perd pas son sang-froid et continue à faire preuve de la même autorité calme depuis le moment où le soleil se lève jusqu'à ce qu'il se couche, mangeant un sandwich sur le tas en même temps que l'ouvrier qui n'a pas le droit de dérober une minute à ses heures réglementaires de travail. Dans son cerveau s'inscrivent, aussi clairement que s'ils étaient déjà projetés sur l'écran, les plans successifs qui constitueront le film et qui donneront au spectateur l'illusion d'une continuité parfaite : et elle seule est capable, dans cette pagaïe de fête foraine et d'installation d'usine, de déterminer avec précision ce qui permettra et ce qui gênera le sentiment qu'éprouvera le spectateur d'assister à une histoire vraie qui s'est réellement passée telle qu'on la lui montre.

SPORTIVE ET SÉDUISANTE : telle apparaît Tilda Thamar dans ce « western » méridional, tantôt chevauchant un fougueux coursier et se lançant dans des ascensions périlleuses, tantôt jouant de son charme auprès de Gérard Landry.

VOICI UNE BELLE HISTOIRE... ET UNE HISTOIRE INSTRUCTIVE

ELLE COMMENCE EN 1940 AVEC UN INGÉNIEUR, HUREL...

Les noms de MM. Dubois et Hurel sont indissolublement liés à la naissance de l'avion à ailes étroites.

... qui, tout en travaillant à diverses études plus classiques, rêvait à l'aile à grand allongement

C'EST en outre, si tout va bien, une histoire qui marquera dans les annales de l'aviation française et de l'aviation tout court. Elle commence bien avant la dernière guerre, c'est-à-dire, du point de vue aéronautique, dans la nuit des temps.

Nul n'ignorait, parmi les techniciens, qu'une aile d'avion étroite et longue était une solution souhaitable à d'importants problèmes aérodynamiques. Mais on savait aussi qu'il n'est pas facile de fabriquer une aile en forme de rasoir et qui satisfasse aux conditions de solidité, donc de sécurité, voulues.

Hurel avait son idée dans ce domaine, lorsque la guerre mit un point final, provisoirement, aux recherches françaises dans le domaine aérien.

Hurel était alors directeur technique de la Société Nationale de Constructions Aéronautiques du Sud-Ouest (la « S. N. C. A. S. O. »). Replié en juin 1940 avec son personnel, il s'installa à Marignane, où, sous la surveillance jalouse de sentinelles italiennes et de la commission d'armistice allemande, il poursuivit, vaille que vaille, la mise au point d'un prototype classique déjà en chantier avant l'ouverture des hostilités. Bien entendu, on ne lui permettait pas de décoller, mais seulement de rouler au sol... Hurel, pour endormir les « gardes-chiourmes », faisait monter à bord, pendant ces séances de « taxi », les femmes et les enfants de ses collaborateurs. Et il prenait soin de n'user que la moitié de l'essence allouée par les puissances de l'Axe. De sorte qu'un jour, ayant fait le plein de ses réservoirs, le S. O. 90 « Corse » décolla de Marignane à la barbe de l'ennemi, pour aller atterrir en Afrique du Nord : c'était le 16 août 1943, et les puissances alliées accueillirent avec enthousiasme Hurel et ceux de ses collaborateurs qu'il avait embarqués avec lui.

C'était le premier chapitre du roman.

C'ÉTAIT aussi, à peu près, l'époque où, à Londres, on recrutait parmi les pilotes de la France Libre des volontaires pour le Groupe de Chasse « Normandie », engagé sur le front russe. Parmi eux se trouvaient deux jeunes gaillards « gonflés à bloc », Moynet et Bagnères. Partis de Liverpool par un convoi de 120 navires, ils aboutirent, via Gibraltar, Benghasi, Le Caire, Bagdad, Téhéran, Bakou, Moscou, au terrain sur lequel « Normandie », décimé, attendait ses renforts de pilotes.

En 1944, en pleine offensive, Bagnères et Moynet survolaient la Prusse Orientale. Tout brûlait. Sous un nuage de fumée immense étiré sur 2.000 mètres d'épaisseur, par 300 mètres de plafond, les deux Français cherchaient les Focke-Wulfe ennemis... Ils les trouvèrent :

— F. W. à trois heures (1), dit Moynet par radio.

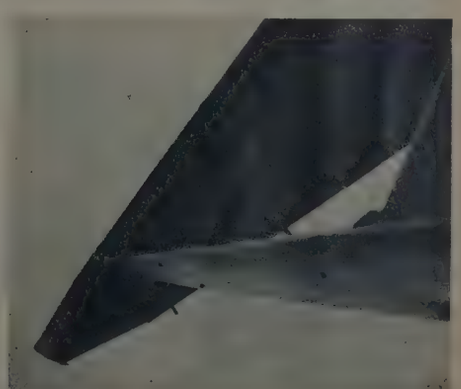
Les Allemands étaient une quarantaine. Moynet vira à droite, Bagnères le suivant plan dans plan. Soudain, l'appareil de Moynet, le « leader », frétilla puis disparut dans la couche de nuages. Bagnères avait vu, devant son nez, une série de balles traçantes rouges. La D. C. A. ennemie crachait sur 5 kilomètres de profondeur. Quand les deux Français se retrouvèrent, grâce à la radio, le « Yak » de Moynet avait l'aile droite perforée, l'aileron arraché. Le terrain russe était à 100 kilomètres. Protégé par Bagnères, Moynet parvint à regagner les lignes soviétiques.

— Ne sors pas tes volets, lui conseilla Bagnères.

— Pas folle la guêpe, répondit Moynet, qui se posa, train sorti, à 330 kilomètres-heure. Un tour de force. Et la première pierre d'une amitié indissoluble, élément essentiel de notre histoire.

Car en 1946 le capitaine Moynet (Commandeur de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération, 10 citations, décoré de l'Ordre du Drapeau Rouge et de l'Ordre de la Guerre pour la Patrie Soviétique) se présentait aux élections législatives contre un candidat communiste, qui avait mobilisé ses « supporters » et prétendait que jamais Moynet n'avait combattu en U. R. S. S. Moynet lança un S. O. S. à son équipier de « Normandie-

(1) On sait que les pilotes de guerre définissent la position des avions ennemis par référence à une montre idéale, midi devant, six heures derrière, trois heures à droite.



La silhouette de l'avion Hurel-Dubois, que l'extraordinaire allongement des ailes rend tout à fait inhabituelle, nous sera peut-être familière demain.

MM. Bagnères et Moynet, qui se sont eux aussi consacrés à la défense et illustration du nouveau type d'appareil, sont liés par une amitié qui remonte aux exploits accomplis en commun dans l'escadrille Normandie-Niémen.

Niémen », Bagnères, qui fréta un avion spécialement pour se poser à Dijon puis, à tombeau ouvert, rejoindre Chalon-sur-Saône et payer, sur l'estrade, comme il dit, « la dette de l'amitié » Moynet fut élu. Il est aujourd'hui député de Saône-et-Loire, président de la sous-commission de l'aviation civile à l'Assemblée Nationale.

Cependant, après la Libération, Hurel devait connaître des jours sombres. On lui reprochait d'avoir toujours été un non-conformiste : antivichyssois sous l'occupation (n'avait-il pas « déserté » en 1943 ?), anticommuniste après la guerre malgré les opinions de son ministre d'alors.

Il lui fallut quitter la S. N. C. A. S. O. Excellente occasion pour reprendre la mise au point technique de l'aile à grand allongement, à laquelle nul ne pensait plus.

Or, dès 1942, Dubois avait rencontré Hurel. Il le connaissait peu. Cependant, désireux, comme quelques autres Français, d'aider un homme en difficulté, il lui avait procuré les moyens de fuir la zone occupée et de faire passer ses principaux ingénieurs en zone libre pour les regrouper à Marignane.

Président des entreprises métropolitaines et coloniales, Dubois est l'homme qui a construit des barrages, des aérodromes et des routes à travers les territoires africains. Chaque année son personnel accomplit plus de quatre mille heures de vol pour relier ses différents chantiers, dispersés de Madagascar à La Réunion, à la Guyane, en Afrique Equatoriale et en Afrique Occidentale. Des contacts, dus au hasard de la guerre, firent en lui germer l'idée.

— *On perd cent ans*, disait Dubois. *Ce qu'il faudrait, c'est un camion de l'air, une sorte de G. M. C. robuste qu'on puisse mettre entre toutes les mains.*

Après la Libération, Hurel, en difficulté, revit Dubois. Et Dubois fit passer l'idée sur le plan des projets, des études et de la réalisation. Contre son intérêt immédiat de « bâtisseur de routes » (que la saison des pluies obligera à refaire d'année en année), Dubois fournit à Hurel les moyens financiers nécessaires pour construire son aile, laquelle, à la soufflerie, démontra d'étonnantes qualités techniques.

— Pourquoi ne pas construire un avion, pour le mettre dessous et faire des essais en vol ? demanda Dubois.

Ainsi naquit le Hurel-Dubois expérimental, petit appareil bizarre, presque hétéroclite, bâti sous une aile, autour du corps massif d'Hurel. Le H. D., né dans les hangars rachetés par Dubois à Villacoublay, allait prouver que son aile tiendrait plus encore qu'elle ne promettait.

Voila quelques semaines, en effet, Moynet entra en jeu. Car — et c'est le dernier maillon de la chaîne — Bagnères travaille avec Dubois, de sorte qu'il lui fut aisé d'offrir à son camarade d'escadrille un essai en vol du H. D. expérimental. Moynet n'y croyait guère. Mais il constata, manche en main, que cet appareil curieux avait des performances (vitesse, vitesse ascensionnelle, stabilité, manœuvrabilité) supérieures de plus du tiers à celles des appareils de même catégorie. En outre, il surclassait, avec une consommation de 6 litres aux 100 kilomètres, le Nord-1000 par exemple, qui consomme 45 litres...

Le tout grâce à l'aile à grand allongement d'Hurel.

Moynet, en mission aux Etats-Unis, constata quel intérêt les Américains portaient à la réalisation d'un tel avion.

— 1.500 exemplaires au moins, affirme-t-il, et 500 dans l'Union Française, voilà ce que la France pourrait placer. Si l'aviation française, avec tout son retard technique dû à la guerre, s'obstine à concurrencer les autres dans la même voie qu'elles, elle est perdue. Il faut défricher les sentiers non battus.

L'avion-camion est presque terminé. Dans son hangar de Villacoublay, il sera prêt, d'ici quelques semaines, à affronter

Le premier compagnon a été engagé en novembre 1951. — L'avion est prêt à sortir fin décembre 1952.

l'air et... les observateurs français et étrangers qui attendent pour se prononcer de le voir se poser, comme promis, en 300 mètres, à 95 kilomètres-heure.

Jusqu'au dernier manœuvre, l'usine Hurel-Dubois ne vit plus que pour jeter à la face du monde ce camion aérien, fruit d'une rencontre imprévisible entre quatre hommes qui ont l'amour de l'aviation, la rage de construire qui fait les miracles et la certitude que l'aile à grand allongement sera demain dans tous les ciels... On saura dans peu de semaines ce que donnent les essais en vol du camion Hurel-Dubois...

CLAUDE YELNICK.

L'AVION A AILES ÉTROITES

HUREL-DUBOIS

Sans doute pouvons-nous voir des oiseaux à ailes profondes, comme le pigeon, ou à ailes étroites, comme le martinet. Sans doute voyons-nous des planeurs de grande envergure, avec des plans en forme de coupe-papier. Ils sont si légers par nature que nous ne nous soucions point de leur sécurité : il n'est pas besoin d'une vaste surface offerte au vent pour qu'il les porte.

Mais devant l'avion expérimental Hurel-Dubois H. D. 10, qui, pour 12 mètres d'envergure, vole avec des ailes larges tout au plus comme deux mains ouvertes en éventail, on ne peut se défendre de quelque étonnement. Et pourtant l'appareil vole fort bien et dépense peu.

En somme, le H. D. 10 a un « allongement de 32 », alors que jusqu'alors (planeurs mis à part) nul n'avait osé dépasser 10 pour le rapport entre longueur et profondeur d'ailes sensiblement rectangulaires. Comment, en effet, assurer la solidité d'une aile aussi allongée ? Au prix d'un poids prohibitif, inévitablement ! On pourrait user d'une mâture, mais celle-ci accroît notablement la résistance de l'air à l'avancement.

Par surcroît une aile aussi allongée manquera de rigidité, elle subira, sous les efforts du vent relatif, une « torsion » funeste à son rendement et qui la voue aux catastrophes.

Ce sont là, en réalité, des arguments spécieux, valables jadis, sans valeur aujourd'hui parce qu'on sait mieux analyser le comportement des filets d'air autour de l'objet de forme complexe qu'est un avion.

Cette forme complexe explique, dans l'écoulement de l'air, le rôle des « interactions » : le flux d'air qui lèche les ailes se heurte aux flancs du fuselage, il se crée des remous, défavorables à la portance des ailes comme les remous d'un fleuve trahissent les efforts du nageur. Les gouvernes enfin, frappées par un courant d'air défléchi et dévié, souffrent aussi de ces interactions.

Pour cette raison, les mâts gardaient la réputation de mauvais serviteurs.

Le commandant Hurel a repris le problème et il l'a sondé profondément. Adoptant l'aile étroite, qui souffre relativement moins que les autres des « pertes marginales » (l'air s'évade sur les extrémités, d'où une perte de soutien), il l'a audacieusement associée à un « mât porteur ».

Là, c'est le mât qui aura de la profondeur (la moitié de celle de l'aile). Mais ce n'est pas un mât quelconque, ou incliné pour les besoins de la charpente. C'est un mât « vrillé » légèrement, à la manière d'une hélice, de telle sorte qu'il est dans le lit du vent à son raccordement sous l'aile et d'une incidence croissante vers son pied. Enfin, vu de face, il fait un angle de 17° avec le bord d'attaque.

Grâce à ces dispositions, plus d'interaction nuisible. Au contraire, l'accouplement « aile-mât porteur » est supérieur au monoplan cantilever (en porte à faux). Il est plus léger et résiste moins à l'avancement.

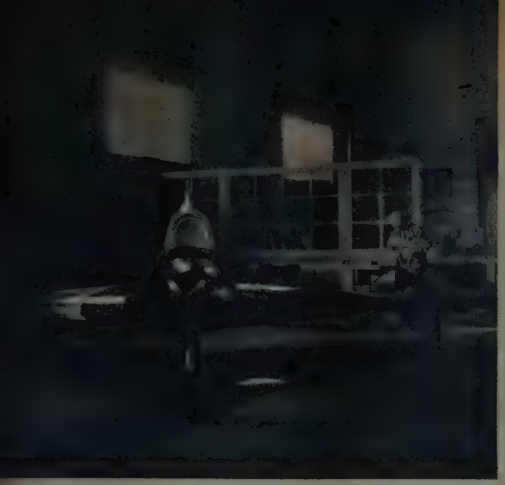
L'aile porte des volets hypersustentateurs qui deviennent d'une exceptionnelle efficacité et la finesse aérodynamique est accrue au point d'atteindre 40 alors qu'un avion classique ne dépasse guère 15 et l'oiseau lui-même, 30.

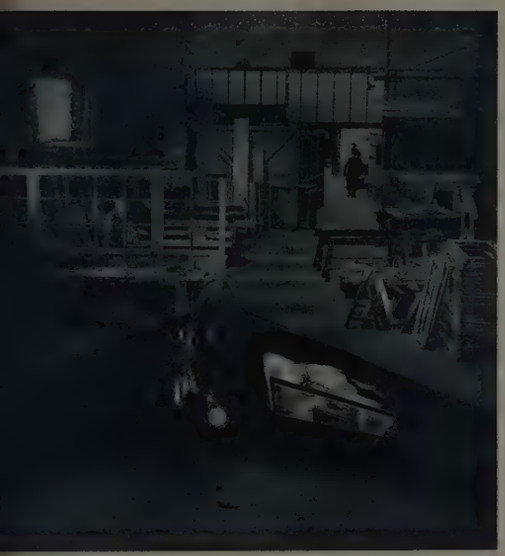
Il en résulte d'excellentes qualités de vol et la suppression du risque de « décrochage » (c'est le cas de la perte de vitesse, où l'air refuse à l'avion son soutien). Le H. D. 10 s'enfonce, mais ne tombe pas, et sa maniabilité reste excellente.

Il en résulte encore qu'à égalité de vitesse et de puissance la charge payante doit être doublée par rapport aux avions usuels.

Un cargo Hurel-Dubois, le H. D. 31, en donnera sans doute la preuve dans ses essais « en janvier 1953 », mais dès maintenant nous enregistrons une victoire technique française, issue de la science et de l'audace raisonnée de deux réalisateurs de grande classe.

EDMOND BLANC.





ENVERGURE : 5 m. 16
LONGUEUR : 5 m. 1o
POIDS EN CHARGE : 46o kg.
VITESSE SUR BASE : 5oo km-h.

voilà les caractéristiques principales de l'avion

PAYEN «DELTA-JET» FLÉCHAIR

PAR EDMOND BLANC

CEUX qui virent, au seuil de cet automne, passer dans le ciel de Farnborough, comme un éclair, l'aile triangulaire du Gloster « Javelin » comprirent qu'elle venait d'acquérir droit de cité dans la chevalerie des coursiers de l'air.

C'était le triomphe de cette aile « delta », sœur cadette de l'aile en flèche et sœur aînée de l'aile en « queue d'hirondelle » qui prépare son entrée en scène. Nous voici déjà loin des déboires de ses débuts. Les Britanniques, tenaces, ne songent déjà plus à la destruction de leur premier « triangle volant », l'Avro-707.

Depuis trois ans, les causes du drame demeurent secrètes. Elles se rapportent vraisemblablement à un de ces accidents, fréquents au cours des premiers essais d'une formule. L'Avro-707 a déjà donné naissance au quadri-réacteur Avro-698 de 45 tonnes, une des révélations du dernier « display » de Grande-Bretagne.

L'AVION PAYEN, IL Y A VINGT ANS

QUAND on soulevait le rideau de l'Histoire, on rappelait que la première des machines volantes en forme de delta fut un planeur, triangle équilatéral pourvu d'une « quille » ou plan fixe vertical, triangulaire lui aussi et dans l'arête duquel s'effaçait le poste de pilotage. Le créateur de la machine, le docteur Lippisch, ingénieur allemand, cherchait un appareil capable de voler sans s'émouvoir dans la zone des turbulences soniques. Cela se passait en 1944 et l'avance alliée coupa court à ces projets.

Et voici qu'aujourd'hui un ingénieur français, Norbert Rolan-Payen, bien connu des techniciens d'âge mûr, annonce les essais prochains d'un avion à aile « delta », équipé d'un petit réacteur « Palas » construit par Turboméca et de 160 kilos de poussée. L'appareil est de dimensions modestes : 5 m. 16 pour l'envergure et 6 centimètres de moins pour la longueur. Il se présente comme la réduction d'un chasseur d'interception dont l'étude, bien accueillie en 1948 par le ministre de l'Air, correspond à une machine supersonique capable de 1.600 kilomètres à l'heure. La grande soufflerie de l'O. N. E. R. A. à Chalais-Meudon l'attend d'une semaine à l'autre pour en consacrer la conception avant les essais en vol au C. E. V. de Brétigny.

Or cet avion expérimental, dénommé delta-jet « Fléchair » type P. A. 49, n'est point le résultat d'une inspiration soudaine excitée par les recherches de l'étranger, mais celui de vingt années de recherches et d'une idée originale, ce qui nous invite à dire que l'aile « delta » est née en France.

FLÈCHES D'ÉCOLIERS

CELA nous paraît d'autant plus naturel de penser ainsi qu'elle ressemble comme une sœur à ces flèches de papier que nos écoliers lancent en classe quand le professeur a le dos tourné. Les écoliers français sont vraisemblablement les premiers du monde en espièglerie intelligente et la création de la flèche « scolaire » leur revient sans aucun doute, sans que ce modèle réduit ait pu donner naissance à un prototype de plus grand avenir.

M. Payen évoque peut-être ses souvenirs scolaires pour en tirer ce prototype. Dès 1933 il établissait le projet d'un « avion-flèche » dont l'aile avant, petite et trapue, portait les ailerons cependant que l'aile triangulaire, élément essentiel, portait la profondeur. Le souci qui dominait alors M. Payen était celui de trouver une disposition affranchissant les avions de la « perte de vitesse » et de la perte d' « équilibre » et de « contrôle » qui en résultent. Ainsi lorsque l'avion cabrait trop, le petit plan avant, plus cabré, s'enfonçait le premier, avertissant le pilote et faisant piquer l'avion, lui rendait la vitesse et la vie.

Un avion « Fléchair » P. A. 10 vola ainsi en 1933 et un autre prototype, le P. A. 22, fut engagé parmi les avions de course de la Coupe Deutsch de 1939, que la guerre empêcha. Un troisième avion Payen de 180 CV reparut en 1942 qui accomplit un vol plein de promesse, mais dont l'occupation paralysa les espérances.

Quel est donc l'intérêt de cette aile triangulaire que M. Payen eut l'audace de présenter au monde en des temps où sa mise au point ne semblait point aisée ? L'aile delta offre les avantages de l'aile en flèche, dont les bords attaquent l'air « obliquement », ce qui en réduit la résistance à l'avancement (traînée), de même que la lame d'un couteau qui taille le bois coupe mieux quand elle travaille obliquement.

On peut voir aussi là l'explication cruelle de la forme du couperet de guillotine. Bref, cela revient à dire qu'aux très hautes vitesses, l'aile en flèche « effaçant ses épaules » dans le violent courant d'air, retarde les effets de la compressibilité de l'air.

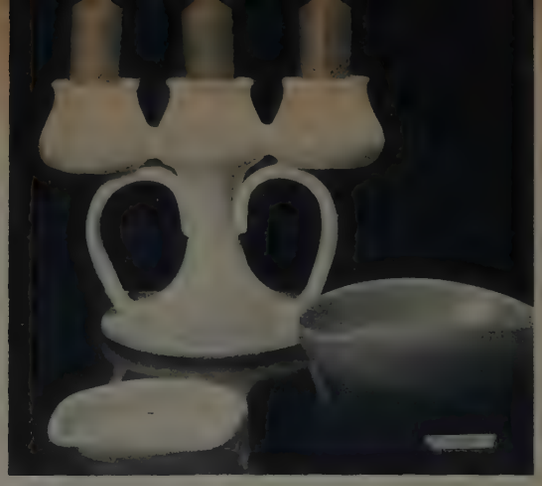
UN PONT SUR LE BOURBIER

L'AILE delta, outre cet avantage sur l'aile en flèche, présente celui d'être largement emplantée dans le fuselage : elle offre ainsi une rigidité plus grande et peut disposer d'un plus vaste volume interne favorable à la construction comme aux aménagements. Dans la zone des vitesses entre 900 et 1.400 kilomètres-heure (ce que nous appelons le bourbier transsonique) elle souffre moins de l'aggravation de traînée. Son faible allongement limite ses variations de stabilité et maintient l'efficacité des commandes dans ce mauvais passage, le « centre de poussée » conservant une position quasi invariable, alors que sur l'avion classique il erre d'un bout du profil à l'autre et déchaîne autour de l'aile une « anarchie de pressions » qui malmène la structure.

Certes l'aile delta prête aussi à la critique, car le constructeur est exigeant et veut des appareils aussi parfaits aux basses vitesses d'atterrissage qu'aux grandes vitesses de croisière, et des discussions animées se déroulent en ce moment sur cette question au sein de l'A. F. I. T. A., la grande association d'ingénieurs de l'aéronautique.

Le « triangle volant » n'en concrétise pas moins un heureux compromis dans des avions qu'on peut établir simples et rigides, voire en se passant d'empennages, ce qui permet des poids modestes. Il possède en tout cas une vertu essentielle, celle de s'enfoncer avec sérénité dans un air compressible en jetant un « pont » sur ce « marécage transsonique » où se sont enlisés déjà quelques valeureux pilotes d'essais.

AVION EXPÉRIMENTAL RÉALISÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE



Le coin de table ci-dessus, dû à Albert Diato, conserve aux objets une robuste simplicité. — On remarquera l'élégance du candélabre de Baud qui replacera les dîneurs dans l'ambiance de jadis.

LE PLAISIR DE LA TABLE DOIT BEAUCOUP AUX CÉRAMISTES ET AUX ORFÈVRES

Est-ce la proximité du réveillon qui incite à prêter plus d'attention au décor de la table ? Toujours est-il que de divers côtés on propose en ce moment des ensembles qui, par leur élégance, le goût dont ils témoignent, ajoutent certainement beaucoup à ce plaisir des repas auquel, en ce pays de bonne chère, nous sommes traditionnellement fort sensibles.

Rien de plus agréable en effet que de s'asseoir devant une table où sur une fine nappe aux broderies savamment ouvragées sont disposés porcelaines fines et cristaux transparents, auxquels l'orfèvre ajoute ces belles pièces d'argenterie ou de vermeil si décoratives. Il n'est pas jusqu'aux objets usuels, couteaux et fourchettes, qui, dans leur robustesse classique, ne puissent être plaisants à manier et concourir à l'heureux effet d'ensemble.

Les arts du feu jouissent en France depuis longtemps d'un prestige justement mérité par l'excellence de la technique.

Grâce au travail et à l'ingéniosité des céramistes, nous pouvons garnir nos tables de belles pièces. La fabrication ancienne a produit des chefs-d'œuvre.

Mais les artistes contemporains peuvent s'enorgueillir de remarquables réussites. Décor de la table, joie pour les yeux et qui semble donner aux mets plus de saveur !

Ci-dessus : Georges Boyer est l'auteur de ces assiettes en porcelaine dure de Limoges. — Ces oiseaux d'or sont l'œuvre de Mme de Vergie. — **Ci-dessous :** une assiette de Vlaminck, une autre, de Mme Vergie-Mounaux, où s'épanouissent simplement des fleurs.

Ce vase de Picasso demeure fort classique

LES POTIERS DE VALLAURIS, ARTISANS ET ARTISTES

A la Maison de la Pensée, exposition des poteries de Vallauris. Cet ensemble est intéressant en ce qu'il permet un rapprochement entre les productions artisanales qui ont, à l'origine, assuré la réputation de la petite cité provençale, et les œuvres d'artistes qui sont venus plus tard s'adonner au métier de potier et ont renouvelé la tradition. Il y a là pour les amateurs de céramique motif à comparaisons de formes et de couleurs. Un mouvement d'une incontestable ampleur s'est ainsi développé qu'on peut apprécier à l'exposition parisienne. Une large place y a été faite, comme il se devait, aux recherches, aux travaux, aux réussites de Picasso, initiateur et catalyseur de ce mouvement.

Une colonie d'artistes a fait de Vallauris où la tradition artisanale se perpétuait un centre de recherches audacieuses.

DUBONNET
Triomphe de la Qualité
DUBO
DUBON

Deux scènes de « Marius » avec ses créateurs au Théâtre de Paris. **En haut :** Raimu, l'inoubliable César, et Pierre Fresnay (Marius). **Ci-dessous :** Orane Demazis (Fanny) et Alida Rouffe (Honorine).

Ce sacré Pagnol

J'AIME beaucoup M. Marcel Pagnol !

Vous pourriez croire que cet aveu m'est dicté parce qu'il m'est permis de tutoyer un académicien, mais je crois qu'à part ses confrères du quai de Conti, Pagnol doit user du « tu » pour tous ses amis. Si je suis si fier de cette amitié c'est que je dois à Marcel Pagnol d'étonnants souvenirs et de très grandes joies.

Pour la reprise de *Marius* sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt j'avais essayé de satisfaire ma conscience professionnelle. J'allais lui téléphoner pour solliciter un entretien et autour d'un pastis nous bavarderions... mais je connais Pagnol, je sais qu'il est sincère quand il vous fixe un rendez-vous auquel il ne viendra pas, comme je sais aussi qu'il travaille actuellement au montage de son dernier film : *la Manon des sources*, que nous verrons à Paris dès la mi-janvier.

Malgré tout j'ai bavardé avec Pagnol au bout du fil, nous avons juré que nous nous rencontrerions au studio et pour une fois que Marcel était à l'heure je suis arrivé très en retard. C'était raté !

Le soir de sa triomphante première à Sarah-Bernhardt j'ai déniché Pagnol dans la loge de Pierrette Bruno alors que tous ses amis étaient déjà partis.

— Si j'arrive si tard, m'a dit Marcel Pagnol, c'est que je voulais éviter la meute. A propos tu voulais me voir ? L'interview classique ?

— Oui.

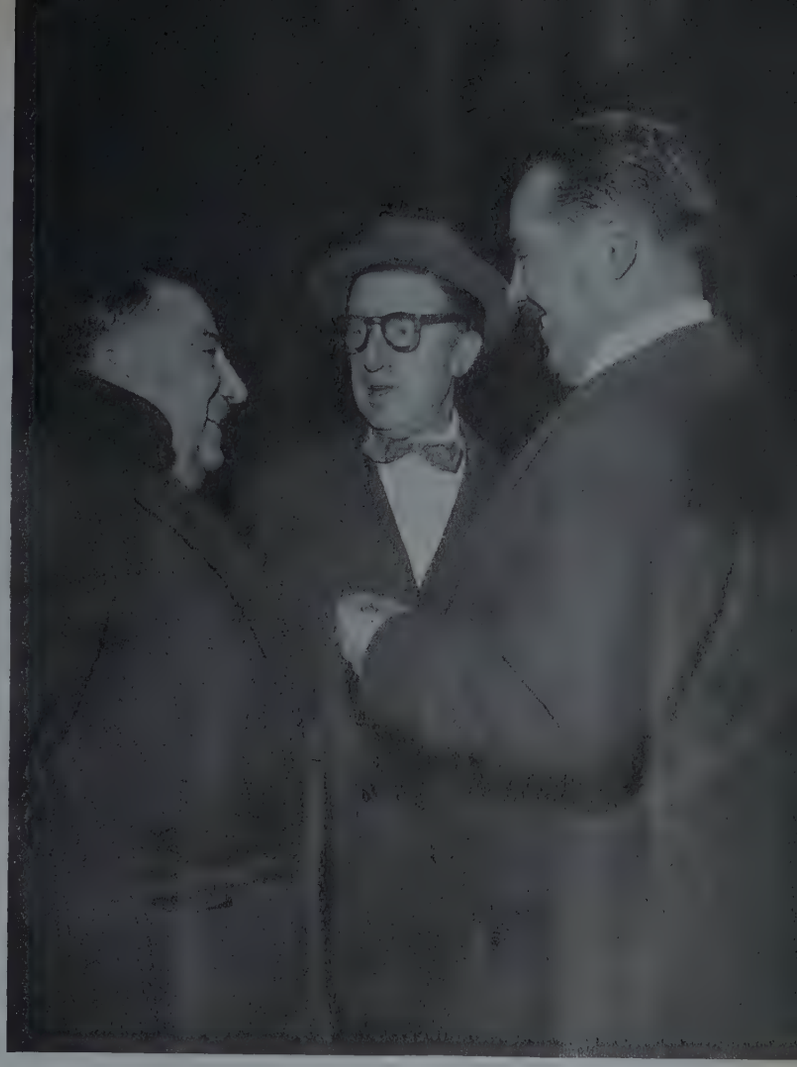
— C'est une plaisanterie ! Maintenant que tu m'as vu, je t'autorise à me faire dire ce que tu veux mais n'exagère pas. Tu étais déjà là le 9 mars 1929 quand Léon et Simone Volterra montèrent ma pièce au Théâtre de Paris. Comme tu vois, je n'ai rien changé, si ce n'est qu'avec Pierrette Bruno et Roger Crouzet on comprendra mieux mon histoire. Ce sont des gosses qui ont l'âge de leurs rôles. Roger Pellegrin puis Fernandel me recommandèrent Pierrette, qui, elle, me conseilla d'entendre son camarade Roger Crouzet. J'ai eu la main heureuse et pour mes petits copains qui espéraient sans doute que *Marius* serait inécoutable sans Raimu, Charpin, Pierre Fresnay, Dullac et Alida Rouffe... on se rendra compte qu'en somme ma pièce « tient » quand même. Vilbert, qui succédait au premier comédien de ce siècle, s'est merveilleusement défendu dans le rôle de César et tous mes autres interprètes sont excellents. Non ?

— Mais si...

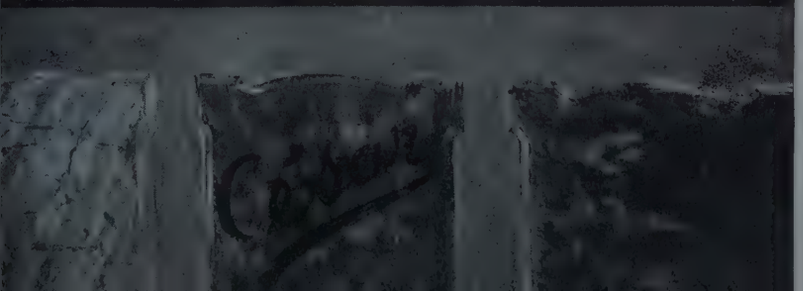
— Alors, si tout va bien, on reprendra *Fanny* la saison prochaine... mais, dis-moi, qu'est-ce que tu voulais me demander sur *Marius* ?

J'ai répondu à Marcel Pagnol que cela ne pressait plus et je lui ai fixé un rendez-vous — auquel je serai fidèle — tout là-haut dans son domaine de Cros de Cagnes où il fait bon boire le vin blanc sous les oliviers lorsque M. Marcel Pagnol, de l'Académie française (et même consul du Portugal à Monaco), tombe la veste et vous cite les derniers mots de M. Frédéric Pagnol sous l'œil attendri de M^me^ Jacqueline Bouvier-Pagnol.

MARCEL IDZKOWSKI



Et voici les interprètes de la reprise. Marcel Pagnol trinque avec son nouveau Marius (Roger Crouzet) et sa nouvelle Fanny (Pierrette Bruno). — Un joyeux trio : René Sarvil, Rellys et Henri Vilbert, qui reprend César. — Réunis au bar avec Vilbert, Milly Mathis et les autres titulaires des principaux rôles.



L'OPINION D'YVES GANDON SUR « MARIUS »...

Je plains de tout mon cœur ceux qui bouderaient à la reprise de *Marius*. Le succès de Marcel Pagnol n'a pas été le fait du hasard, et le goût des commis voyageurs pour les histoires marseillaises n'y aurait pas suffi. *Marius* est, bien mieux qu'une histoire marseillaise, un tableau haut en couleur, admirablement situé, et fignolé jusque dans les moindres détails, de tout le petit peuple du grand port. Le sujet, les personnages prêtaient à la farce. Marcel Pagnol les a élevés jusqu'au type. César, Honorine, Escartefigue, Piquoiseau, M. Brun vivent fortement, d'une vie autonome au comique intense. Tous sont saisis dans leur vérité journalière, avec leurs petits travers sans méchanceté, leur sentimentalité attendrissante. Fanny est bien une de ces aimables enfants au cœur tendre, à la langue bien pendue, qu'on rencontre sur la Canebière ou le quai de Rive-Neuve. Il n'est pas jusqu'à Marius dont l'attirance pour les mers lointaines (et qui porte peut-être sa date — 1929 !) ne complète le paysage. Voilà non seulement du bon, mais du grand théâtre, celui qui exprime avec franchise des sentiments éternels, celui qui montre des hommes et des femmes tels qu'ils sont dans leur noblesse et leur médiocrité, leurs ridicules et leurs gentillesses. Et qu'on ne fasse pas la petite bouche en parlant péjorativement de théâtre de Boulevard. La pièce finit mal pour le grand public, puisque les amants sont séparés. Si ce dénouement a été accepté par toutes les catégories de spectateurs, c'est qu'il était logique et que la peinture était vraie. Rendons-en donc grâces à Marcel Pagnol.

Le théâtre Sarah-Bernhardt, en reprenant *Marius,* s'attaquait cependant à forte partie. Comment oublier les créateurs des rôles principaux : Raimu, Pierre Fresnay, Orane Demazis, pour ne citer qu'eux ? Eh bien ! je le déclare avec plaisir, je crois que la partie est gagnée. Henri Vilbert, dans le rôle de César, n'a pas cherché à

imiter l'inimitable Raimu. Il a seulement voulu être un brave homme de Marseillais qui joue avec tout son cœur, et n'a pas déçu notre attente. Le jeune Roger Crouzet ne pouvait avoir la prétention de faire oublier Pierre Fresnay. Il est plus effacé, moins romantique, mais pénétré de son personnage et juvénile à souhait. Rellys et René Sarvil incarnent avec bonheur Panisse et Escartefigue. Milly Mathis n'a qu'à être elle-même pour jouer avec naturel. Quant à la gracieuse Pierrette Bruno, elle prête à Fanny le plus joli sourire et un accent marseillais qui n'a rien d'emprunté ! La mise en scène de l'auteur ne pouvait, bien entendu, être meilleure. Et voilà *Marius* reparti pour un heureux destin.

... ET SUR « LE BONHEUR DES MÉCHANTS »

La meilleure façon de juger *le Bonheur des méchants*, la nouvelle pièce de Jacques Deval au théâtre des Bouffes-Parisiens, consiste peut-être à présenter d'abord ses personnages. Il y a en premier lieu Coralie Azakian, aventurière arménienne qui, après une existence agitée, s'est fixée à Paris, où elle a séduit en un clin d'œil le baron Edgar Massoubre, richissime ganache bien en cour auprès de l'empereur Napoléon III. Il y a ensuite Valentin et Pauline Marlotte, le premier, musicien de talent et qui fut pendant trois ans l'amant de Coralie, la seconde, simple femme de chambre, qui a sauvé Valentin d'un alcoolisme meurtrier. Par reconnaissance, et un peu par tendresse, le musicien a épousé la domestique, Pauline a enseigné à Valentin le métier de maître d'hôtel, et tous deux sont envoyés par le bureau de placement chez Coralie. Il y a enfin le pseudo-docteur Walter Floyd, soi-disant Anglais et en réalité ex-infirmier à la prison de Clairvaux où il purgeait une condamnation pour vol et assassinat. Ajoutez la comtesse Noémi de Bolène, qui trouve le Floyd fort à son goût et qui a le tort de croire à l'amitié de Coralie. Reste la juvénile Anaïs Massoubre, fille du baron, et qui, malgré son jeune âge, n'entend pas se laisser dépouiller par une Arménienne au passé douteux, ni l'admettre dans sa famille.

Apprenez maintenant que, dès le premier acte, Coralie entortille son amant pour être adoptée par la sœur de celui-ci, plus riche encore et paralytique hébétée. Dans le même temps, le couple Marlotte est engagé par la perfide Arménienne, Valentin n'osant pas avouer à Pauline qu'il a reconnu son ancienne maîtresse, cause de sa dégradation. Mais Coralie aura le tort de vouloir enlever à Noémi le beau docteur Floyd, l'étrangleur des femmes riches et seules...

Concluez vous-mêmes. Ce lot de fantoches — et vous pensez bien que, de surcroît, Valentin a connu Floyd en prison — eût tenté un feuilletoniste de la Belle Epoque : Pierre Decourcelle ou Jules Mary. Comme Jacques Deval est un auteur infiniment adroit, il s'en est emparé pour trousser trois actes qu'on écoute sans dire « ah ! » ni « aïe ! ». Le dialogue est parsemé de mots d'auteur qui secouent ou amusent. On ne croit guère à l'histoire, mais elle divertit. Et d'ailleurs Jacques Deval ne l'a-t-il pas écrite à la seule intention de Mme Elvire Popesco ? Cette trépidante actrice a toujours l'abatage qui fit ses triomphes, encore que son festival soit cette fois un peu moins réussi que d'habitude. A côté d'elle, Mme Renée Devillers est une Pauline de tout point délicieuse : la pudeur, le charme, la grâce du sourire. Robert Vattier trace à gros traits sa silhouette de ganache homérique. Mlle Francette Vernillat est un fruit encore un peu vert. Mais les Massoubre d'aujourd'hui nous font regretter ceux de *Prière pour les vivants.*

LES MÉCHANTS NE SONT PAS SEULS HEUREUX

Les interprètes de Jacques Deval l'étaient aussi le soir de la première : Robert Vattier paradait en sa tenue de dignitaire auprès de la trépidante Arménienne Coralie (Elvire Popesco). Celle-ci reçut les félicitations de Robert Lamoureux, venu en spectateur, tandis qu'Henri Guisol et Renée Devillers, interprètes du couple parfait Valentin-Pauline, goûtaient une félicité sans nuages.

NUMERO SPÉCIAL DE NOËL

ICI PARIS

"LE PLUS PARISIEN DES GRANDS HEBDOMADAIRES DE PARIS"

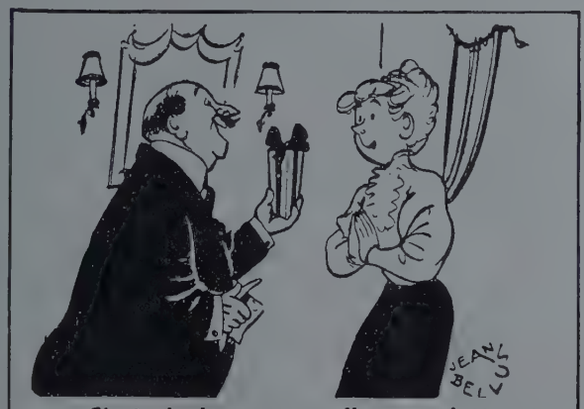
TIRAGE : 750.000 EXEMPLAIRES

— Ah ! laissez-moi faire une tentative pour la croupe de Noël !...

(Dessin de Dubout)

— C'est encore moi !...

(Dessin d'Aldebert)

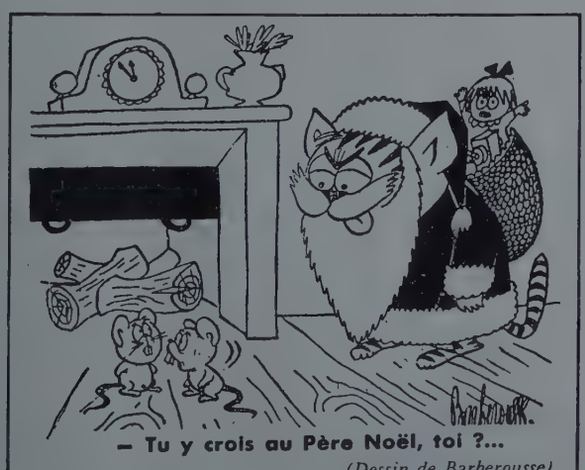


— C'est de bon cœur, allez... moi ça me détraque le foie.

(Dessin de Bellus)

— Mon vieux, je viens de voir une de ces poupées !...

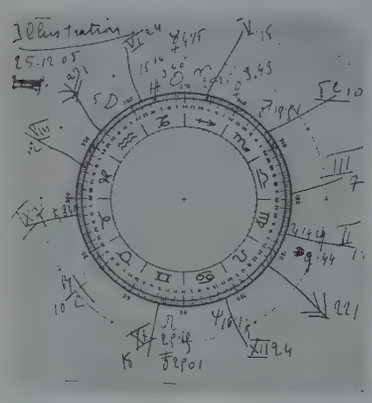
(Dessin de Peynet)



— Tu y crois au Père Noël, toi ?...

(Dessin de Barberousse)

LES MEILLEURS DESSINS DES MEILLEURS HUMORISTES



L'ASTROLOGIE intéresse un public nombreux et elle a mérité l'attention d'esprits réfléchis. Certes, elle ne prétend pas résoudre toutes les questions qui se posent à chacun de nous. Son objet est d'orienter, d'indiquer des possibilités à exploiter, des réactions à éviter, de permettre à chacun de se mieux connaître en lui révélant des aspects ignorés ou des parties mal connues de son caractère. Meilleure connaissance de soi-même et des autres, à ce titre, l'astrologie peut sur le plan individuel et social constituer un guide utile.

Nous publierons désormais chaque semaine une rubrique astrologique pour laquelle nous nous sommes assuré le concours de Mme Marguerite Juin, qui s'est acquis parmi les spécialistes une véritable autorité.

Ci-contre : Le ciel astral d'une personne née le 25 décembre 1908, dont Mme Marguerite Juin nous donne plus loin le thème.

CHAQUE semaine, dans son courrier, notre collaboratrice choisira une demande d'horoscope qui lui paraîtra particulièrement intéressante. Elle y répondra la quinzaine suivante. La demande devra donc s'appliquer à la période comprise entre la date de publication du numéro et le numéro suivant. Par exemple, pour la semaine incluse entre le 20 et le 27 décembre, le thème choisi est celui d'une personne née le 25 décembre. (Il est indispensable de préciser le lieu, l'année, le mois, le jour et l'heure de la naissance.)

Rappelons que chaque signe du zodiaque gouverne une période d'un mois (voir notre tableau). Il est donc loisible aux natifs d'un même signe d'envoyer leurs demandes d'horoscopes suffisamment à temps.

Afin d'éviter toute indiscrétion, nous ne donnerons dans la revue ni l'heure, ni le lieu exacts du thème choisi. L'intéressé pourra facilement se reconnaître aux autres détails fournis. Nous lui ferons parvenir sous pli fermé son horoscope circonstancié.

Le soleil est toujours dans le signe qui correspond à votre mois de naissance ; c'est lui qui préside. Voici donc par signes astrologiques une légère teinte du climat de cette semaine : ➡

ATTENTION

CETTE semaine du 20 au 27 décembre 1952. Pour chacun une nuance seulement peut être tirée de la palette céleste suivant que votre soleil est blessé ou bénéficié. Chaque thème, par de nombreux détails, est différent d'un autre. La teinte jaune n'est qu'un point dans les couleurs du prisme comme le soleil n'est qu'un point dans les rayons multiples d'une carte céleste. Donc cette semaine, le soleil entre dans le Capricorne, et Vénus pour un instant se joint au nœud sud, dans le signe du Verseau. Ces huit jours seront enveloppés d'affection, de tendresse, d'amour, et le trigone Mercure-Lune, dans la nuit du 24, fera que nous oublierons un instant nos difficultés. Mais le lendemain, oh ! le lendemain, notre réveil sera plein de mélancolie. Le jour de Noël donnera l'impression d'être perdu dans les grandes brumes du Nord, et cela par la faute de l'opposition Lune Saturne (encore en conjonction à Neptune).

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE LE :

21 Mars et le 20 Avril	Tristesse.
20 Avril et le 21 Mai	Peut susciter de grands événements.
21 Mai et le 22 Juin	Calme.
22 Juin et le 23 Juillet	Très heurté.
23 Juillet et le 23 Août	Danger sentimental.
23 Août et le 23 Septembre	Mélancolie.
23 Sept. et le 24 Octobre	Très grands événements ; point culminant du zodiaque actuellement.
24 Oct. et le 23 Novembre	Être prudent.
23 Novem. et le 22 Décem.	La situation seule préoccupe.
22 Décem. et le 22 Janv.	Des heurts en bon ou en mauvais.
22 Janv. et le 20 Février	Très important sentimentalement. 3e décan, des ruptures sont possibles. S'imposer la maîtrise de soi.
20 Févr. et le 21 Mars	Événements inattendus.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

THÈME ASTRAL DE X... NÉ LE 25 DÉCEMBRE 1908 A...

COMME tous les capricorniens cette personne doit avoir une apparence réservée, et sait cacher ses impressions et ses sentiments. En plus, ainsi que tous les natifs de 1908, la grande opposition Uranus-Neptune barre son ciel. Cela joue pour les années 1906, 1907, 1908, 1909 et même par moments pour 1910-1911. — Ces grands mouvements de planètes lourdes marquent les générations, et font les périodes comme le Romantisme, l'Existentialisme.

Revenons au thème du natif du 25 décembre 1908. Ascendant au Lion, Milieu du Ciel au Taureau, Soleil en 5e maison en conjonction à Mercure. Beaucoup de facilité malgré une certaine paresse ; esprit raffiné ; ayant de l'énergie par à-coups, mais dans ces instants une volonté inépuisable fait franchir tous les obstacles pour atteindre le but. A de l'autorité ; nature prudente, analytique, pratique ; sait arriver aux faits. Agressif dans l'effort. Manières un peu brusques ; caractère difficile, fantasque ; un peu avare, paraît indifférent. Il faut vraiment le connaître à fond pour apprécier ses qualités, qui pourtant sont grandes, car le fond du caractère est enjoué, le cœur bon, et a en lui un grand amour de l'humanité. Ses conceptions sont au delà de la compréhension de l'époque contemporaine. Porte un très vif intérêt à toute nouvelle découverte ; a le désir de travailler au développement et à l'avancement de ses contemporains. La chance très grande par un splendide trigone de Jupiter à Uranus indique une situation de premier plan, dans un domaine artistique, pouvant toucher la musique, l'édition, la littérature, la publicité. Un événement extraordinaire a dû avoir lieu en 1947, 1948 ou 1949 dans cette existence. Des amis très puissants ont dû y contribuer, mais ce que Uranus apporte, Uranus peut le modifier vers janvier 1953, ou fin mai début juin 1953, où les amitiés seront moins bénéfiques. La situation est en vue. Cette personne sait faire sa place. La crainte de perdre l'assurance de sa sécurité à l'heure de la vieillesse, la pousse à ne négliger aucune réalité dans un sentiment confus qui est peut-être de la prescience. Heureusement ce danger est altéré par un soleil capricornien doublé de Mercure. Un héritage a pu, ou pourra faciliter l'ascension et la prospérité financière. Cette fortune peut venir d'une maison d'édition, ou d'une tannerie ou de biens immobiliers. Le soleil en 5e maison en conjonction à Mercure blessé par Saturne peut malheureusement modifier ce très beau destin, et cela par la faute du natif lui-même. Le côté changeant, autoritaire et brusque de cette nature peut donner des routes versatiles au destin. Malgré toutes ses qualités et ses chances certaines le natif devra faire attention à son imagination trop vive, il se laisse souvent guider par l'instinct très développé en lui. En 1951 accident physique ou difficultés sentimentales ; l'événement a dû être pénible. — La santé est robuste en apparence. La gorge est sensible, la voix jolie. Aime s'occuper de littérature au point de vue social. Peut être un peu mêlé au milieu gouvernemental. Le foyer compte beaucoup. Ce foyer a apporté la sécurité. — Je crains par l'étude de la Révolution solaire des chagrins dans ce foyer. Si les changements sont dans l'ombre de la volonté du natif qu'il réfléchisse, car il peut se tromper, il en serait infiniment triste par la suite. Cela lui arrive souvent, ayant une vie sentimentale extrêmement compliquée ; des cassures, des ruptures, des mouvements brusques dans ce domaine, doublés d'une imagination compliquée, lui font craindre toujours la fin dès le début de l'éclosion d'un sentiment. Mais je pense que cette personne saura réfléchir et fort bien passer les obstacles puisque pour son anniversaire solaire, Jupiter est en 10e maison et en trigone de son Jupiter natal, ce qui est magnifique. En juin le nœud Sud sera sur la Lune.

Marguerite JUIN.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

JEANNE D'ARC :

Jean Grimod, *Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée ?* (Amiot-Dumont, 286 pages). Les éditeurs présentent cet ouvrage comme « l'événement marquant de la saison dans le domaine de l'histoire ». Tel serait en effet le cas si l'auteur appuyait sa thèse — celle de la survie de Jeanne — sur une documentation nouvelle et critique. On ne peut malheureusement reconnaître ni l'un ni l'autre de ces mérites à son argumentation. La légende de la survie de la Pucelle est vieille de plus d'un siècle et demi, et on peut faire grief à M. Grimod de le laisser ignorer à ses lecteurs. Mais le plus grave, c'est que, visiblement peu familier avec les méthodes historiques, il omet délibérément ou ignore tous les documents qui infirment ses conclusions. Le cas typique de ce genre d'omission est la référence à une chronique du doyen de Saint-Thiébaud de Metz qui fait allusion à la réapparition de Jeanne en 1436 ; or, dans une seconde édition du même ouvrage, le doyen reconnaît qu'il a été trompé. Citer la première édition en passant la rectification sous silence constitue un artifice commode mais peu recommandé. A la faveur d'une citation latine, d'ailleurs traduite incorrectement, l'auteur nous assure que l'on a brûlé à Rouen une autre femme et que le duc de Bedford a fait évader Jeanne. Elle se serait mariée par la suite et aurait peut-être eu deux enfants.

« C'est, dit M. Grimod, servir Jeanne que de la rétablir en sa vérité. » Malheureusement — ou, plutôt, heureusement — cette vérité, par la faiblesse de son argumentation, est à l'opposé de celle qu'il se flatte d'avoir démontrée.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

André François-Poncet, *Carnets d'un captif* (Fayard, 426 pages). L'ambassadeur de France relate les circonstances de son arrestation — dont le motif ne lui fut jamais révélé — et sa vie au château d'Itter, dans la vallée de Walser, où il partagea avec d'autres personnalités : le général La Porte du Teil, M. Bouthillier, la duchesse d'Aoste-Spolète, l'ex-président Nitti, une captivité déprimante bien que matériellement assez tolérable. C'est l'histoire d'une petite société cosmopolite réunie par la même infortune, mais gardant sa foi dans l'issue de la lutte. Les épisodes quotidiens de cette vie fastidieuse sont narrés avec une émouvante simplicité qui n'exclut ni la profondeur des vues ni les réactions d'un humour que les rigueurs de la claustration n'ont point désarmé.

Parallèlement à ces souvenirs où l'auteur égrène la morne succession des jours, M. André François-Poncet se livre à une étude critique des auteurs dont il fit les compagnons de sa captivité. Ce tour d'horizon philosophique et littéraire le mène de Rabelais à Dostoïevski, du duc de Broglie à Lamartine, de Balzac à Sainte-Beuve, de Claude Morgan à Nietzsche et à George Sand, « qui mit beaucoup de morale dans ses livres pour n'en avoir pas mis assez dans son existence ».

Il y a là une série de jugements mûris à loisir et dont la finesse pénétrante fait de ce livre, qui est un mémorial de captivité, une œuvre propre à classer son auteur dans la compagnie des meilleurs critiques littéraires de notre temps.

ALBERT MOUSSET.

DUTOURD (PRIX INTERALLIÉ 1952) : FLAUBERT REVU PAR STENDHAL

M^me Jean Dutourd partage la joie de son mari après qu'il a reçu le prix Interallié.

Jean Dutourd assistait au mariage de la fille de Louis Guilloux quand on vint lui annoncer qu'il avait décroché la timbale. Il y eut quelques remous dans la nef, mais ce n'est pas une mauvaise façon d'apprendre qu'on a reçu le prix Interallié.

A vrai dire, il s'y attendait. Depuis quelques jours on le donnait comme favori. Mais Jean Dutourd est un sage : ne le donnait-on pas aussi comme favori pour le Goncourt à la suite d'un retentissant article d'André Billy au mois de septembre ? Et sa forte expérience de la « chose littéraire » — non seulement il est journaliste, mais c'est lui qui dirige le joli petit bulletin des éditions Gallimard — lui soufflait de se méfier des enthousiasmes. Il y eut d'ailleurs certaines résistances et l'adversaire (et confrère) Antoine Blondin ne se laissa pas évincer facilement.

Ce n'est pas la première fois que le laurier de la gloire descend sur le front de Jean Dutourd. Il n'a que trente-deux ans, mais son premier livre lui avait déjà valu une récompense : le prix Stendhal, pour *le Complexe de César*. Il écrivit aussitôt *le Déjeuner du lundi*, tranche de vie qui oscille entre Flaubert et Jarry : on y voit l'auteur, son père, son oncle et la servante rassemblés autour d'un hebdomadaire repas bourgeois ; les 347 pages nous font simplement assister à leurs propos. C'est relativement décourageant quant à l'avenir de l'espèce humaine — encore qu'y perce une dose énorme de bon sens.

L'énormité flaubertienne, Jean Dutourd va ensuite s'y complaire avec un goût un peu sadique. Mais l'analyste n'oubliera pas ses droits et c'est ce qui donnera à tous ses romans leur singulière saveur. Se succèdent *la Tête de chien*, *le Petit Don Juan*, manuel pratique de la séduction. Jean Dutourd m'a avoué qu'il n'avait jamais retrouvé la facilité euphorique avec laquelle il écrivit *le Déjeuner du lundi*. Pour ces livres, il a fait comme tout le monde, il a peiné. Précisons que, pour lui, « peiner » signifie ôter les adjectifs inutiles d'un premier jet avant de l'envoyer à l'imprimeur ; du moins c'est ce qu'il prétend...

Ce qu'on voit, en tout cas, c'est un style de Jean Dutourd qui gagne en profondeur, en précision ; un style toujours net, volontiers à la recherche de la maxime à condition qu'elle se dissimule sous le masque du dialogue quotidien.

Et l'évolution aboutit tout naturellement (d'autant plus naturellement que je la retrace après coup) au *Bon Beurre* (1).

Ou dix ans de la vie d'un crémier...

« Les critiques, s'il leur arrive de rendre compte du *Bon Beurre*, diront certainement : « Où est le propos de » l'auteur ?... » Je ne suis avec personne et je ne veux pas prouver... Je ne crois pas avoir de message comme M. Blanchot... J'aime le monde extérieur. Voilà. » Et, poussant jusqu'au bout, Dutourd ajoute : « Si l'on me demande pour quelles raisons j'écris un livre (mais me le demandera-t-on ?), quel est le besoin profond qui m'y pousse (on s'imagine des choses comme cela, de nos jours), je répondrai que c'est essentiellement pour y placer une douzaine de mots et trois ou quatre phrases qui me plaisent... »

C'est vrai. L'avantage de l'histoire, c'est que ces « mots » et ces « phrases » plaisent aussi aux lecteurs. C'est comme cela qu'on finit par recevoir le prix Interallié.

Jean Dutourd me permettra-t-il de rappeler qu'il avait tout de même une idée, comme on dit, de derrière la tête ?

Au moment où il commençait *Au Bon Beurre*, il me disait :

— Je veux faire le *Bouvard et Pécuchet* de notre époque.

Au fond, son sujet, c'est le drame d'aujourd'hui.

Gérard Caillet.

(1) Gallimard

LA MARÉCHALE ET LE GÉNÉRAL VENDENT

pour les anciens des divisions Leclerc et Monsabert

Les ventes de charité viennent d'avoir lieu au bénéfice des œuvres sociales de deux grandes unités qui se sont particulièrement distinguées pendant la guerre.

M^me Lucile Manguin avait mis ses salons à la disposition des anciens de la 2^e D. B. au milieu desquels se tenait M^me la maréchale Leclerc.

En même temps, le général de Monsabert se retrouvait parmi ses anciens soldats de la 3^e D. I. A. (Division d'Infanterie Algérienne).

La photographie que nous publions prouve que pour une cause qui lui est chère, l'illustre soldat n'hésite pas à se transformer en vendeur, fort convaincant nous dit-on.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Les dessins de Delacroix

Pour beaucoup de ses contemporains, Delacroix ne savait pas dessiner. Nous le considérons aujourd'hui comme un des plus grands dessinateurs français, un de ces artistes que Baudelaire appelle un « dessinateur-né ». Le plus convaincant témoignage qu'on puisse donner de cette maîtrise est évidemment de placer sous les yeux du public ces dessins eux-mêmes. Aussi faut-il se féliciter que le musée du Louvre ait songé à reproduire, de manière à les mettre à la portée d'un public étendu, les dessins, aquarelles et lavis de Delacroix dont il est riche. Le volume, qui vient de paraître aux Editions Albert Morancé en rassemble un certain nombre qui appartiennent aux années de jeunesse de l'artiste (1817-1827). Plusieurs, entrés récemment dans les collections du Louvre, sont reproduits pour la première fois. La présentation, la bibliographie et la description des œuvres réunies dans ce livre ont été confiées à notre ami Maurice Sérullaz, assistant au Cabinet des Dessins du Louvre. Il s'est acquitté de ce soin avec sa précision et son élégance ordinaires.

Michel Lequesne, interne des hôpitaux de Paris. *Questions commentées de pathologie médicale.* (Edition Foucher. Quatre fascicules, chacun de 200 pages environ.)

Il s'agit d'un ouvrage très particulier, systématiquement construit à partir du programme de l'externat des hôpitaux de Paris. En raison même de son origine, il ne peut être comparé à un traité de médecine, dont il constitue cependant un abrégé incomplet mais important. Cet ouvrage à objectif limité retient l'attention par la méthode didactique qu'il représente. Il dépasse le problème de la préparation au concours ; dans la mesure où il épargne tout effort inutile de mémoire, il est un excellent instrument contre le bachotage, qu'il paraît matérialiser au premier abord.

« Théâtre de France »

Notre confrère *Plaisir de France* a voulu renouveler cette année l'effort accompli l'an dernier pour présenter une somme de l'année théâtrale. Voici donc le tome II de *Théâtre de France*, et pour tous les amateurs de littérature dramatique, ce second album sera aussi nécessaire que le premier. C'est bien en effet toute l'activité théâtrale de la saison 1951-1952 qui s'y trouve évoquée, ranimée et jugée. Saison de drames mystiques et de tragédies romantiques, de pièces à idées et de la plaisante lutte engagée entre partisans du théâtre à l'italienne et du théâtre à tréteau nu. On nous parle encore de la Compagnie Madeleine Renaud-J.-L. Barrault et du T. N. P., des pièces étrangères et des pièces de laboratoire, des festivals et des grands comédiens morts dans l'année. L'éclat de la collaboration, l'abondance de l'iconographie, le soin de la présentation honorent les réalisateurs de l'ouvrage. La valeur documentaire d'une telle entreprise est inappréciable.

Noël Bayon : *Miracles chez les guérisseurs* (Edit. Segep). — L'auteur analyse avec précision le mécanisme qui permet aux guérisseurs en tous genres d'exploiter les crédulités des malades. Ce livre tire un grand intérêt de la précision et de la richesse de sa documentation. Il constitue un élément essentiel dans le procès du charlatanisme et il montre bien qu'il ne s'agit pas seulement d'exercice illégal de la médecine, mais de délits beaucoup plus banaux et dont la gravité n'est que plus évidente.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 2 timbres. GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.

La comtesse de Clermont-Tonnerre, présidente de la section féminine de l'Aéro-Club, guide M. Pierre Montel à travers les stands.

LA KERMESSE DES AILES BRISÉES

LA vente de charité au profit des « Ailes Brisées », qui vient d'avoir lieu sous le haut patronage de M. Vincent Auriol, président de la République, et fut inaugurée par MM. Pierre Montel, secrétaire d'Etat aux Forces Armées (Air), et Lemaire, secrétaire général à l'Aviation civile et commerciale, a été, cette année, particulièrement brillante.

Dans un cadre fraîchement décoré de fleurs, les stands, garnis à profusion de tout ce que produisent le commerce de luxe, l'édition et même la haute couture — le clou du dernier jour fut une présentation de la collection de Nina Ricci — constituaient en quelque sorte un « Salon du cadeau de Nouvel An » aux séductions redoutables.

Parmi les vendeuses, on reconnaissait Mmes Pierre Montel, Paul Auriol, Gilbert Granval, les femmes des généraux Lechères, chef de l'Etat-major général combiné ; Hederer, contrôleur général de l'Armée de l'Air ; Valin ; Mme Max Hymans, la comtesse de Clermont-Tonnerre, la comtesse de Castet, la vicomtesse de France, la marquise de Noailles, Mmes Nessler, Villetorte, Malfanti, Bellonte, etc., toutes femmes, filles ou veuves d'aviateurs, sinon aviatrices elles-mêmes, qui, assistées par de charmantes hôtesses de l'Air, créaient une ambiance jeune, alerte, très « aviation ».

J. S.

RÉMY SIGNE SON NOUVEAU LIVRE

IL y a quelques jours, Rémy signait son nouveau livre « Réseaux d'ombres ». Il avait fait choix pour cette circonstance du restaurant Prunier, qui lui rappelle un épisode de la Résistance où il frôla de très près l'arrestation. Le 15 mai 1942, en effet, les Allemands arrêtaient trois « clandestins » et trouvaient sur l'un d'eux un carnet où il avait noté qu'il devait rencontrer le soir même, rue Duphot, chez Prunier, un certain Morin. Or, Morin n'était autre que Rémy. A l'heure dite, en effet, deux agents de la Gestapo se présentaient au restaurant, disant qu'ils devaient y retrouver M. Morin avec lequel ils devaient dîner. Grâce au sang-froid du directeur, M. Barnagaud, les Allemands repartirent bredouilles après une longue attente, ayant laissé passer celui dont ils n'étaient séparés que par quelques tables.

De nombreuses personnalités assistaient à la signature de « Réseaux d'ombres ». On voit sur notre photo Rémy en compagnie du commandant Lherminier.

LES SPECTACLES

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
Location pour les Réveillons

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
225e VICTOR FRANCEN 225e
... SUR LA TERRE COMME AU CIEL
Relâches exceptionnels les lundis 22 et 29 décembre.
LOCATION OUVERTE POUR LES RÉVEILLONS
des jeudis 25 décembre et 1er janvier, mat. et soir.

TH. des VARIETES
N'ÉCOUTEZ PAS, MESDAMES !
avec
SACHA GUITRY
LE THÉATRE DES ENFANTS MODÈLES, 252, Faubourg-Saint-Honoré, jouera ses plus grands succès les 21, 25, 26, 28 et 31 décembre, à 15 heures.

PARIS A 2 AMOURS
« VIOLETTES IMPÉRIALES »
4e année au Th. MOGADOR
et
3e année « GAY PARIS »
au CASINO DE PARIS
CHOISISSEZ votre REVEILLON

JEAN RIGAUX dans Schnock
l'immense succès de rire de l'EUROPEEN
TOUS LES SOIRS à 20h40 (Rel. MARDI)
DIMANCHES et FÊTES MAT à 14h45

LES DISQUES NOUVEAUX

Paul Paray, ambassadeur de la musique française

L'ORCHESTRE Colonne reproduit sur microsillon 33 tours « La Péri », poème dansé de Paul Dukas, dont l'argument est emprunté à une antique légende persane. Les Péris, généralement bienfaisants mais originaux, appartiennent au genre masculin ou féminin. Ils se nourrissent du parfum des fleurs, quittent parfois l'Empyrée pour la terre où ils s'unissent à des humains et leurs descendants resplendissent de beauté.

« La Péri » de Paul Dukas, pour garder la fleur d'immortalité, renonce à la passion terrestre que lui voue Iskander. La chorégraphie joue naturellement un rôle important au théâtre, mais son absence n'influe heureusement pas sur le disque, grâce à l'intensité de l'expression qui s'unit à la richesse des sonorités dans ce chef-d'œuvre créé en 1912 par Trouhanowa. Paul Dukas s'est efforcé d'allier dans sa partition le symbolisme de la philosophie wagnérienne à l'impressionnisme orchestral cher à Claude Debussy. L'enregistrement est excellent, nuancé, pittoresque à souhait. Sur l'autre face sont inscrites deux pages de Berlioz ; la « Marche hongroise » et l'ouverture de « Benvenuto Cellini ».

Paul Paray, en dirigeant ces interprétations, ravive le souvenir des concerts hors de pair donnés grâce à lui au Châtelet. Les Parisiens l'attendent, l'espèrent, comptent sur sa venue annoncée pour le mois de mars ; les Américains le retiennent. Tristan Richepin nous signale que Paul Paray, à la tête de l'orchestre du Sodre, a remporté en Uruguay des triomphes inouïs.

Après cinq mois de travail à Montevideo, nous écrit modestement Paul Paray, j'ai commencé ma saison à Detroit dans les meilleures conditions possibles, avec un orchestre de cent cinq musiciens triés sur le volet. Je crois qu'avec les éléments dont je dispose et les facilités qui me sont octroyées nous allons pouvoir faire de grandes choses...

Ces facilités de répétitions nous laissent rêveurs à Paris, où le nombre trop restreint des heures de travail en commun est le cauchemar des meilleurs chefs.

W.-L. LANDOWSKI.

A LA TÉLÉVISION

Le spectacle du réveillon de Noël (le 24 décembre à 21 h.) comprend une œuvre originale de notre collaborateur Denis Marion : « les Vagabonds et l'homme assis », mise en scène par Bernard Hecht.

Paul Nicolas et toute l'équipe de la revue *Vendre* ont invité leurs nombreux amis à fêter, dans le cadre très agréable des salons de la Maison de l'Amérique Latine, le contrôle de *Vendre* par l'O. J. D. et à célébrer la remise des récompenses aux lauréats du Prix et de la Coupe *Vendre*.

UN SPECTACLE DE QUALITÉ

QUE de goût, que d'ingéniosité et aussi quelle technique il a fallu déployer pour réaliser ce ravissant spectacle auquel nous avaient convié Roger et Gallet, car c'est un réel spectacle que reconstituent les vitrines du Faubourg-Saint-Honoré de cette grande maison.

Chacune d'elles représente une scène avec un premier plan de loges occupées par des spectateurs en grande tenue de soirée ; un rideau se lève et ici ce sont des ballerines, là un prestidigitateur, là encore une chanteuse, un défilé de mannequins, des équilibristes, etc. Or tous ces personnages animés si spirituellement sont constitués par des flacons de parfums et eau de Cologne astucieusement costumés.

A l'occasion du cocktail d'inauguration, nous avons, à l'intérieur cette fois, assisté au ravissant spectacle que constitue la présentation des articles vendus dans la boutique : écharpes, gants, chapeaux, bijoux : les « caprices » de Mme Burnand, qui en est la directrice et animatrice.

NÉCROLOGIE

André Lefaur

LE théâtre et le cinéma ont perdu un grand acteur avec André Lefaur qu'une pneumonie double a emporté dans sa 77e année. La chance — que son talent devait justifier — l'avait servi au début de sa carrière. Il jouait un personnage de second plan dans *Triplepatte*, de Tristan Bernard, quand l'artiste qui tenait le rôle principal fut contraint de l'abandonner. Lefaur le savait, le prit et y remporta un succès éclatant. Ce succès ne devait plus le quitter dans ses nombreux rôles.

Ses deux inoubliables créations de *Topaze* et de *Tovarich* en devaient marquer le succès.

Au cinéma, Lefaur s'imposa de la même manière et son marquis de Chamarande, dans *Le Roi*, est resté dans toutes les mémoires.

Lettré et courtois, André Lefaur était un homme d'esprit dont on citait les mots.

C'est un des derniers représentants du Boulevard qui disparaît.

Mme Rouzaud

MADAME ROUZAUD, qui vient de mourir, fut une remarquable animatrice. Elle avait fondé à la fin du siècle dernier, avec son mari, la Chocolaterie de Royat qui, à l'enseigne de « La Marquise de Sévigné », devait devenir l'une de nos plus célèbres industries de luxe. Cette réussite exceptionnelle et cette notoriété mondiale étaient dues au goût parfaitement sûr et à la fertile imagination créatrice de Mme Rouzaud, qui savait, chaque année, doter « La Marquise de Sévigné » de trouvailles somptueuses ou spirituelles.

Son esprit et sa bonté lui valurent l'amitié de ceux qui l'approchaient.

La mort prématurée de son fils Georges avait fait retomber sur ses épaules, il y a huit ans, la charge de la présidence de la Société. Secondée par ses petits-enfants, elle assuma courageusement cette responsabilité, tout en s'attachant à former les continuateurs de son œuvre. Elle était officier de la Légion d'honneur.

MONTE-CARLO PRÉPARE L'EXPOSITION DE L'ARTISANAT DE LUXE

En dépit de toutes les transformations de notre époque, Monte-Carlo a gardé son attrait et sa saison d'hiver compte toujours parmi les plus courues et les plus élégantes. Le touriste y retrouve tous les plaisirs que lui auraient offerts les grandes cités : théâtre, concerts, dîners de gala, conférences, expositions, sports, etc.

La petite industrie se développant continuellement dans la Principauté, aux expositions habituelles d'œuvres d'art sont venues s'ajouter des expositions d'objets manufacturés. 1952 vit ainsi, en février, la grande exposition de l'Artisanat de Luxe organisée sous le haut patronage de S. A. S. le Prince Rainier III, et dont le succès dépassa toutes les espérances.

Aussi fut-il décidé de faire de cette exposition de l'Artisanat de Luxe un événement annuel, mais en élargissant son cadre et en acceptant non seulement l'artisanat, mais également la petite industrie de luxe, de telle sorte que la seconde manifestation — qui aura lieu en février 1953 — comportera de nombreuses sections : bijouterie, mode, haute couture, maroquinerie, broderie, ferronnerie, céramique, verrerie, lunetterie, orfèvrerie, ameublement... La plupart des participants sortiront à cette occasion des modèles exclusifs réalisés spécialement pour répondre au thème qui leur a été proposé — mais non pas imposé — « Un Soir à Monte-Carlo ».

LE BRIDGE (N° 108) PAR ANDRÉ CHÉRON.

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 94

LE MORT :
♠ 5 3
♡ 5 4
◇ D 8 7 6 4 3 2
♣ 7 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R V 9
♡ A D 10
◇ A 10 9
♣ A D 10 3

Les enchères :

OUEST	NORD	EST	SUD
1 ♠	passe	passe	2 S. A.
passe	3 ◇	passe	3 S. A.

Ouest entame du ♠ 4, Nord joue le ♠ 3, Est le ♠ 10 et Sud prend du ♠ V.

Sud joue alors ◇ A, Ouest ◇ R, Nord ◇ 2 et Est ◇ 5.

Comment Sud doit-il continuer?

S'il joue ◇ 10, pris par la dame, le ◇ 9, en rendant malencontreusement la main à Sud, bloque les ◇, et le mort n'a plus de rentrée.

Si le mort laisse courir le ◇ 10, Est le prend avec le valet, renvoie ♠ et c'est la chute si Ouest avait ♠ A D x x x au départ.

Comment résoudre ce problème? Par la brillante combinaison suivante :

Sud joue ♠ R à la 3e levée !

L'idée est d'inviter Ouest à défiler tous ses ♠, en espérant qu'il en avait quatre ou cinq au départ, mais pas plus.

Si Ouest défile tous ses ♠, Sud défausse son gênant ◇ 9 sur le 4e tour de ♠, et le défilé des ◇ du mort est ainsi assuré.

Si Ouest devine l'astuce et refuse de défiler ses ♠, il ne peut quand même pas faire échouer le contrat.

En effet, après avoir pris le second tour de ♠, Ouest devra renvoyer ♡ ou ♣, Sud prendra et renverra son dernier ♠. Ouest le prendra et, refusant de jouer un quatrième tour de ♠ qui permettrait à Sud de se débarrasser de son gênant ◇ 9, il rendra la main à Sud par ♡ ou ♣.

A ce moment, comme trois tours de ♠ auront été joués, et trois tours seulement, Sud n'aura plus de ♠ et restera avec ◇ 10 9. Sud jouera alors son ◇ 10 et laissera Est le prendre avec ◇ V. Et de deux choses l'une.

Ou bien Est aura encore un ♠ à renvoyer, mais ce sera sans danger puisque Ouest, ayant eu au départ ♠ A D x x, Ouest-Est ne feront que trois levées à ♠ et le ◇ V. Ou Ouest avait au départ ♠ A D x x x, et dans ce cas, Est, après avoir pris du ◇ V, n'aura plus de ♠ à renvoyer, car les trois tours de ♠ l'auront épuisé à cette couleur.

Cette brillante combinaison assure les 3 sans-atout si Ouest n'avait pas plus de cinq ♠ au départ.

ÉTUDE N° 95

LE MORT :
♠ R D 10 7
♡ 6 4 2
◇ 9 7 6
♣ 8 5 3

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A V 2
♡ A D 7
◇ A R 5 4
♣ A D 2

Sud joue 3 sans-atout, les adversaires s'étant tus.

Ouest entame de ◇ D et Est fournit ◇ 3.

Sud laisse passer et Ouest continue par ◇ V. Est n'a plus de ◇.

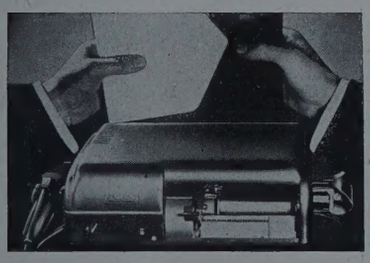
Plan de Sud?

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

UNE MACHINE DE BUREAU PORTATIVE

CETTE machine à dicter, de fabrication américaine, payable en francs français, fonctionne sur tous courants, et peut être aisément transportée puisqu'elle a la taille d'une tête de lettre. Elle enregistre 2.000 mots sur une fiche de format « carte postale » et prend les conversations téléphoniques.

Lorsque son propriétaire est en voyage, un appareil l'attend, à l'adresse de son choix, gratuitement.



UN FILTRE OZONISEUR POUR AUTOMOBILE

TOUT automobiliste a pu constater que les moteurs « tournent » mieux à la tombée de la nuit, ou dans certains régions, en particulier au voisinage de forêts de conifères. Des expériences de laboratoire ont permis de découvrir la cause de ce phénomène, qui est dû à la présence d'ozone dans l'air utilisé pour la combustion. De là à imaginer un dispositif générateur d'ozone, il n'y avait qu'un pas.

Grâce à un nouveau filtre à air, récemment breveté, il est maintenant possible d'amener à l'intérieur des cylindres une certaine proportion d'ozone qui fournit, au moment voulu, un appoint supplémentaire d'oxygène, augmentant ainsi légèrement la compression et permettant, par conséquent, une combustion plus rapide et plus complète.

UN NOUVEAU SPORT D'HIVER... ET D'ÉTÉ : LE MONOSKI

MIS au point par un inventeur français, ce curieux engin glisse à volonté sur les champs de neige et sur les prés fleuris, ainsi qu'en témoignent les clichés ci-dessus. Il tient à la fois du ski et de la bicyclette ; il est léger et pliant, et son inventeur affirme qu'il permet d'effectuer descentes, virages et slaloms... sans apprentissage. Au départ, l'appareil est manœuvré à la façon d'une patinette ; puis, les deux pieds placés l'un derrière l'autre dans des courroies, il est dirigé comme une bicyclette. Comme sur cette dernière, le freinage est possible en tirant sur le manche, ce qui a pour effet de faire pénétrer la partie arrière du ski dans le sol. Une certaine vitesse étant acquise, il est même permis de sauter, en portant le corps en avant. Neige, prés fauchés, feuilles et aiguilles de pins servent aussi de terrain de sport aux amateurs du monoski.

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

UN ASPIRATEUR GÉANT POUR LES PÊCHEURS

LA pêche à la sardine se modernise. Voici un équipage vidant l'immense filet de son contenu en un temps record, grâce à un aspirateur. Le tuyau d'aspiration, de 10 mètres de longueur et de 10 centimètres de diamètre, est relié à une batterie de pompes puissantes, et le poisson, happé dans le filet, est envoyé directement dans la cale. L'appareil peut embarquer 65 tonnes de sardines en une heure. Un équipement analogue permet le déchargement aux docks.

UNE TENTE A MATURE EXTÉRIEURE

DESTINEE aux explorateurs de l' « Arctic Institute », cette tente est capable de résister au blizzard le plus intense, grâce à sa mâture d'aluminium. D'un poids total de 80 kilos, elle se monte en une demi-heure et peut abriter une douzaine d'hommes et leur équipement. Pour l'hivernage, une seconde toile peut être fixée à l'intérieur de la mâture, formant une double paroi et un matelas d'air isolant.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le quatrième centenaire de saint François Xavier

DE grandes cérémonies ont marqué à Paris le quatrième centenaire de saint François Xavier.

C'est ainsi que, sous la présidence de Mgr Bertin, président des Œuvres Pontificales Missionnaires, Mgr Blanchet, recteur des Facultés Catholiques, le R. P. Holstein, S. J. don Alphonso Querejazu, directeur au Grand Séminaire d'Avila, don Antonio Avezedo Pires, directeur au Séminaire dos Alivaïs à Lisbonne, ont décrit l'extraordinaire figure du grand saint navarrais, sa psychologie spirituelle et son sens de la catholicité. Puis S. Em. le cardinal Feltin tira les conclusions de ces exposés, après avoir remercié les orateurs.

Quelques jours plus tard, de nombreux enfants ont participé à une messe missionnaire célébrée en l'église Saint-Sulpice, cependant qu'à l'Institut Catholique M. Mathias, ambassadeur du Portugal, présidait une réunion des étudiants du centre ibéro-américain que dirige Mgr Jobit.

LE PRIX ARCHES

LES Papeteries d'Arches ont créé trois prix qui sont respectivement le prix Degas à un dessinateur, le prix Jongkind à un aquarelliste, le prix Daumier à un graveur. Fabriquant depuis de nombreuses années les supports destinés aux trois techniques, dessin, aquarelle et gravure, les Papeteries d'Arches ont voulu, en créant un triple concours, consacrer des talents déjà appréciés et encourager des talents nouveaux. Le jury, présidé par M. Claude-Roger Marx, a décerné le prix de dessin à André Marchand, celui de gravure à Coutaud et celui d'aquarelle à Reichel. De nombreux artistes dont plusieurs sont déjà parvenus à la notoriété s'étaient mis en ligne.

A L'AUTOMOBILE-CLUB, COUREURS ET MÉCANICIENS A L'HONNEUR

A L'ISSUE de la dernière réunion du Conseil permanent de la Fédération nationale des Clubs automobiles de France, qui a élu son bureau pour 1953, son président, le comte de Liedekerke-Beaufort, a remis à M. Louis Rosier les prix revenant au champion des conducteurs français 1952. Louis Rosier, qui remporte ce titre pour la quatrième fois consécutive, a reçu également la coupe de l'Action automobile et touristique. A son mécanicien, M. Bauchet, est allée une autre coupe, offerte celle-là par l'Amicale des mécaniciens d'automobiles de course. M. Fernand Lacour, président de cette amicale, et trois de ses membres se sont vus eux aussi attribuer des récompenses.

M. Louis Rosier et son mécanicien, M. Bauchet.

LÉGION D'HONNEUR

NOUS avons relevé avec plaisir dans la promotion récente de l'Industrie et du Commerce le nom de M. Roger Gaspard, directeur général de l'Electricité de France, promu commandeur. Ingénieur en chef des ponts et chaussées, M. Roger Gaspard, avant d'exercer ses fonctions actuelles, a été directeur de l'Electricité au ministère de l'Industrie et du Commerce.

LA SEMAINE DE LA BONTÉ

AVEC les fêtes de fin d'année nous voyons revenir, une fois de plus, la Semaine de la bonté, qui, sous l'impulsion de son nouveau président, M. Pierre Chanlaine, lancera du 15 au 22 décembre son appel traditionnel.

L'an dernier, la Semaine de la bonté a reçu plus de 10.400.000 francs, qui ont permis de secourir six cent dix familles par des dons allant de 5.000 à 60.000 francs. Ces chiffres représentaient un accroissement de 40 % par rapport à ceux de l'année précédente.

Avec l'espoir que ces appels rencontreront cette année un écho encore plus puissant, nous soumettons à nos lecteurs un cas particulièrement touchant :

Cas n° 168.

Le père de famille va être mis à la retraite prochainement.

Il faisait vivre ses deux grands enfants incapables de tout travail. L'aîné bénéficie de la Sécurité sociale (invalidité), la seconde vient d'être hospitalisée durant de longs mois, à la charge totale de son père. Stabilisée maintenant, elle pourrait avoir une petite activité qui permettrait d'augmenter les ressources diminuées par la retraite du chef de famille.

On lui propose d'exécuter à domicile du tricot à la machine, mais la machine est indispensable et impossible à acheter avec les seules économies.

Pour réaliser cet achat et assurer ainsi le travail familial, on demande 300.000 francs.

Prière d'adresser les dons à « la Semaine de bonté », 175, boulevard Saint-Germain, Paris (6e) — C. C. P. Paris 4-52. Aucune quête n'est faite à domicile.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Les Beaux-Arts et l'Enseignement à Marseille

MARSEILLE, ville de grand négoce, a également à cœur de conserver sa place de centre culturel et artistique. Ce souci, qui guidait la municipalité lorsqu'elle organisa, en juin dernier, une exposition consacrée à « l'Art du Moyen Age dans les collections marseillaises », l'a encore heureusement inspirée en cette fin d'année. La cité phocéenne va voir en effet s'ouvrir la plus grande exposition d'œuvres d'artistes contemporains qui s'y soit jamais tenue.

Cette manifestation, qui sera inaugurée le 22 décembre en même temps que les nouveaux aménagements des salles du rez-de-chaussée du musée des Beaux-Arts, se prolongera jusqu'au 25 janvier 1953. De toute la France, le jury, que préside M. Henri Vincent, adjoint délégué aux Beaux-Arts, à l'Enseignement supérieur et au Tourisme, a reçu des envois nombreux, que stimulait le crédit de 5 millions ouvert pour des achats éventuels. La moitié de cette somme est réservée, dans le cadre de la loi Barangé, à l'acquisition d'œuvres destinées à la décoration des locaux scolaires. Cette initiative originale, la première en France à notre connaissance, a toutes chances de susciter des talents nouveaux et des formules techniques inédites. Grâce à elle, les enfants de Marseille vont peut-être avoir les écoles les plus agréablement ornées de France.

Le « quatuor » de l'Élysée

QUATRE peintres sont groupés à la Galerie de l'Elysée : Caillard, Cavaillès, Legueult, Oudot. Une même esthétique les unit, mais la sensibilité de chacun les sépare. Caillard est le plus proche de la nature ; il recherche par l'élément purement plastique, c'est-à-dire sensoriel, à évoquer ses sensations.

Pour Cavaillès, la couleur est tout : il se plaît à des intensités qui s'exaltent, à des rapports de nuances qui s'harmonisent.

L'art de Legueult réunit à la fois les exubérances de la ligne et celles de la couleur : « Un tableau, a pu dire Maurice Denis, est une surface plane où le peintre met des lignes et des couleurs en un certain ordre assemblées. »

Quant à Roland Oudot, c'est le peintre-poète : il recrée une nature à travers sa propre vision : tout y est intensité et dépouillement, vérité et rêverie. Sa Nature morte, où l'esprit s'évade à travers champs par la baie ouverte, le lie aux grands maîtres du passé dont on a apprécié les chefs-d'œuvre il y a quelques mois à l'Orangerie.

De Venise à Londres avec René Levrel et Michèle Rozenberg

RENE LEVREL accuse un tempérament légèrement romantique et original dans ses aquarelles et pastels exposés à la Galerie Marcel Bernheim. Ce sont des visions grises, des ciels surchargés de nuages, des eaux profondes et verdâtres, des monuments de Venise et de Paris, dont l'artiste a senti tout le charme exaltant.

Venise et aussi Rome, Milan, Florence ont inspiré Michèle Rozenberg, dont les peintures et les gouaches exposées à la Galerie Chardin montrent un sens très personnel de l'atmosphère.

Le surréalisme à « l'Étoile scellée »

UNE nouvelle Galerie d'art est née à Paris, rue du Pré-aux-Clercs, à l'enseigne de « l'Etoile scellée ». Mme Sophie Babet, qui préside aux destinées de cette Galerie, l'a inaugurée par une exposition de toiles dues à des peintres surréalistes, notamment Fernandez, Labisse, Miro, Picabia. On pouvait également y admirer une belle collection d'œuvres précolombiennes prêtées par M. Raton. Lors du vernissage, Mme Sophie Babet (à g. sur notre cliché) accueillait ses visiteurs, assistée de M. André Breton, qui l'avait guidée de ses conseils éclairés pour l'organisation de cette première et brillante manifestation.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Et. Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN PROPRIÉTÉ** à **VILLEJUIF 74, rue de GENTILLY, dont un PAVILLON LIBRE** jardin cont. : **1.641 m.** 2°) **TERRAIN rue du 12-Février. Cont. : 986 m. ADJ. 7 JANV.** 15 h. **M. à p. 800.000 f.** et **300.000 f.** S'adres. Me **MALLET**, not.

MUSÉE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

PAUL HANNAUX

Peintures d'Afrique Équatoriale Française et du Cameroun

Jusqu'au 28 Décembre

VOUS VOUS DEVEZ DE CONNAÎTRE **TANGER** OÙ VOUS TROUVEREZ :
LE PITTORESQUE DE L'ORIENT ET LE CONFORT DE L'OCCIDENT

TANGER !! VILLE DE TOURISME PAR EXCELLENCE, POSSÈDE :
UN CLIMAT MERVEILLEUX, ÉTÉ COMME HIVER
DES MAGASINS BIEN ACHALANDÉS
40 HOTELS TRÈS CONFORTABLES

Demandez dépliant à l'Office du Tourisme - TANGER (Maroc).

Vous pouvez gagner chaque semaine

une 4 cv RENAULT
"SPORT"

en lisant

Paris-presse l'intransigeant

qui publie

le dernier roman de

GEORGES SIMENON

sur les nouveaux gangsters américains

LES FRÈRES RICO

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SUVRETTA HOUSE

Pension depuis
30 Francs Suisses
par jour

ouvert du 15 Décembre
au 15 Mars

ST./MORITZ

SUVRETTA HOUSE ST./MORITZ

LA SEMAINE HIPPIQUE

A l'École de Guerre

LE prix Saint-Georges, importante épreuve de dressage préparant la Reprise Olympique, s'est disputé dernièrement au Manège de l'Ecole de Guerre. A la vérité, le Saint-Georges ne vise pas à la grande équitation, mais seulement à distinguer les sujets travaillés correctement aux trois allures dans la légèreté et la décontraction. Certains cavaliers étaient des écuyers connus. En particulier le lieutenant-colonel Aublet, ancien du Cadre Noir, le lieutenant-colonel Brau, si adroit pour « mettre » les poneys de polo, le général Goubine, ancien page du tsar Nicolas II, le commandant Jamme, M. Fra-chon. La première série pour chevaux appartenant à l'Etat comprenant cinq engagés est revenue au capitaine Descomp, très à son aise sur Zazou II. J'en dirai autant d'Elan, premier de la catégorie civile, vingt inscrits au programme, qui semble attentif aux indications de M. Lescarret. Au classement général, Zazou II termine premier avec 4.080 points, Elan, 4.005 points est second. Quelques dames, Mme du Lauzet, Mme de Caotaudon montant « dans les fourches », Mlle des Onay, Mme Dolfus... montrèrent combien la grâce féminine est mise en valeur au manège.

OBLIGATIONS DU TRÉSOR
à 2, 4, 6 ou 8 ans
*
COUPONS payés d'avance
+ PRIMES de REMBOURSEMENT
= RENDEMENT CROISSANT
de 4,17 % à 6,07 %

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

L'HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

Qui que tu sois sur cette terre
tu dois avoir, c'est coutumier,
à moins de naître millionnaire
ta femme et ton métier.
C'est un choix difficile à faire
où l'on risque de perdre pied
mais ils sont tous deux nécessaires
la femme et le métier.
Hélas! souvent dans cette affaire
l'on ne devient que prisonnier
de ces deux maux sans commentaire
la femme et le métier....

L'AUTEUR EMMANUEL LAMOT

NÉ au Havre voilà trente-six ans. Gra solide, flegmatique. Ajoutons à ce fiche signalétique : n'aime guère pa de lui. Précisons donc qu'il s'est for seul, qu'il a fait plus d'un métier et q pratique la peinture en même temps q le dessin humoristique. L'an dernier, fit une exposition à Paris dans une gale de la rue Royale. Pierre Fresnay et Yvon Printemps avaient bien voulu la présen au public et le succès fut réel. Les dess dont nous commençons aujourd'hui publication ont été conçus originellem pour le cinéma, ce qui explique l'opti particulière à laquelle ils obéissent. M l'auteur insiste sur le caractère d'auth ticité des personnages et des situatio Son humour n'est pas du burlesq Laissons donc au lecteur le soin de jug

L'AUTEUR lors d'un récent séjour Thibet, où il pratiqua longtemps lévitation pour s'élever les idées. raconte volontiers que la difficulté consiste pas à s'élever, mais à se repo sur le sol : « ... à ma dernière expérience 6 mètres — il m'a fallu une échelle p redescendre... »